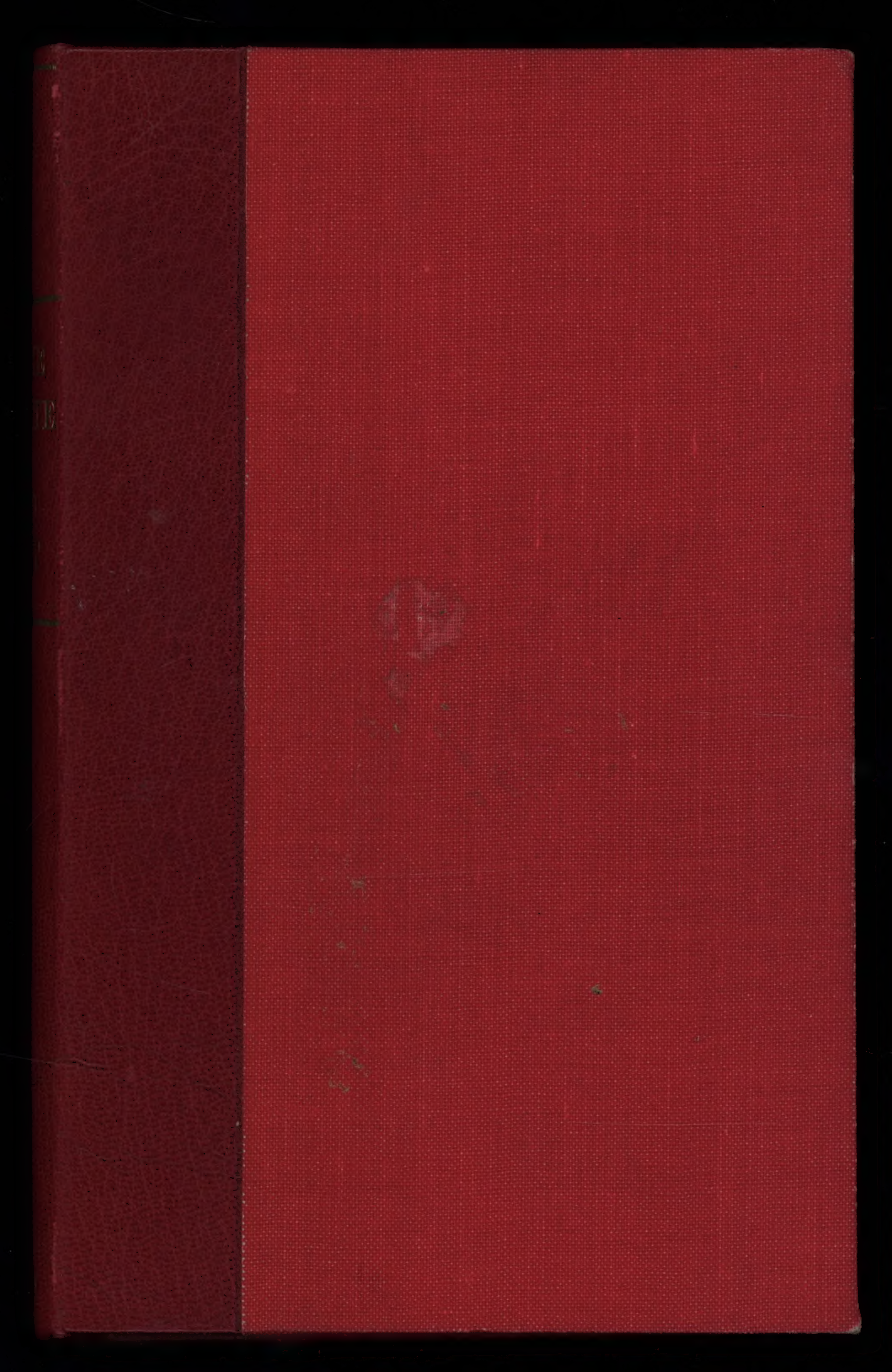
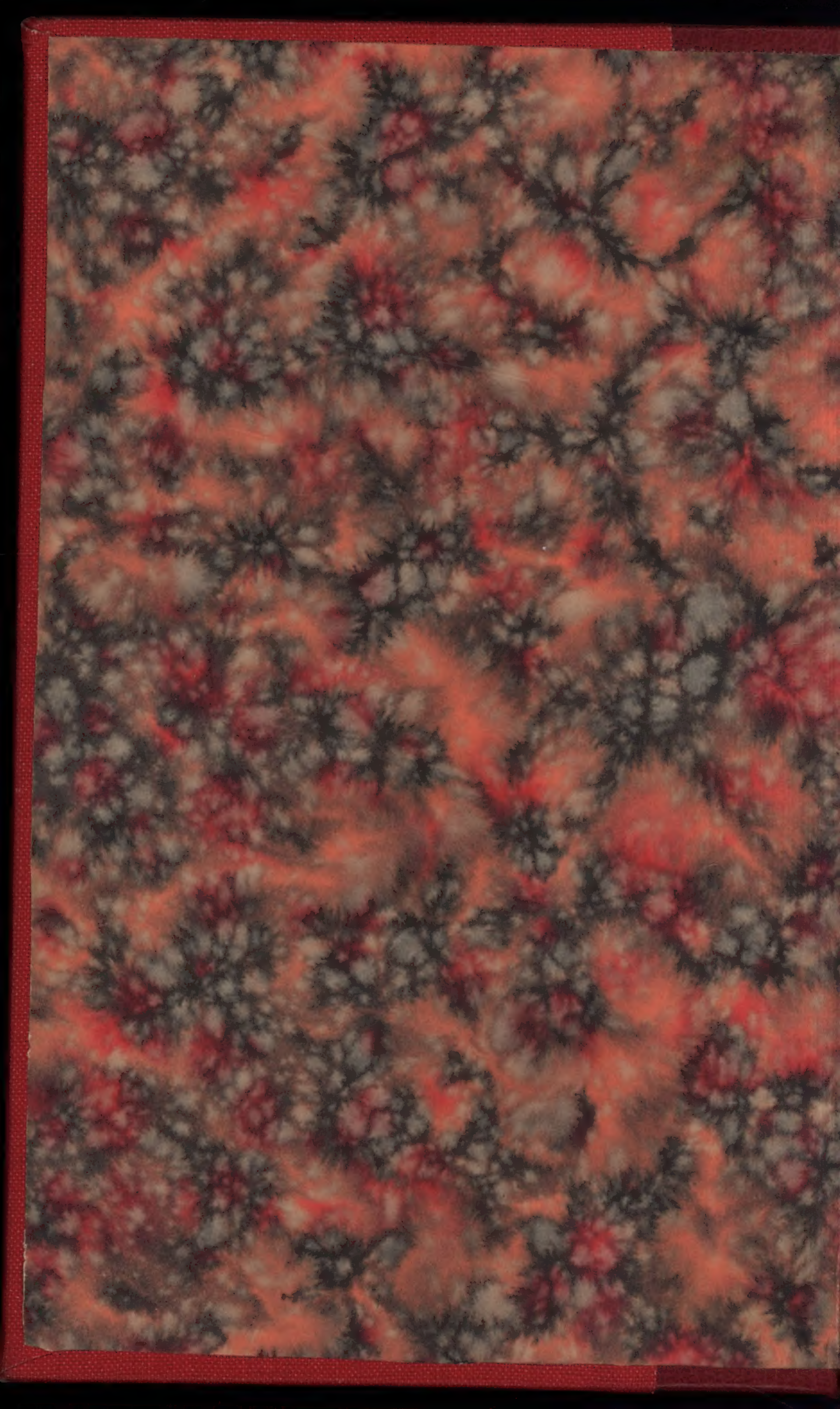
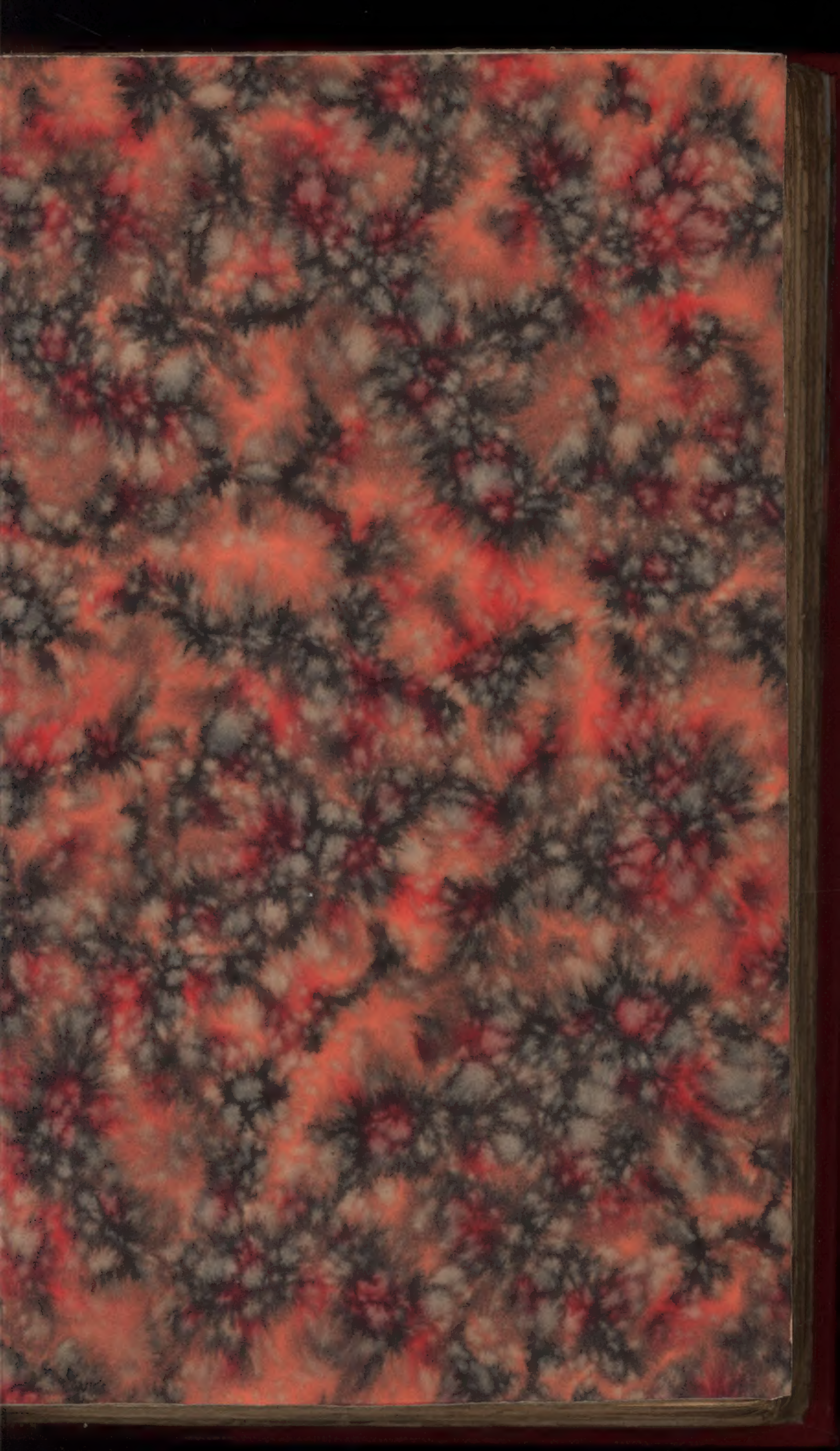






JOHN GRAND-CARTERET

La femme en Culotte

F. FAU

PARIS
E. FLAMMARION éditeur
RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

2
G=

7/8/67

73

La Femme
en Culotte

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Vingt-cinq exemplaires sur papier de Chine,

tous numérotés.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR SUR LA FEMME

La Femme en Allemagne, avec 144 illustrations, dont 2 eaux-fortes et 3 planches en couleur. Louis Westhausser, éditeur, 1887, 1 volume in-8 . . . . **15** fr.

EN PRÉPARATION :

Le Nu féminin à travers les âges.

Le Retroussé à travers les âges.

39493, — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



MODES FUTURES. — LA FEMME EN L'AN 2000.

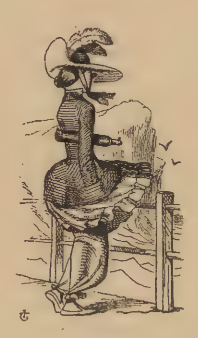
JOHN GRAND-CARTERET

La Femme en Culotte

54 CROQUIS ORIGINAUX

de Fernand Fau et Gustave Girrane

219 IMAGES DOCUMENTAIRES



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

Preface

Je dédie en bonne amitié ces notes
*sur **La Femme en Culotte.***

J. G.-C.

A l'Ami

GUSTAVE GIRRANE, Lyonnais,

Subtil annotateur par le crayon
des femmes lyonnaises

et à

Mme GUSTAVE GIRRANE

Aimable compatriote de la " belle Cordière ".



Culottes fin de siècle : côté face. Croquis de Fernand Fau.

En manière d'Ouverture

La femme en culotte! C'est-à-dire la femme de demain.

Singulière nouveauté, allez-vous dire!

Est-ce que, de tout temps, la femme ne porta pas culotte; est-ce que, de tout temps, elle ne montra pas des qualités viriles; est-ce que, souvent même, elle ne se leva pas — telle Jeanne d'Arc — pour accomplir l'œuvre de l'homme, réduit à l'état d'impuissance?

Et l'on se rappelle, alors, maint fait historique, maint épisode caractéristique, souvent même un simple dialogue de philosophe ou de crayonneur. Telle la légende placée au-dessous d'une image du « Journal Amusant » et datée 1892 *:*

« — Bonjour, chère, vous arrivez de Paris : qu'allons-nous porter cet hiver?

« — Mais comme toujours, ma chère, les culottes! »

Voila donc qui est entendu. De toute antiquité, la femme a porté culotte...., au figuré du moins.

Et dans la réalité, à toutes les époques, il se trouva des femmes qui, dans un but quelconque, revêtirent des habits masculins, de même qu'il y eut toujours des catégories d'hommes qui portèrent la robe : magistrats, professeurs, ecclésiastiques.

A femmes culottées, hommes enjuponnés. Seulement, tandis que ces derniers constituent des classes sociales bien tranchées, les femmes, elles, ne furent jamais que des individualités multiples, appartenant aux mondes les plus différents.

Impératrices et reines, soldats, poètes, grandes dames, femmes excentriques, voyageuses, femmes de lettres, femmes politiques, peintres, actrices; culottées de tout rang, de tout grade, de toute espèce, défileront ainsi en ces pages, par la plume et par le crayon.

Après les femmes viriles d'autrefois, suivant tout naturellement leurs penchants, produit naturel de mœurs encore rudes et n'ayant entre elles aucun lien commun, les femmes libres de notre siècle, poursuivant ensemble ce qu'on a appellé l'émancipation féminine, — les bas-bleus violemment pris à partie par Alphonse Karr et par Barbey d'Aurevilly, en prose, par Antoine Monnier, en vers, — les bas-bleus une secte, mieux, un monde nous donnant successivement les femmes qui fument, les femmes qui pérorent, les femmes qui prêchent, les femmes qui politiquent..., les femmes qui voudraient l'égalité des droits et qui réclameront la liberté en tout et pour tout.

Et ce, pendant que les actrices, ce produit des mauvaises mœurs, eût dit M. Prudhomme, habituant les masses au travestissement, allaient élever l'hermaphrodisme du costume à la hauteur d'une institution.

Or, la nouveauté, la véritable révolution, la plus grande réforme de notre siècle, peut-être, au point de vue des mœurs et des idées, c'est justement la femme en culotte, née de la bicyclette et des sports triomphants.

Songez donc, aux démarcations nettement tranchées d'autrefois, voici qu'on oppose déjà l'union, la fusion des sexes, dans une humanité nouvelle.

« Plus de bastilles sexuelles », crient les réformateurs du costume. Et tandis que tombe la jupe, la culotte apparaît, en attendant que le pantalon, dont on peut suivre les timides apparitions, entre en ligne de compte.

Un jour, sans doute, entre la culotte et le pantalon il y aura lutte; — un jour, sans doute, l'humanité aura à se prononcer entre une société d'êtres égaux et désexualisés extérieurement, ou « culottés », ce qui serait presque pour l'homme un retour au passé, ou « pantalonnés », ce qui serait pour la femme l'adoption des principes nouveaux.

De la « culotte universelle » ou du « pantalon universel », qui l'emportera, on ne saurait le dire, mais ce que l'on peut affirmer, c'est que la culotte, c'est encore la femme portant la marque, l'étiquette

extérieure de son sexe, tandis que le pantalon, c'est la femme absolument « hommifiée », l'incognito complet, la possibilité de voir, de circuler tout à son aise, dans la rue, de parcourir le monde, sans être l'objet d'aucuns regards indiscrets.

L'égalité pour tous! Deux jambes de chair dans deux jambes de drap. Oui, mais si, pantalonnée, la femme se trouve être ainsi un homme sans.... ce qui constitue l'homme, elle se trahira aussi, bien souvent, par ces richesses proéminentes qui, presque toujours, manquent à l'homme.

Donc, ce ne sera encore qu'une égalité imparfaite, pour les seules déshéritées de la nature, pour les fumerons et les jambes de bois, pour les mappemondes aplaties, pour celles qui ont perdu leur pôle Nord.

Au moment où l'on crée « le féminisme » — à vieille chanson, rimes nouvelles — au moment où s'entassent livres sur livres, consacrés à la femme future, à l'Ève nouvelle, à la femme du XXe *siècle*[1]*; au moment où, sous la direction de Mme Marya-Chéliga, apôtre convaincu de l'émancipation, paraît « L'Almanach féministe », au moment où triomphe le journal féministe écrit, composé, mis en pages*

1. La bibliographie du féminisme est encore à faire. Notons ici comme titres suggestifs, parmi les publications plus anciennes : *Les femmes dans cent ans* (1857) ; *Les métamorphoses de la femme* (1858) ; *La femme affranchie*, réponse à MM. Michelet, Proudhon, E. de Girardin, par Jenny d'Héricourt (1860) ; *La femme artificielle.*



TITRE DE CHANSON AVEC FEMME EN CULOTTE, PAR E. BUTSCHA.

par des femmes — et ma foi « la Fronde » n'est pas le plus ennuyeux de nos grands quotidiens, — au moment où tout recueil qui se respecte ouvre ses colonnes à des études sur la femme — la « Revue des Revues », imbue d'un esprit plus particulièrement moderne, a donné ainsi « les Femmes dans la science », « le Bonheur des Femmes », « le Mariage français de la Renaissance », et même « Armées de femmes sous la Révolution » —, j'ai pensé qu'il y aurait quelque intérêt à reconstituer l'histoire de la femme en culotte, l'histoire de celles qui furent les ancêtres de ce type très moderne, très fin de siècle, la femme de sport.

Chansonnée, caricaturée, — les chansons sur elle sont déjà légion[1]*, les caricatures emplissent nos*

1. Les chansons et morceaux de musique constitueraient une monographie nombreuse ; malheureusement, je ne puis, ici, qu'effleurer le sujet. Je cite comme mémoire : *La Femme s'émancipe :*

> Avec aplomb la femme se vante
> De m'ner l'homme par le bout du nez.

La Femme du XXe *siècle; Frou-Frou*, chanson de *Paris qui marche*, la revue de MM. Monréal et Blondeau :

> La femme ayant l'air d'un garçon
> Ne fut jamais très attrayante,
> C'est le frou-frou de son jupon,
> Qui la rend surtout excitante?

Les Femmes fin de siècle; les Femmes nouvelles, etc.

Quant à la musique, elle nous donne, sous des titres significatifs, la représentation de « sujets culottés ». Telles *Marche de Joinville*, avec jeunes filles en costume de l'école de gymnastique de Joinville, ou *Fantassins mignons*, avec des femmes-soldats.

De la culotte, partout.

illustrés, — la femme en culotte s'annonce bien réellement comme la femme de demain. Elle représente une des faces — et non la moindre — du mouvement d'émancipation; elle personnifie la révolution du costume; elle indique la fin de tout un vieux monde, la disparition du dernier vestige des lois somptuaires appliquées aux sexes.

Comme toujours, j'ai donné au document graphique une place considérable : j'ajouterai que la recherche des portraits historiques, des estampes anciennes, a été particulièrement difficile, et que, comme toujours aussi, j'ai rencontré auprès du personnel de la Bibliothèque Nationale un concours précieux et dévoué. MM. Henri Bouchot, Auguste Raffet, Riat, du département des estampes; MM. Pilon, Barringer, Teste, du département des imprimés, voudront bien me permettre de les remercier tout particulièrement.

Et maintenant, assistons au grand débat de l'homme et de la femme pour la culotte, cherchons à dégager la physionomie de la femme « culottée » et, conformément à la chanson, disons :

Avec le siècle nouveau, partout
La femme émancipée
Va faire à l'homme concurrence dans tout.

Reste à savoir, cependant, si entre les deux sexes l'égalité sera jamais parfaite et si :

La femme doit porter la culotte
Et se servir du bull'tin de vote.

Que la femme se culotte, soit! Mais du moins que l'homme n'abandonne point son indispensable pour je ne sais quelle jupe à l'écossaise, car ce serait, sauf pour mesdames les Anglaises, tout à fait « shocking », et pour tous ceux qui connaissent un peu leur histoire, le « monde renversé ».

John Grand-Carteret.

Paris, 10 *avril* 1899.



Maîtresses de cérémonies.
Prêtes à prodiguer leurs consolations.

Caricature de Draner.

(*Charivari*, 14 octobre 1897.)



La dispute pour la culotte, par R. Newton (Londres, 1793).

I

La dispute pour la culotte

à travers les âges : symbole ancien.

Qui le croirait? L'homme et la femme se sont battus pour la culotte, pour cette enveloppe, pour cette gaine à jambes, véritable revêtement extérieur d'une partie du corps humain.

En soi-même, c'est peu de chose, un morceau de drap quelconque, un boyau plus ou moins étroit, plus ou moins collant. De tout temps, il est vrai, les commères surent faire la distinction entre les culottes garnies et les culottes flottantes au milieu desquelles ballottent des formes indécises.

Mais, au figuré, je veux dire au point de vue du sens attribué au mot lui-même, la culotte fut un monde. Tout au moins, un emblème, un drapeau, l'expression vivante de l'autorité dans les affaires du ménage.

« Qui culotte a, liberté a », dit un vieux proverbe. « Porter culotte, c'est montrer sa qualité d'homme », ajoute un écrivain du XVI[e] siècle ; et Luther, qui aimait tout particulièrement à s'occuper des choses du ménage, a bien soin d'affirmer sentencieusement : « L'homme et la femme ne sauraient tous deux porter culotte. »

Voilà la vérité ; voilà le point délicat ; voilà la raison des réclamations incessantes de la femme.

Ne désire-t-on pas, toujours, ce que l'on n'a pas.

Et puis, de la culotte on a fait un tel dieu que la femme, à son tour, voudrait bien le tenir de plus près, ce dieu !

Porter la culotte, quel rêve ! Si seulement, l'on pouvait en avoir une part, un morceau.

Combien justes, du reste, les récriminations féminines.

Tandis que l'homme se vêt, couvre toutes les parties de son corps, sans en rien céler, la femme, elle, se pare ; telle une châsse que l'on orne. L'homme enfile ses chausses, ses braies — la housse des jambes de fauteuil ; — la femme se cache sous mille draperies et sous mille ornements ; ce n'est pas pour rien que de malicieux esprits l'ont comparée à l'âne chargé de reliques.

Dans ce domaine très particulier, principes et gestes, tout diffère. La femme, il est vrai, grâce à ses bas, peut avoir, un instant, l'illusion qu'elle enfile une culotte; mais le bas n'est, après tout, qu'une sorte de résille ou de gant — le gant de la jambe — c'est une culotte en réduction; de nos jours, on dirait une demi-culotte — et, surtout, ce n'est pas un vêtement.

Tant que les habillements, encore mal définis, prêtent à certaines confusions, tant que chaque sexe n'a pas son costume absolument personnel, ce principe ne se dégage pas en pleine lumière; mais du jour où la distinction apparaît nette et tranchée, la culotte, elle aussi, apparaît avec son évidente suprématie.

Antérieurement, en effet, alors que l'homme portait cet ample et long vêtement qui se peut facilement comparer à la robe de chambre, la culotte faisait un peu pour lui office de vêtement de dessous : c'était une sorte de maillot indispensable, puisque la houppelande n'était point hermétiquement fermée.

Mise en quelque sorte sous draperie, sous une enveloppe flottante, en dehors de toute recherche des formes, la femme du moyen âge n'avait nul besoin, dans son costume, de la culotte : elle ignorait, du reste, les charmes du classique caleçon qui, devenu plus tard l'attribut des coquettes, se prêtera alors à mille plaisantes histoires, à mille polissonneries piquantes. En vertu même de ce principe que

l'homme et la femme ne sauraient porter culotte,



La dispute de la culotte.

D'après une gravure de E. van Mecken (1480).

(Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale.)

* La femme, tout en revêtant l'indispensable qui a ici, il faut le reconnaître, une forme aussi grêle que bizarre, semble vouloir user d'une façon peu pacifique de l'autorité sur son époux, condamné par elle aux travaux du ménage.

elle reste, des siècles durant, privée de cet intime

vêtement que la langue anglaise s'est toujours refusée à qualifier d'une façon précise.

Et pourtant, par cela même peut-être, elle ne ces-



La dispute de la culotte (bois sculpté).

Miséricordes de la cathédrale de Rouen. D'après un croquis original de Jules Adeline.

sait de jeter des regards d'envie sur cette culotte, emblème de la supériorité masculine et ce fut, très certainement, pour répondre à ses secrets désirs que, souvent, les sculpteurs sur pierre et sur bois la



LA DISPUTE POUR LA CULOTTE. — D'après une estampe du xve siècle gravée par Boscher.



LA DISPUTE DE LA CULOTTE. — D'après une estampe flamande du XVIe siècle.

représentèrent enfilant les jambes de drap de son époux.

Cotte, signe d'infériorité, un autel paré sur lequel l'on vient sacrifier à certaines heures; — culotte, signe de supériorité. Tout est là. Et c'est pourquoi la femme du moyen âge, ange quelquefois, sorcière plus souvent, veut tirer à elle cette couverture privilégiée.

D'où la dispute pour la culotte.

Quel piquant sujet de mœurs!

Quel éternel thème à railleries!

Au milieu de toutes les scènes domestiques que la société d'autrefois se complaît à représenter dans les farces et soties, sur les enluminures des manuscrits, sur les sculptures des cathédrales, c'est très certainement la figuration préférée.

Avec quelle naïveté, un poète français du XIII[e] siècle, Hugues Pioncelles, nous l'a-t-il décrite. C'est le *Fabliau de sire Hains et de dame Anieuse*; un fabricant de cottes et de manteaux, dont le grand souci paraît avoir été de faire bonne chère, et une ménagère plutôt grinchue — il en fut ainsi de toute antiquité — qui semble s'être complue, surtout, à contrarier son seigneur et maître.

Demandait-il quelque viande bouillie? Anieuse lui servait un rôti saupoudré de charbon et de cendre. Exprimait-il le désir de manger du poisson? Anieuse s'empressait de faire emplette d'épinards.

C'était, on le voit, une bourgeoise d'esprit singu-



Mauvais ménage Et débat pour la Culote.

J'Arracheré l'oreille et les Cheveux,
Disoit Margot ou i'auré la Culote
Hé moi dit Iean te crevéré les yeux
D'Un coup de poing si tu ti frote.

Aussi tôt dit, aussi tôt fait,
Au combat tout deux ils s'aprête
Margot étoit méchante bête
Et Iean étoit des martirs le portraits

Estampe faisant partie de la suite des *Moralités*, par N. Guérard, graveur et marchand d'estampes (XVIIe siècle).

lièrement taquin et, lui, un homme fort à plaindre.

De guerre lasse, après mainte querelle, que fit notre personnage?

Une chose qui, certainement, ne viendrait à l'idée d'aucun de nous, et qui, paraît-il, — c'est le fabliau qui nous l'apprend — eut un succès complet. Voici :

« De grand matin, dit-il à son Anieuse, j'ôterai ma culotte, je la déposerai au milieu de la cour, et celui qui saura s'en emparer, commandera désormais dans la maison. »

Le matinet, sans contredire,
Voudrai mes braies deschaucier,
Et enmi nostre cort couchier ;
Et qui conquerre les porra,
Par bone reson monsterra
Qu'il est sire ou dame du nostre.

C'était simple, net, précis : le jugement de Dieu par la culotte, avec tout l'apparat des duels, avec deux témoins, un homme et une femme, des voisins, l'ami Symon et la dame Aupais.

Lutte homérique que je ne décrirai point, à coups de pieds, de mains, voire même de langue, qui, un instant, parut tourner au profit de la dame Anieuse, mais dont l'isssue se trouva être favorable au sire Hains. L'objet de la dispute, la précieuse et vénérée culotte, finit par rester à son naturel possesseur — en quel état, *bone Deus!* — mais, ce qui est plus important, avec tous les avantages et privilèges y afférents. Et le piquant de l'histoire, c'est que dame



Estampe faisant partie de la suite des *Moralités*, par N. Guérard graveur et marchand d'estampes (XVIIe siècle).

Anieuse, à partir de ce moment, plus jamais ne se montra désagréable, mais, au contraire, soumise et dévouée.

Heureux temps où un duel à la culotte suffisait pour remettre toutes choses en ordre!

Il est vrai que la victoire ne restait pas toujours aussi facilement à l'homme. Souvent même — les sculptures des églises et les bois gravés des artistes en font foi — c'est la femme qui se trouve maîtresse du champ de bataille, et alors elle abusait vite de son triomphe.

Images sculptées, taillées, gravées, que voulaient dire ces figurations? Que la paix, la douce harmonie étaient loin de régner dans les ménages, que, quoique même sans caleçon, la femme aspirait déjà à porter la culotte; non point, pour avoir, comme aujourd'hui, son indépendance, mais pour régenter, gouverner l'intérieur.

Vieilles légendes, dira-t-on; vieilles sculptures grotesques, vieilles images caricaturales. Soit. Et la femme qui, sur les accotoirs des cathédrales gothiques, enfile la culotte de son époux ne se pourrait comparer à la femme qui, dans nos modernes cités, circule en culotte spécialement taillée à son usage. Je le concède volontiers.

Mais quel amusant rapprochement.

Jadis, une femme en cotte qui veut la culotte pour être respectée, pour imposer sa loi; aujourd'hui, une femme en culotte qui recherche avant tout, à

l'aide de son costume, la liberté de ses mouvements et de ses actes. L'une entend tenir l'homme en tutelle; l'autre veut s'émanciper, vivre à sa guise, de la vie qui lui convient, faire son homme.

La dispute à qui aura la culotte, c'est l'histoire de toute l'ancienne société. Du XIVe au XIXe siècle, chaque époque l'expliquera à sa façon, et déjà le XVIIe, avec son esprit de raison et de soumission, je veux dire avec la règle qu'on cherche à lui imposer dans tous les domaines, affirmera que l'homme doit garder sa culotte et la femme son cotillon, si l'on veut voir la paix régner dans le ménage.

Plus l'on ira, plus cette idée se fera jour. Et comme l'on ne conçoit pas l'union de l'homme libre et de la femme libre; comme, pour nos pères, la femme portant la culotte c'est l'homme vaquant aux soins du ménage, la dispute pour les *braies* finira par être une des images attitrées du *Monde renversé*, ce triomphe de l'Épinal. Et alors apparaîtront aux côtés de la femme en culotte, les hommes en jupon.

Du XVe au XIXe siècle quel chemin parcouru!

Sur l'image de E. van Mecken, datée 1480, la femme enfile la culotte et se prépare à frapper l'homme, à le tenir en servage. Sur la caricature des *Bas-Bleus*, de Daumier (1842), la femme, portant ouvertement culotte, quoique en jupe, envoie promener l'époux qui a eu l'audace de lui demander un petit service du ressort féminin.

Dame Anieuse s'en fût emparée — et avec quelle



AMBITION DE LA FEMME POUR PARVENIR A LA MAITRISE PAR LA CULOTTE.

D'après une image populaire coloriée du xviiie siècle.

* Au-dessous se trouve la longue légende suivante, que nous reproduisons avec son orthographe fantaisiste :

« Comment morbleu, vous voulez, madame la Carogne, porter ma culotte et vouloir être le maître et me faire passer pour un sot,



Femme en culotte et homme filant.

* Vignette faisant partie d'une des feuilles d'images populaires publiées sous le titre de : *Le Monde renversé* (époque du Directoire). C'est pour justifier le titre que la légende se trouve imprimée à l'envers.

joie! — de la culotte tant enviée; le moderne bas-bleu la rejette avec mépris et la fait voltiger avec énergie sur le chef de M. Prudhomme.

non ma foi cela ne sera pas, ou martin baton joura son jeu, je vous casserés la téte et les bras et vous nourrirés le reste de vos jours dans un lit. — Cent diables je porterés la culotte ou tu t'en iras à tous les diables et suis la maîtresse malgrés (*sic*) toi et malgré tes dents : mon hotesse et nos voisines le font bien, je la veux être aussi ou nous verrons beau jeu. Allons tire fort, tien (*sic*) bien, commence et je vais achever. Quand tu devrois me tuer je porterés la culotte comme toutes les femmes de Paris le font. »

A Paris, chés Basset le jeune, rue St-Jacques, au coin
de la rue des Mathurins



Hier zieht die Frau ins feld, läst ihren man̄ da sitzen.
er muss verlassen gantz. bey seinen rocken schwitzen:
Er weint und kümert sich. und ist des jamers. voll
daß er alleine nun, zu hause bleiben soll.

* La femme part en campagne et laisse son mari dans le coin, obligé de tout abandonner et de se démener avec la quenouille. Il pleure et se lamente, désespéré de rester ainsi seul.

Estampe populaire allemande du XVIIIe siècle,
obligeamment communiquée par M. Georges Mas.

Et ce n'est pas seulement une image : c'est aussi la réalité.

Les temps sont loin où l'on enviait et où l'on vénérait la culotte. Démasculinisée, elle perd de son



Gravure sur bois servant d'imagerie populaire.
D'après l'œuvre gravé de Papillon à la Bibliothèque Nationale (tome I).

charme et de son autorité. Vulgarisée, permise aux deux sexes, elle cesse d'être un vêtement privilégié.

« A qui le caleçon? » ne se dit plus, aujourd'hui, que dans les baraques de lutteurs.

La femme du moyen âge qui, avec une satisfaction non déguisée, enfile la culotte de son époux, n'ose-

rait point se montrer publiquement en semblable appareil. C'est une révoltée, c'est l'esclave qui voudrait briser ses chaînes; ce n'est point une émancipée. La femme prenant les attributs masculins, c'est quelque chose comme la fête des fous du ménage. Une folie passagère, un besoin de mascarade, la nécessité de fouler aux pieds, de ridiculiser ce que l'on est forcé de subir quotidiennement.

Si bien que pour voir réellement apparaître des femmes en culotte, il faut laisser passer moyen âge et Renaissance et entrer dans ce XVIIe siècle qui ne fut pas uniquement, comme on l'a toujours si mal cru, une époque de réaction.

Dès maintenant vont défiler devant nous, en leurs types divers et caractéristiques, les femmes en culotte... d'homme.

La femme a renoncé à la dispute classique, elle ne se révolte plus, elle a pris le parti beaucoup plus sage de s'émanciper elle-même, de suivre ses goûts masculins.

Il n'y a pas seulement les droits de l'homme : il y a aussi les droits de la femme; à *la Marseillaise* de 1792 on oppose *la Marseillaise des femmes*, suivant le titre même d'une scène comique de Levassor, chantée en 1848 au théâtre des Variétés, et sur cette « Marseillaise » que voit-on? Une femme les cheveux épars, brandissant un balai auquel est suspendu un pantalon d'homme.

Le pantalon!

LES BAS BLEUS.



Chez Aubert & Cie Pl. de la Bourse — Imp. d'Aubert & Cie

— Une femme comme moi ..remettre un bouton? vous êtes fou! ..
— Allons bon!..voila qu'elle ne se contente plus de porter les culottes_ il faut encore qu'elle me les jette à la tête!....

Caricature de Daumier. (*Le Charivari*, vers 1842.)

Voilà l'étendard sacré des bataillons nouveaux.

Voilà l'étendard que brandiront les femmes toutes les fois que le théâtre ou la littérature les mettront en scène. Telle la *Révolte des femmes*, vaudeville de Villeneuve et Charles, qui fit jadis quelque bruit (1833), avec ses femmes habillées en grenadiers écossais, avec son amusante charte du droit nouveau : « A partir de ce jour, les femmes porteront les... les... culottes. »

Belle nouveauté et belle malice!

Comme si elles ne les avaient pas toujours portées!



Roxane, femme d'Alexandre, fouettant Aristote.

Portail de l'église Saint-Jean, à Lyon.

(Croquis de G. Girrane.)



II

Les femmes-soldats de Jeanne d'Arc à nos jours.

Femmes de la noblesse. — Femmes du peuple. Femmes des insurrections révolutionnaires. Cantinières.

Je ne remonterai pas au déluge, pas même à l'antiquité égyptienne et je n'irai point troubler les Amazones en leur éternel sommeil, les Amazones aux seins meurtris, qui tiennent une si grande place dans l'art et dans la littérature antiques, dont les statues de Phidias, de Crésilas et de Polyclète ont, partout, vulgarisé la physionomie et le costume, et

dont certaines époques — tel le XVIIIe siècle — se complurent à chanter les exploits.

Elles non plus, les Amazones de 1540, qui, dans l'Amérique méridionale, combattirent avec courage pour leur liberté contre l'explorateur Francisco Orellana, ne prendront pas place en cette galerie. Des femmes armées pour la défense de leur foyer se soucient bien de la culotte.

Et je ne serai pas plus généreux, ni pour Zénobie reine de Palmyre, dont les traits nous ont été conservés par les monnaies ou mieux par les médailles, ni pour Sémiramis, reine des Assyriens, ni pour cette souveraine japonaise Dziynégo-Kogo qui fit la conquête de la Corée.

Quelque dignes d'intérêt, quelque illustres que soient ces ancêtres, elles ne nous donneraient qu'une idée bien imparfaite de la femme en culotte.

Talestris, reine des Amazones, Zénobie, Dziynégo-Kogo, et même Hatasson, reine de la XVIIe dynastie égyptienne, se trouvent être figures un peu lointaines, et, contemplées à pareille distance, jupes et culottes perdent de leur charme.

La première femme en culotte, si l'on veut considérer ce terme au figuré, ce fut bien réellement la femme prenant les armes pour la défense de sa cité ou pour l'indépendance de son sol. Car, en fait de culotte, elle marchait comme elle était, en jupe, en cotte, s'occupant peu de commodité et encore moins des élégances du costume.

Telles furent les héroïnes dont Brantôme nous conte les actions d'éclat en maints sièges célèbres, dont nombre de villes ont conservé le souvenir dans la dénomination de leurs rues — ainsi le *boulevard des Dames* à Marseille ; — telles, dignes continuatrices, Jeanne Maillotte contre les Hurtus, à Lille[1], en 1582, les dames de Montauban, de Montpellier, de Dôle, au XVIIe siècle ; toutes les hautes et gentes dames dont il sera question plus loin et dont Tallemant des Réaux, lui aussi, a parlé dans ses *Historiettes*.

Telles également, vivante incarnation des masses populaires, les femmes de Paris en route pour Versailles, les femmes de Suisse, d'Italie, d'Espagne se levant, aux grands jours de l'indépendance nationale menacée, contre l'invasion étrangère.

Les mouvements insurrectionnels, les levées de boucliers avec tout leur imprévu, avec leur habituel mélange de haillons et de décor théâtral. Un voyageur allemand, témoin oculaire de la marche silencieuse du landsturm bernois contre nos troupes, en

1. Jeanne Maillotte, me fait savoir M. L. Quarré-Reybourbon, dont le nom fait autorité en matière d'iconographie lilloise, n'a jamais été représentée en costume d'homme ; « je possède un tableau donnant la scène des Hurtus, presque contemporain de l'événement ; Jeanne est à la tête de ses archers, en tenue de femme du peuple du XVIe siècle. Tous les tableaux du musée de Lille et les nombreuses images qui rappellent cette prouesse montrent également l'héroïne en femme. La statuette que l'on promenait jadis dans les cortèges de Lille, à ce sujet, elle aussi, était en costume féminin ».

1798, dit avoir vu des femmes vêtues, par-dessous leur jupe retroussée, d'une culotte d'homme, afin de pouvoir marcher plus librement tout en conservant les attributs de leur sexe. Et il ajoute ce trait caractéristique : « L'une d'elles, moitié homme, moitié femme, avait une jambe de culotte et un morceau de jupe serré avec des cordes. »

Nous demandions la demi-culotte, la voici.

A vrai dire, le costume d'homme ne sera porté par la femme que lorsqu'elle s'enrôlera dans les armées régulières, que lorsqu'elle fera du métier des armes sa véritable carrière.

Les femmes militaires! longue succession non interrompue dont l'histoire nous a conservé les noms, dont les biographies ont été soigneusement reconstituées. Jeanne d'Arc ne serait plus pour étonner personne, si l'on voulait se souvenir que, loin d'avoir été une exception, la femme-soldat, bien au contraire, fut aux siècles antérieurs une des formes les plus courantes de l'activité, de l'expansion féminine.

Telles ces vaillantes châtelaines qui, durant l'ère des Croisades, pour ne point abandonner leur époux, avaient, elles aussi, enfourché un noble destrier et suivi les grandes cavalcades de la chevalerie. Elles n'avaient point voulu du rôle humiliant de la femme se pavanant en riches atours sur une haquenée, au milieu d'un cortège guerrier; c'est en hommes qu'elles étaient parties, qu'elles avaient pris la croix, en

hommes qu'elles combattirent, qu'elles moururent[1].

Quoi qu'il en soit, quoique bien d'autres avant la Pucelle se soient signalées par des actions d'éclat, Jeanne d'Arc n'en ouvre pas moins la longue liste des femmes militaires dont il reste quelque chose de plus palpable, de plus expressif qu'un nom. Sa physionomie peut être sujet à caution, ses traits peuvent être fondus dans un type de convention idéale, mais toutes ses représentations peintes, gravées, sculptées, tissées, donnent bien l'impression de la femme sous l'armure du guerrier, et permettent ainsi de reconstituer le type général de l'héroïne revêtue de fer[2].

Ce furent des émancipées d'une nature particulière, les femmes militaires; d'autant qu'elles appartiennent à tous les degrés de l'échelle sociale, qu'on rencontre parmi elles, à la fois, filles de nobles maisons et filles du peuple; les unes tout naturellement amenées au métier des armes par le fait de l'air ambiant, de l'éducation du moment, guerrières d'instinct et de race; les autres poussées là, en quel-

1. Après le siège de Saint-Jean-d'Acre, rapporte Michaud dans son *Histoire des Croisades*, les Sarrasins trouvèrent parmi les captifs trois femmes qui avaient dissimulé leur sexe sous les armures.

2. Le portrait de Jeanne d'Arc a été tant de fois donné, que nous jugeons inutile de le reproduire ici. Comme images d'elle se rapprochant le plus de la réalité, signalons la statuette équestre du musée de Cluny et un portrait, également à cheval, gravé par Léonard Gaultier en 1612.

que sorte, par la force des choses, devenues guerrières par haine même de la guerre, car c'est un rôle de défense et presque jamais d'agression qu'elles rempliront.

Physionomies multiples qui se peuvent, on le voit, ranger en deux catégories distinctes, mais dont les types varient suivant les époques. Au XVIe siècle, c'est, à nouveau, un esprit de croisade religieuse qui leur fait prendre l'épée ; au XVIIe, il semble que ce soit, avant tout, l'amour de la fantaisie, du bruit, de l'indépendance, du mouvement.

A vrai dire, ce sont encore des irrégulières de l'armée. Et quelles irrégulières ! La duchesse de Longueville, Mlle de Montpensier, Mme de Chevreuse, Mme de Montbazon, toutes les belles madames, aux vastes chapeaux empanachés, aux cheveux bouclés, aux longues cravates flottantes, aux écharpes volumineuses, aux justaucorps à grands revers couverts de galons et d'ornements ; toutes les excentriques qui bataillent par goût, par amour, par caprice, par genre ; femmes d'intrigue et de passion faisant montre de qualités éminemment masculines. Elles ont d'agréables fossettes et cependant la moustache ne leur messiérait point. Elles sont casquées et cuirassées, et cependant, beaucoup comme la duchesse de Montpensier, laissent, au-dessous de la cuirasse, flotter un vêtement d'emblème féminin. Elles sont enjuponnées et cependant prêtes à chausser la grande botte à canons, prêtes à enfiler la culotte.



LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE (1619-1679).

Portrait gravé par N. Poilly.

D'après une épreuve avant les légendes sur la tablette. (Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.)

Des culottes à longues dentelles, cela leur irait aussi bien qu'aux hommes.

D'instinct, des combattives, toutes ces belles madames aux préférences viriles, ne laissant l'équitation que pour les armes, se complaisant à la chasse et à tous les exercices violents, et d'instinct aussi, des excentriques : volontiers, elles se feront voir avec la grande jupe et seront fières de leurs aptitudes au billard.

En elles, plus rien de la femme « se croisant », de la *preuse* quittant son castel pour suivre son *preux*. Plus rien non plus de la châtelaine accompagnant à cheval son noble époux, prête à défendre avec lui sa foi et les privilèges de sa maison. Amazones émancipées, lancées à travers le monde, elles réalisent le type parfait de la femme libre suivant le goût du jour, et déjà ne se gênent plus pour bafouer les hommes — avec quel plaisir, Dieu seul le sait. Ce qui, en réalité, ne les empêche nullement de se rapprocher de l'homme et par les préférences de l'existence, et par la caractéristique générale du costume.

Femmes manquées ou hommes manqués, à quel sexe faut-il les rendre? Ne tiennent-elles pas le milieu entre l'hermaphrodisme de la cour de Henri III et le ou la chevalière d'Éon, le type des personnages à sexe indéfini, endossant jupe ou culotte avec une égale indifférence et une égale facilité?

Après tout si la loi historique veut que, presque



Portrait de la comtesse de Saint-Balmont (1607-1670), par Moncornet.

* A peine mariée — son mari était colonel au service du duc Charles III de Lorraine, — elle dédaigna les occupations de son sexe, se livra à l'équitation, au maniement des armes et revêtit, pour ne plus les quitter, les habits masculins.

toujours, les goûts et la toilette se suivent, c'est-à-dire que, suivant les idées prédominantes, le costume se masculinise ou se féminise, à l'époque de nos belles émancipées les différences extérieures entre les deux sexes n'étaient point nettement tranchées et certains habits pouvaient également bien parer hommes et femmes.

Mais, dans son essence, le siècle est viril. C'est pourquoi, qu'elles portent crânement la culotte ou qu'elles gardent la jupe, qu'elles soient masculines de la tête aux pieds ou par le buste seulement, les femmes au goût du jour enfourchent les chevaux comme de vrais hommes et montrent, en toutes choses, de mâles dispositions.

Les voici, du reste :

C'est Mme de Saint-Balmont « admirable pour sa valeur, force, courage, conduite et adresse », dit une notice de l'époque, « dans les exercices des armes et de la guerre, recommandable par sa belle vie et pour ses belles actions de piété et de dévotion », Mme de Saint-Balmont qui a les honneurs du *Mercure français*, dont Tallemant des Réaux s'occupe également en ses *Historiettes*, et qui sera appelée, quelque jour, « l'Amazone du XVIIe siècle [1] ».

C'est la maréchale Renée de Balagny, dame de Montluc, sœur de Bussy d'Amboise, bottée, éperonnée et « non fermée », dit un méchant pamphlet,

1. Sa vie a été écrite par le P. J. M. de Vernon sous le titre de *L'Amazone chrétienne* (Paris, 1679).



Philis De La Tour du pin La Charce.
fille du Marquis de la Charce, du Dauphiné Lieutenant Général des armées du Roy; La quelle en 1692. dans l'irruption du Duc de Savoye en Dauphiné, fit armer, Sous les ordres du Marechal de Catinat les Communes de son Canton; et S'estant mis a leur teste. repoussa plusieurs fois les Ennemis qui S'estoient avancez pour piller et bruler. Action digne d'une eternelle mémoire et de l'illustre naissance de Cette Héroine. qui a esté reçeue de Sa Majesté avec les dernieres marques d'estime et a esté mesme honorée d'une Pension.

D'après une estampe de H. Bonnart (1695).

* Il est à remarquer que, quoique en jupe, Mlle de la Charce est représentée montant à cheval en homme.

qui, en 1595, présidera à la défense de Cambrai[1].

C'est Mme de La Guette, une Normande née Catherine Meurdrac, qui se fera remarquer par ses prétentions très arrêtées à la virilité, maniant le fleuret avec adresse, tirant au pistolet avec une crânerie peu commune, incapable de résister à la musique des tambours et à la voix du canon, ne demandant du reste qu'à *se trouver aux occasions* et toute fière d'avoir été appelée la Saint-Balmont de la Brie[2].

C'est Christine de Meyrac, l'héroïne mousquetaire, enrôlée sous le nom de Saint-Aubin, qui obtint le commandement d'une compagnie, fut choisie comme aide de camp au siège de Valenciennes (1677) et se distingua à la prise de Luxembourg par le maréchal de Créquy (1684).

C'est Mlle de La Charce, la belle Philis, véritable beauté romaine, suivant les contemporains, n'ayant rien de la délicatesse ni des minauderies habituelles à la race féminine, qui, affolée d'amour et de vengeance et désireuse de gloire, part en guerre, enjuponnée, sabre au côté, pistolets à la ceinture, parce que celui qu'elle aimait, devenu son infidèle, commande en chef les troupes qui envahissent son pays, le Dauphiné[3].

1. Un portrait de la maréchale de Balagny se trouve à Versailles; c'est, du reste, une œuvre sans intérêt documentaire.

2. Voir les *Mémoires de Mme de La Guette* (1652) publiés avec préface de M. Moreau (Paris, C. Jannet, éditeur, 1861).

3. Voyez *Histoire de Mademoiselle de La Charce*, Paris, 1731. Le portrait de Philis de La Charce, œuvre également sans intérêt,

C'est le capitaine Loys avec lequel, tout à l'heure, nous ferons plus ample connaissance, sous son vrai nom de Louise Labbé et sous sa qualité de poétesse; Louise Labbé qui figura au siège de Perpignan par les Français (1542) revêtue d'une armure étincelante et montant à califourchon un cheval fougueux, amoureuse, dit-on, du Dauphin, depuis Henri II, s'il faut ajouter foi à certains chroniqueurs.

C'est Anne de Vaux qui revêtant des habits masculins, s'engage dans un régiment d'infanterie et y devient lieutenant (1648); Anne de Vaux si aimée de ses compagnons qu'elle ne sera plus, pour eux, que la *Bonne Espérance*.

Ce sont les abbesses de Remiremont (1637), la comtesse de Saint-Amour (1687), toutes celles qui continuèrent la tradition des nobles châtelaines à l'époque des guerres de religion.

Puis voici, digne pendant, les femmes sorties des rangs du peuple, Madeleine Caulier, servante de cabaret qui s'engage comme dragon, lors du siège de Lille (1708-1712), et le chevalier Baltazar dont l'histoire vraiment romanesque a été écrite tout au long, qui semble avoir eu un véritable goût pour l'état d'homme et qui, de ce fait, étant donné ses attitudes

se trouve au Musée de Versailles sous le nom de *l'Héroïne du Dauphiné*. Il a été exécuté sous Napoléon III par le peintre Legris. D'autre part, un monument lui a été élevé en 1857, à Nyons, dans la chapelle de sa famille, pour avoir défendu son pays contre les armées autrichiennes.

garçonnières et son amour du déguisement, eut à subir, dès l'enfance, les récriminations et les colères d'un frère justement indigné[1].

Aussi, nous conte l'auteur de sa vie et de ses aventures, ne voulant pas que son secret puisse être découvert, même après son départ de la maison maternelle, elle mandera un tailleur et se fera faire par lui un habit d'homme destiné, soi-disant, à un parent de même taille. Heureuse époque où les hommes pouvaient avoir taille de femme! Et pourtant, l'on n'était plus à l'hermaphrodisme de la cour d'Henri III.



Geneviève Prémoy.

D'après un document de l'époque.

Le chevalier Baltazar, l'héroïne mousquetaire qui, suivant les récits du temps, se fera voir à la Cour, à Paris, en habit d'amazone, c'est déjà quelque peu le soldat sorti des rangs du peuple, la femme-soldat enregistrée par les anciens *Almanachs Boiteux* et qui comptera nombre de représentants aux approches de 1789.

1, Voy. *Histoire de la Dragone, contenant les actions militaires et les aventures de Geneviève Prémoy sous le nom du chevalier Baltazar*, Bruxelles (1721). En tête se trouve un portrait de l'héroïne, malheureusement l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, le seul que je connaisse, ne contient pas ce frontispice.

Mais, filles de qualité ou filles du peuple, la plupart de ces guerrières sont des émancipées ayant, dès l'enfance, dédaigné les occupations de leur sexe.

Toutes ont la vocation, toutes se sentent attirées par une force surhumaine; non plus les voix de Jeanne d'Arc, non plus le mysticisme particulier au XVe siècle; mais un besoin de bruit, de mouvement, de bataille.

Beaucoup, comme la comtesse de Saint-Balmont, ne craindront nullement de ferrailler... avec des hommes, car l'on avait déjà vu et l'on devait voir encore des duels de femmes [1]. Mais, ici, le cas est plus particulier. Mme de Saint-Balmont veut se débarrasser d'un officier français qui ne cesse de l'accabler de ses instances. Que fait-elle? Elle se fait passer pour le chevalier, son beau-frère, et elle corrige vertement l'importun.

Beaucoup — voilà qui est plus piquant — font des conquêtes, ont des histoires d'amour. Ne sont-ce pas de charmants cavaliers, de pimpants mousquetaires! En 1701, au siège de Namur, le chevalier Baltazar met en révolution une dame chanoinesse qui en est violemment éprise, qui veut danser avec le beau jeune homme, et qui ne lui pardonnera pas de l'éconduire. Conséquence forcée du travestissement. Ce qui fera plus tard le plaisir de nos modernes chercheuses d'aventures déplaisait à nos mousquetaires.

1. Voir, sur des duels de femmes en 1665 et 1718, *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, tomes XI, XV, XVI et XIX.

Furent-elles, toutes, des Jeanne d'Arc, nos femmes-soldats? A trop insister sur leur vertu, il y aurait peut-être quelque danger. Cependant Mme de Saint-Balmont se vit appeler l'*Amazone chrétienne*, et l'auteur de la vie du chevalier Baltazar nous dit : « Toutes ses manières étaient honnêtes. Les dames mêmes la cherchaient avec empressement et la considéraient comme leur amazone sur laquelle elles se formaient un modèle de vertu et de générosité. »

Combien, de nos jours, n'en pourraient offrir autant.

Telle fut la femme militaire de l'ancien régime, allant de Jeanne d'Arc aux mousquetaires, aux dragons, écoutant ses voix ou obéissant à ses instincts.

Et la femme-soldat née à la suite de la Révolution ne sera point différente.

Cependant, une distinction est à faire, et cette distinction la voici : les régiments de l'ancienne France c'est l'enrôlement; les armées de la France nouvelle c'est la levée en masse.

Ni de goût, ni d'éducation, la femme noble ne se sent plus portée vers les armes : pour elle le charme est rompu et ce ne sont point les idées nouvelles qui lui rendront l'enthousiasme.

Celle qui vient c'est donc, uniquement, la femme du peuple qui, à l'exemple des nobles châtelaines, se lèvera pour suivre les siens, pour défendre les conquêtes que vient de lui donner la Révolution, ou la femme de province ayant, dans les classes moyen-

nes, hérité des goûts indépendants de la grande dame d'autrefois, et, du reste, ne cachant point ses sympathies pour les principes de 1789.

Simples soldats, confondues dans les rangs, ou brillant à l'état-major, toutes deux représentent éga-



ALEXANDRINE BARREAU
grenadier au 2e bataillon du Tarn (13 août 1793).
D'après une gravure de Duplessis Berteaux, pour l'ouvrage de Ternissien d'Haudricourt : *les Fastes de la Nation française.*

lement les idées de discipline et de propagande armée : ce que Jeanne d'Arc avait vaguement entrevu, la femme du peuple le ressent, alors, profondément.

Soldats de la patrie en route pour la gloire !

Toutes ces femmes ne sont-elles pas filles, femmes, sœurs de militaires? N'ont-elles pas déjà, en leurs veines, du sang de soldat? Ne sont-elles pas impré-

gnées de ce militarisme dont l'atmosphère est, dès ce moment, saturée?

Voici Alexandrine Barreau, qui revêt l'habit de grenadier pour suivre son mari et son frère à l'armée des Pyrénées occidentales, et qui, par ses hauts faits, par son courage, par son dévouement, aura sa place toute marquée dans les *Fastes de la nation française*. Voici Angélique Duchemin, veuve Brulon, qui, à vingt et un ans, saisit le fusil pour venger la mort de son mari tué au champ d'honneur et restera ainsi soldat toute sa vie. Voici Marie Schellinck (1759-1840); Thérèse Figueur, veuve Sutter, dite *Sans-Gêne* (1774-1861); Catherine Pochelat, née en 1770, engagée volontaire en 1792 dans la section des Enfants-Rouges; Élisabeth Hatzler, Marie Fetter, Claudine Rouget, Mlle Quatre-Sous, et toutes celles dont les noms ont été soigneusement recueillis dans des séries d'articles et en quelques précieux ouvrages[1].

Voici, à Lyon, dans les rangs de la contre-révolution, Marie Lolière, femme de Sébastien Cochet, condamnée à mort en 1793 pour avoir pendant le siège de la ville porté les armes sous l'habit de fantassin, et — barbarie bien digne de cette époque de

1. Voir dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, la série d'articles publiés sous le titre de : « Femmes-soldats et généralissimes » (tomes XVIII, XIX, XXIV). Voir *Les Campagnes de Mlle Thérèse Figueur, aujourd'hui Mme Vve Sutter, écrites sous sa dictée* par Saint-Germain Leduc (Paris, 1842).

folie — exécutée quoique enceinte; puis Marie



Les femmes au siège de Lyon (1793).

Composition originale de Gustave Girrane, d'après des documents anciens.

* Marie Lolière, femme Cochet, en habit de fantassin (c'est la femme de gauche) et Marie Adrian, canonnière, fusillées les 13 et 24 décembre 1793 pour avoir porté les armes contre la République. Dans le fond, Gingenne, charcutier de son état et héros de la Croix-Rousse, qui avait une jambe de bois. — Des descendants de Mme Cochet existent encore à Lyon.

Adrian, tailleuse, ayant également rempli, en cos-

tume militaire, l'emploi de canonnière, et elle aussi fusillée, naturellement[1].

Il y en eut tant, il en vint tant que le Comité de Salut Public, on ne sait trop dans quel but, crut devoir rendre un arrêté qui défendait de conserver aucune femme dans les cadres. Ingratitude humaine! Et, pourtant, elles n'étaient pas des *impedimenta* à la façon des *ribaudes* que les armées du XVIe siècle traînaient après elles. Malgré les foudres officielles, nombre restèrent : enrôlées dans les armées, elles n'entendaient point quitter ainsi celles qui étaient devenues leur seconde famille.

Et si elles rentraient, si elles revenaient, c'était comme elles étaient parties, en habit militaire. C'est ainsi que Goton Marchand reçut de la Convention nationale, en juillet 1795, 400 livres pour acheter des vêtements de son sexe.

Du reste, croyez-en les Mémoires de l'époque, consultez sur ce point les récits étrangers et tous vous diront que les armées de la République comptaient, dans leurs rangs, nombre de femmes difficilement reconnaissables à première vue. « Certaines figures plus particulièrement illuminées », marque un observateur allemand, « permettaient, cependant, d'affirmer qu'elles devaient appartenir à des corps féminins. »

Les femmes à l'état-major! Les femmes servant

1. Voir *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire.*



ANGÉLIQUE DUCHEMIN, VEUVE BRULON.
Née à Dinan le 20 janvier 1772.
Portrait lithographié par Lemoine, en 1852.

* Fille, sœur et femme de militaire, entrée aux Invalides en 1799, nommée sous-lieutenant en 1822, décorée de la Légion d'honneur en 1851 par le prince-président, morte en 1860.

à électriser les régiments en marche! Idée point banale et digne de Dumouriez. Le type parfait de cette catégorie ce sont les sœurs Ferning, enrôlées à l'insu de leur père, le capitaine Ferning, dans la compagnie de garde nationale commandée par lui et dont l'odyssée a été popularisée par les relations des journaux, par le livre, par la peinture[1]. Enrôlées, elles portent l'habit, — une sorte d'uniforme aux couleurs nationales — et font fonction d'officiers d'ordonnance, croisant le sabre, faisant le coup de feu avec l'assurance de vieux troupiers! Modèles de patriotisme et de fougue guerrière, elles deviendront pour les soldats comme un augure de victoire; elles exerceront sur d'autres femmes une véritable attirance.

Pourquoi faut-il qu'aucun document sérieux ne permette de publier leur portrait, si ce n'est en pied, au moins en buste? Pourquoi ne possédons-nous d'elles qu'une simple tête empanachée, gravure allemande au goût du jour?

En 1795, elles sont en Hollande, à Amsterdam. Elles circulent en ville en compagnie de leur père ou de leur frère, mais leur costume d'amazone fixant

1. Les œuvres peintes, plus ou moins fantaisistes, datent toutes de notre siècle. Dans le tableau d'Ary Scheffer, d'après Horace Vernet, *Bataille de Jemmapes*, au musée de Versailles, on voit figurer les sœurs Ferning. D'autre part, la Société d'Agriculture de Valenciennes possède une toile de Gustave Housez : *le Capitaine Ferning reconnaissant ses deux filles enrôlées à son insu dans sa compagnie.*



ALESSANDRA MARI
Adjudant en chef de la division du Valdarno et de l'avant-garde aretine (vers 1797).

D'après une gravure en couleurs signée : C. Lasinio *sc* obligeamment communiquée par M. Georges Mas.

* Très probablement une parenté de l'abbé Mari, célèbre mathématicien qui, lui aussi, fut adjudant de la batterie de Mantoue, et dont le portrait a été gravé par le même artiste.

trop l'attention des passants, elles se voient forcées de reprendre les habits de leur sexe. Placards et journaux locaux parlent d'elles, notent la curiosité du public : aucun crayon ne prend leur physionomie, et la si copieuse iconographie hollandaise de Frédéric Muller et de van Stolk est muette à leur égard[1]. L'une d'elles, lieutenant aux Invalides, longtemps porta très militairement son uniforme. Même silence.

Résignons-nous. Pour elles, comme pour bien d'autres, le portrait ne fût pas éloquent.

Voici, du reste, précieuse compensation, un ravissant profil de femme, une Italienne, engagée dans l'armée de la Révolution, Alessandra Mari. Dans cette chevelure, dans cet œil, dans ce profil enfin, il y a du Bonaparte; l'armée d'Italie a passé par là. C'est bien le type idéal de la femme soulevée par la grande figure du jeune général, revêtant le costume militaire et marchant, elle aussi, comme un homme, à la conquête du monde et des idées.

Le premier Empire ne changea rien, naturellement; l'enthousiasme continua. Celles qui avaient été au danger sous la République, voulurent être à la gloire sous l'Empire. « Partout où passait la grande armée », nous dit le même observateur allemand, conseiller privé et chef d'une grande maison

1. Véritable et précieux monument pour l'histoire de la Hollande par l'image — c'est, du reste, le titre général de la collection — composé de sept volumes et publié de 1863 à 1897.

d'édition, « les femmes, attirées, électrisées, sortaient de leur réserve; l'on pourrait en citer plusieurs qui revêtirent la tunique des régiments en marche ».

Il y en eut dans les voltigeurs, il y en eut dans les



Catherine Claire servant une pièce abandonnée
à la bataille de Wagram.

D'après une grande lithographie grise, non signée, publiée vers 1820 **chez** Langlumé (Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale).

grenadiers, même dans l'artillerie. Et, quoique cela fût défendu, tout le monde laissait faire : quel chef eût osé priver l'armée d'auxiliaires doublement précieux, puisqu'ils venaient de leur propre mouvement à l'armée du grand Empereur.

Ici, c'est Virginie Chequière, Rose Bouillon; là, la

femme Layrac; ailleurs, Catherine Claire; ici sinples soldats, là caporaux ou sergents. On cite même, dans l'armée du Rhin, un adjudant du sexe faible.

Comme toujours, quelques années après, l'imagerie popularisa ces soldats et leurs faits d'armes : Cassard nous donna la femme Layrac, grenadier, tandis qu'un artiste habile confiait à la pierre lithographique l'action d'éclat du canonnier Catherine Claire.

Et ce n'est pas seulement dans les armées nationales que l'on trouve des femmes : aux temps de guerres civiles, elles apparaissent, partout, au premier plan. Les voici, durant les guerres de Vendée, faisant courageusement le coup de fusil avec les bleus[1]; les voici déjà, après la prise de la Bastille, formant ces bataillons d'amazones[2] qu'on verra réapparaître, plus ou moins sur le papier, à chaque éclosion de la fièvre révolutionnaire; les voici, toujours prêtes à s'enrôler quand il s'agit de quelque noble idée, de quelque mouvement insurrectionnel, que ce soit en France, en Pologne, en Russie, en Italie, en Allemagne, en Espagne.

1. Notons ici : Françoise Després, enrôlée dans les armées royales de la Vendée de 1793 à 1815; Mme de La Rochefoucauld, Antoinette Adams, surnommée le chevalier Adams; une chouanne restée inconnue, qui, vêtue en brigand et armée d'une hache, conduisit souventes fois les hommes à l'assaut : on l'appelait le capitaine.

2. On peut citer, entre autres, les dames de Vauvert (Vosges), organisées militairement, la légion des Amazones de Vic (Hautes-Pyrénées).

Car Jeanne d'Arc n'est pas uniquement française, car toutes les nations connaissent ce type de femme extraordinaire, mélange d'idéalisme et de passion



Lancier féminin.

D'après une gravure coloriée anglaise publiée à Dublin (époque de la Restauration).

(Collection de l'auteur.

vive, à la fois capable de tous les héroïsmes et de toutes les sauvageries, qui, subitement, se lève, prend les armes et s'enrôle, mue par on ne sait quel ressort intérieur.

Voyez la vieille romance française : *la Damoiselle qui va en guerre*; voyez, en Italie, *la Ragazza guerriera*; en Portugal, *le Theatro heroïno* de Fr. Perym; voyez la Vassilissa de la *Russie épique*, la fille guerrière des légendes allemandes.

Partout on a chanté, poétisé la femme-soldat, la femme qui s'enrôle, quel que soit, du reste, le motif de sa détermination, que ce soit l'amour de la patrie ou, plus modestement, plus humainement, l'amour de celui qu'elle aime par-dessus tout.

Tenez, voici, en Angleterre, Mary-Anne Talbot; puis Hannah Snell[1], l'amante de Billy Taylor, qui s'habille en homme pour suivre son amant enlevé par le *press-gang*; qui, avec lui, sert dans la marine royale, se bat à ses côtés et dont le sexe reste inaperçu jusqu'au jour où une balle, qu'il faut extraire, lui fait découvrir les mystères de sa gorge.

Légende ou réalité, la thèse de l'amante suivant son amant se retrouve partout.

Et puis, en Angleterre comme en France, le militaire a toujours exercé sur le féminisme une attraction particulière.

N'est-ce pas en Angleterre que se sont également constitués, à différentes reprises, ces bataillons de volontaires du beau sexe, au costume élégant, ces

1. Les portraits gravés de ces deux femmes existent au *British Museum*, à Londres, mais en demi-figure, comme le portrait ici reproduit d'Alessandra Mari. On devine la culotte, on ne la voit pas.



LES RIFLEWOMEN.
Bataillons de volontaires féminins en Angleterre.
Dessin de Gustave Janet. (*Le Monde Illustré*, 28 juillet 1860.)

* La veste, par ses basques et ses broderies, rappelle le pourpoint des mousquetaires et l'ensemble est quelque peu opéra-comique.

compagnies de tireuses à l'arc remettant en hon-



Césarine Gaudin, née à Vesoul (Haute-Saône).

Au-dessous de cette lithographie on lit : Dédié à l'héroïne par l'auteur, Mme Marchand, et vendu au profit des blessés.

* Connue dans les journées des 27, 28 et 29 juillet 1830, sous le nom de Victor.

neur le noble jeu des communautés bourgeoises au moyen âge?



MADEMOISELLE HENRIETTE PUSTOWOÏTOW.

Gravure sur cuivre allemande, d'après une photographie.

* Mlle Pustowoïtow a pris part à l'insurrection polonaise de 1863 comme adjudant du chef de l'insurrection, Langiewicz. A ce sujet, Mme Marya-Chéliga, l'apôtre convaincu du féminisme, veut bien me communiquer les renseignements suivants : « Jeune fille d'un courage extraordinaire, infatigable, toujours à cheval, tou-

Une dernière remarque.

Ce sera pour les culottes irrégulières. Les voici, en France, en Allemagne, en Pologne, pouvant différer de costume, d'attitude, — plus ou moins romantiques, plus ou moins empanachées, plus ou moins sévères d'allure, — mais ayant entre elles je ne sais quel air de famille, quel étroit lien de parenté. Qu'elles se soient levées pour reconquérir l'indépendance nationale, pour défendre leur existence matérielle ou pour atteindre à l'idéal entrevu, toutes marchent à la mort avec la même fureur, avec la même passion.

Elles ont enfilé la culotte, non pour jouir des avantages attribués au sexe masculin, mais pour en réclamer les devoirs, pour être au premier rang du danger. Ce n'est ni la mode, ni leur commodité personnelle qui les guide, mais bien cette singulière attirance qu'exerça toujours, sur les esprits simples, aux jours troublés, le vide, l'inconnu.

Beaucoup encore, comme leurs ancêtres, les paysannes du moyen âge, ont gardé, malgré tout, la jupe, indice de leur sexe. A troupes irrégulières, costume irrégulier. Les journées révolutionnaires ne

jours prête au combat, elle survécut à ses blessures, quitta les rangs après la défaite des Polonais, reprit le costume féminin et son métier de fleuriste, et se maria à Paris avec un médecin polonais aujourd'hui encore vivant. Une autre héroïne des guerres de Pologne porta également le costume masculin en 1830, la comtesse Emilia Plater, qui a été chantée par les poètes, et trouva la mort dans un combat contre les Russes. »



DONA MARIA DE JESUS.

D'après un portrait de Augustus Earl, gravé par F. Finden
(Londres, 1824),
obligeamment communiqué par M. Georges Mas.

* Femme ayant pris part aux guerres civiles du Portugal, sous le règne de Jean VI.

demandent pas l'habillement, l'équipement préparatoire des longues campagnes.

Et puis, est-ce un signe, est-ce l'indice même de cet esprit d'indépendance, d'émancipation qui tend à prévaloir, il semble que nombre de femmes ne tiennent plus à se noyer, à se perdre dans la grande famille masculine, mais bien au contraire cherchent à accentuer, à affirmer leur sexe.

L'Amérique, tout au moins, vient de nous en donner un récent exemple. Nombre de femmes se sont engagées dans les troupes des États-Unis durant la guerre avec l'Espagne et presque toutes, pour ne pas dire toutes, avaient la jupe en guise de pantalon. Une jupe courte et droite, bien entendu. En serait-il des femmes militaires comme des voyageuses? Ne prirent-elles la culotte que parce qu'on se refusait à les enrégimenter avec les vêtements de leur sexe; et du jour où l'on recevra partout les jupes, resteront-elles, au contraire, en jupe? Question que l'avenir seul pourra résoudre.

De tous les costumes, le plus ridicule paraît avoir été celui de la cantinière, du jour où, de par la fantaisie du souverain, la limonadière du régiment, la femme au petit tonnelet de tafia ou de riquiqui, dut revêtir l'uniforme, les couleurs du corps auquel elle servait la goutte.

Je ne parle donc pas ici de la cantinière du premier Empire qui, avec son horrible chapeau de cuir bouilli genre marin, laissant passer les tuyautés d'un

bonnet de paysanne, n'avait pas d'uniforme à proprement parler, portait l'ordinaire jupe et apparte-



Une combattante pour la cause de la liberté en Allemagne : Madame Blenker.

D'après l'ouvrage : *Porträt und Kostüm-Galerie aus der badisch-pfälzischen Revolution*, 1849.

* Le précieux volume, d'une documentation si riche et surtout si exacte que vient de publier Hans Blum, le fils du célèbre Robert Blum : *Die Deutsche Revolution* 1848-49 (Leipzig, Eugen Diederichs, 1898), reproduit sur l'émancipation des femmes une amusante caricature allemande représentant un homme entouré de deux femmes qui fument l'une un cigare, l'autre la pipe.

nait encore aux vivandières de l'ancienne école, à celles qui se voient dans les dessins de Holbein ou de Jost Amman[1], mais bien de la cantinière[2] du second Empire, éminemment décorative, pantalonnée comme un homme et adornée par-dessus d'une petite jupe, d'une sorte de tutu de danseuse, en drap au lieu de l'habituelle gaze : la petite jupe d'opéra-comique, ce qu'on a si bien appelé les ailes de la vivandière, un morceau d'étoffe fortement serré à la taille, et sans cesse frétillant sous le mouvement des hanches.

Bizarre assemblage, singulier mélange de masculisme et de féminisme. Exemple unique, certainement, de femme ayant à la fois pantalon et jupe, ce qui a pu faire dire, non sans raison : la cantinière est.

1. Dans leur précieux ouvrage : *Les femmes militaires de la France*, MM. Alfred Tranchant et Jules Ladimir représentent ainsi celle que Charlet a tant de fois crayonnée : La voyez-vous coiffée d'un large chapeau de paille de paysanne ou du madras, le pied chaussé de la guêtre d'ordonnance? Avec quel air martial, quelle allure leste et décidée elle marche gaiement à côté des longues files de soldats, le panier au bras, le tonnelet en sautoir, fredonnant le refrain du pays natal!... Le cliquetis des petits verres qu'elle distribue à chaque halte, se marie harmonieusement à sa voix quelque peu fatiguée. Survient-il une averse, c'est une ancienne capote de guérite qui lui sert de manteau; en hiver, le boa qui abrite du froid ses brunes épaules n'est autre qu'un vieux débris de pelisse ou de schabraque.... Voilà la vivandière du premier empire, la vivandière en tenue de campagne!...

2. La différence entre la vivandière et la cantinière consiste en ce que la première est attachée au quartier général, tandis que la cantinière réside à la caserne.

dans le royaume féminin, ce que le curé est dans le royaume masculin.

Quelques-unes, il est vrai — combien rares — se



Garde nationale femme, dans les rangs, coiffée en cheveux, filet noir retenu par un ruban rouge.

D'après un croquis pris en 1871 par Aug. Raffet, conservateur au Cabinet des Estampes.

* Raffet ajoute : « faisait partie, ainsi que plusieurs autres, d'un bataillon arrêté quai Malaquais. »

débarrassèrent de la jupe, telles les cantinières des

spahis et des chasseurs à pied, et on peut voir ainsi en elles les premières femmes en culotte, suivant la donnée moderne ; en réalité, ce fut le règne du pantalon, dans toutes ses variétés de coupe, collant, à la hussarde, tombant en vis sur le pied, ou encore rentré sous la botte, qu'il s'agisse de la petite botte hongroise ou de la grande botte du cuirassier.

Si bien que la cantinière du second Empire célébra le mariage de la jupe et du pantalon sous les formes les plus diverses et dans les couleurs les plus variées.

Mais, haute guêtre du XVIIIe siècle, avec les vivandières des gardes françaises, et pantalon du XIXe siècle, tout cela, aujourd'hui, c'est de l'histoire ancienne. Les cantinières sont entrées dans l'oubli et, certainement, ne se reverront plus jamais.

Comme tant d'autres, elles ont eu leur époque, elles ont fourni à l'histoire leurs héroïnes ayant accompagné notre armée sur tous les champs de bataille « depuis les hauteurs de Jemmapes jusqu'aux Pyramides, depuis les rampes glacées du Splügen jusqu'aux plaines fécondes et riantes de l'Italie et de l'Espagne, depuis Madrid jusqu'à Moscou, depuis Constantine jusqu'à Zaatcha ».

Héroïques et charitables, puis élégantes et sveltes, jadis du feu dans les prunelles, grisées par l'odeur de la poudre, depuis grandes coquettes flirtant avec les beaux officiers, elles représentent on ne peut mieux l'éternelle influence de la femme conduisant



TYPES DE CANTINIÈRES DU SECOND EMPIRE.

D'après *L'armée française et ses cantinières*, de Hipp. Lalaisse, et autres documents de l'époque.

1. Zouave. — 2. Gendarme. — 3. Cuirassier. — 4. Voltigeur. 5. Chasseur à pied. — 6. Génie

l'homme aux mâles actions, le soutenant, le reconfortant ou se contentant des jeux plus innocens de l'amour.

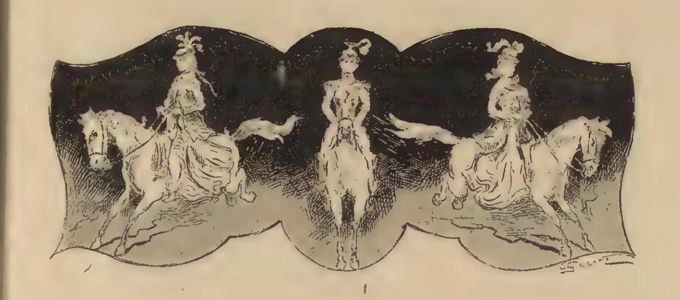


Cantinière à cheval de la garde nationale (8 mai 1871

D'après un croquis d'Aug. Raffet.

* Servait d'escorte à un officier. Faisait sans doute parie du Comité central des femmes qui demandaient à « combattre ur les remparts, si la réaction parvenait à les assaillir ».

(*Note du dessinateur*)



III

Impératrices et Reines.

De Catherine Cornaro à la tante du Czar.

« Elle portait culotte comme une impératrice », dit Bachaumont, en ses *Mémoires*, à propos d'une femme réputée pour ses qualités viriles. Et de cet éloge point banal, de cette comparaison qui ne nous viendrait plus à l'idée — pour cause — il est permis de conclure que les têtes couronnées, autrefois, avaient pour la culotte une tendresse toute particulière.

Tendresse naturelle, ajouterai-je, puisque le vieux dicton disait en termes précis : « La culotte, c'est l'homme, c'est l'autorité. » Si l'on voulait bien reconnaître à la femme certaines aptitudes, si certaines législations lui conféraient le droit d'exercer

le pouvoir royal, n'était-ce pas, justement, à l'expresse condition qu'elle fît preuve de vertus masculines.

Et alors, conséquence logique, considérée comme homme, comme détentrice d'un pouvoir viril par la Constitution, pourquoi la reine n'arborerait-elle pas, occasionnellement tout au moins, le costume qui exerce sur l'humaine nature une si grande attraction? Puisque l'idée de gouvernement était inséparable de la conception masculine, n'était-il point naturel que impératrices, reines, princesses, fussent revêtues de cet emblème vénéré : la culotte!

Et c'est ainsi que plusieurs nous apparaissent « culottées », en des tableaux officiels transmis pour la postérité.

Point par coquetterie, croyez-le bien, car aucune de ces très nobles dames ne semble avoir aspiré au rôle d'abbé galant, vraiment trop fluet, trop léger pour leur majestueuse personne.

Elles usaient d'un droit; voilà tout. Et le privilège n'était point mince. A telle enseigne qu'on chercherait vainement, dans les anciennes sociétés hiérarchiques, des femmes du commun revêtues d'habits masculins autrement que pour guerroyer.

Songez-donc! Se montrer publiquement en culotte, ce n'était pas seulement enfreindre un règlement somptuaire, c'était en quelque sorte violer



PORTRAIT DE CATHERINE CORNARO, ÉPOUSE DE JACQUES, BATARD DE CHYPRE, ET REINE DE CHYPRE (1454-1510).

(L'île de Chypre fut par elle réunie à la République de Venise.)

* D'après une gravure sur cuivre du commencement du XVII[e] siè-

la loi divine, la loi sacrée de la séparation des sexes. Et sur ce chapitre, l'Église, qui avait déjà dit son mot dans la fameuse dispute pour la culotte, prêchant à la femme obéissance et soumission, n'était point disposée à transiger. A porter culotte, toute femme risquait les foudres ecclésiastiques.

Un sermonaire du XVe siècle n'avait-il pas, du haut de la chaire, lancé ces terribles menaces : « Qu'ils soient châtiés, qu'ils soient poursuivis par les foudres célestes, ceux qui se seront revêtus d'habits autres que ceux de leur sexe. »

Depuis lors, il est vrai, les temps avaient marché, les idées s'étaient quelque peu modifiées; semés par les émancipées de la Fronde, des germes d'indépendance avaient poussé partout.

Mais, quoi qu'il en soit, le fait d'une femme revêtant des habits masculins dans la vie civile ou en guise de costume d'apparat, n'était point encore entré dans nos mœurs. Pour arborer ainsi en toute liberté la culotte, il fallut plusieurs quartiers de noblesse, il fallut des reines, des impératrices, il fallut surtout des souveraines de ce Nord qui, décidément, nous donnait la... lumière.

Reine de Chypre, Catherine Cornaro (1454-1510) aurait, certes, tous les droits pour figurer, première,

cle. Sur tous les portraits de l'époque, la Reine est ainsi en homme, avec moustaches et barbiche, et les légendes l'appellent : *Catharinus Cornelius Eques Venetus Imperator.*

en cette galerie des femmes couronnées et culottées. Et Dieu sait avec quelle autorité elle porta couronne et culotte.

Homme, elle visa à l'être par tous les attributs de l'extérieur, puisque, en mainte image, masculinisée à plaisir, elle apparaît adornée d'une fringante moustache, — de quoi rendre jaloux le plus *smart* de nos jeunes souverains, — ce qui facilement lui permettait de jouer à l'hermaphrodisme. Mais elle est de Venise, point du Nord conséquemment ; et puis c'est une reine batailleuse, conquérante, point une reine voyageuse débarrassée du fardeau de la couronne, ni une reine d'apparat aimant à se faire admirer culottée, bottée, éperonnée — toute la lyre! — et point non plus une reine fin de siècle à la façon des élégantes souveraines qui, très certainement, devaient se dire, en leur for intérieur : après nous la fin du monde.

Donc, saluons-la au passage — incarnation d'une époque disparue — et demandons à d'autres, à ces intéressantes figures du XVII[e] siècle, Christine de Suède, Ulrique-Éléonore de Suède, Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse, Élisabeth Petrowna, Catherine II de Russie, de nous donner les vrais types de la reine culottée.

La plus curieuse, la plus pittoresque de cette galerie, comme physionomie, c'est bien certainement Christine de Suède qui abandonne le trône pour courir le monde et qui échange la pourpre royale,

« signe d'esclavage », contre une culotte, « signe d'indépendance ».

Christine, une vraie philosophe, n'ayant eu de la femme que le sexe, car jamais elle ne voulut se soumettre aux grimaces nécessaires pour jouer la farce féminine, — c'est ainsi du moins que s'exprime un de ses biographes[1], — Christine affichant pour la toilette une indifférence complète, pour le mariage une antipathie profonde[2], se faisant remarquer par toutes sortes de singularités, par son air libre, par son ton décidé et, surtout, ne dissimulant pas sa préférence pour la conversation masculine. « Si je préfère les hommes, » a-t-elle dit en mainte circonstance, « ce n'est pas parce qu'ils sont hommes, mais parce qu'ils ne sont pas femmes. »

Christine, qui semble ouvrir la voie à cette longue lignée de souverains excentriques, originaux, désabusés, au premier rang desquels viendront se placer, en notre siècle, les rois de la maison de Bavière et les héritiers de la maison d'Autriche.

1. Voy. Catteau-Calleville : *Histoire de Christine, reine de Suède*. Paris, 1815, 2 vol. in-8.

2. Lors de son couronnement, tenant à bien faire savoir publiquement qu'elle ne voulait pas se marier, on dressa une pyramide avec cette inscription : *Monument érigé à Christine par Antiope, Penthésilée et Thalestris, les trois reines des Amazones.* En 1665, peu avant son second départ pour la Suède, elle fit frapper en commémoration une médaille ayant : à l'avers un profil de femme casquée en Minerve et au revers un phénix sur le bûcher avec ce mot : *Makelos*, c'est-à-dire à la fois *sans pareille et non mariée.*



CHRISTINE, REINE DE SUÈDE (1626-1689).

Portrait signé : « Justus Verus ab Egmond *pinxit*, Antverpiæ 1654.
Paul Pontius *sculpsit et excud.*
(Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale).

* D'après le même portrait ont été publiés à Paris des médaillons à mi-corps.

Pas mariée, libre d'esprit et de corps, s'élevant au-dessus de maints préjugés, sachant bien que l'on tolérera tout chez celle qui fut reine, Christine prit les habits d'homme en 1654, afin de pouvoir entreprendre plus librement sa longue succession de voyages à travers l'Europe.

Bien vite elle devint un sujet de curiosité ; quelque chose comme la fée Carabosse, comme la vieille caricature de tante venue du fond de sa province.

Ses arrivées, ses entrées publiques, tout a été soigneusement noté par la chronique. A Rome on ne fut pas peu surpris de la voir monter un cheval blanc à la manière des hommes. A Paris, à cheval également, à califourchon toujours, les chroniqueurs subtils enregistrent les menus détails de sa toilette : chapeau orné de plumes noires, collet de coupe masculine, mais point d'épée, un justaucorps chargé de galons d'or et d'argent. A Venise, elle est en culotte ; à Vienne, elle apparaîtra avec des pantalons à la turque.

Du reste, qu'elle soit plus ou moins masculinisée, selon l'idée qui la hante, toujours elle a l'aspect d'un homme. Elle est mâle, par la physionomie, par le développement de ses muscles, par la tournure générale. Et elle en convient elle-même lorsque, à Fontainebleau, se plaignant de l'empressement des dames de la cour à venir l'embrasser, ce qui l'ennuie, ce qui la choque tout particulièrement, elle ajoute : « Quelle fureur ont donc ces dames de

m'embrasser? Est-ce parce que je ressemble à un homme? »

De l'homme également, elle aura la liberté d'allures et de conversation. Elle étonne, elle surprend nos petites maîtresses. Chapelain, consulté au sujet d'une comédie de Gilbert dont elle a entendu la lecture, formule son opinion en disant que la pièce n'était point mauvaise, mais que les vers lui paraissaient un peu libres. « Votre Chapelain », répond-elle à Ménage qui lui transmet cette appréciation, « est un pauvre homme : il veut que tout soit pucelle[1]. » Pauvre Chapelain! C'était lui faire payer cher l'insuccès de cette *Pucelle d'Orléans* qui, après avoir fait florès, finit par lui rester pour compte.

Voici, empruntée aux mémoires du temps[1], une lettre du duc de Guise qui donne d'elle un portrait assez méticuleux et qu'on peut croire assez finement observé.

« Je veux, dans le temps que je m'ennuie cruellement, penser à vous divertir, en vous envoiant le portrait de la reine que j'accompagne. Elle n'est pas grande, mais elle a la taille fournie et la croupe large, le bras beau, la main blanche et bien faite, mais plus d'homme que de femme, une épaule haute dont elle cache si bien le défaut par la bizarrerie de son habit, sa démarche et ses actions, que l'on ne pourroit faire des gageures. Le visage est

1. Voy. *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche* par Mme de Motteville (1723).

grand sans être défectieux, tous les traits sont de même et fort marquez; le nez aquilin, la bouche assez grande mais pas désagréable, ses dents passables, ses yeux fort beaux et pleins de feu, son teint nonobstant quelques marques de petite vérole assez vif, assez beau, le tour du visage assez raisonnable accompagné d'une coiffure fort bizarre.

« C'est une perruque d'homme fort grosse et fort relevée sur le front, fort épaisse sur les côtez qui, en bas, a des pointes fort claires : le dessus de la tête est un tissu de cheveux, et le derrière a quelque chose de la coeffure d'une femme. Quelquefois elle porte un chapeau.

« Son corps lassé (lacé) par derrière, de biais, est quasi fait comme nos pourpoints, sa chemise sortant tout autour au-dessus de sa jupe qu'elle porte assez mal attachée et pas trop droite.

« Elle est fort poudrée avec force pommade et ne met quasi jamais de gants (*sic*). Elle est chaussée comme un homme, dont elle a le ton de voix et quasi toutes les actions.

« Elle affecte fort de faire l'amazone.... Elle est fort civile et fort causante.... Enfin, c'est une personne tout à fait extraordinaire.

« Je crois n'avoir rien oublié à sa peinture, hormis, quelquefois, une épée avec un collet de buffle et que sa perruque est noire et qu'elle n'a sur sa gorge qu'une écharpe de même. »

Et Mlle de Montpensier, lorsqu'elle aura vu notre



ULRIQUE-ÉLÉONORE, SŒUR DE CHARLES XII, REINE DE SUÈDE (1688-1741).

D'après une peinture du Musée de Versailles reproduite ici pour la première fois.

* Gouverna la Suède en 1713 et 1714 durant l'absence de son frère. Mariée en 1715 à Frédéric de Hesse-Cassel associé avec l'agrément des États au trône, se démit en 1720 du gouvernement en faveur de son époux.

reine, s'exprimera sur son compte à peu près dans les mêmes termes.

Au portrait, si ce n'est flatté, peut-être un peu atténué, du duc de Guise, qui était chargé de la conduire à Paris, opposons maintenant la physionomie tout au moins piquante et violemment poussée au noir qu'en trace Bachaumont dans une lettre conservée à la Bibliothèque harlayenne :

« Sa taille est tout à fait irrégulière : elle est voûtée, elle a une hanche hors d'architecture, elle boite, elle a le nez plus long que le pied. les yeux assez beaux, mais elle n'a pas la vue bonne ; elle rit de si mauvaise grâce que son visage se ride comme un morceau de parchemin que l'on met sur des charbons ardents ; elle a un téton plus bas que l'autre d'un demi-pied et si enfoncé sur l'épaule qu'il semble qu'elle ait la moitié de la gorge absolument plate. Elle pue assez honnêtement pour obliger ceux qui s'approchent à se précautionner et à se parer de la main.

« La manière dont elle est habillée n'est pas moins extraordinaire que celle de sa personne, car, pour se distinguer de son sexe, elle porte des jupes fort courtes, avec un justaucorps, un chapeau, un collet d'homme ou un mouchoir qu'elle noue comme un cavalier qui va en partie ; et quand elle porte une cravate comme les dames, elle ne laisse pas de fermer sa chemise jusqu'au menton et de porter un petit collet d'homme avec des manchettes telles que

nous les portons, en sorte que, la voyant marcher



PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH PÉTROWNA (1709-1762).

D'après un tableau aux Archives du Ministère des Affaires étrangères à Moscou.

Reproduction due à l'obligeance du prince Galitzine, directeur des Archives Impériales Russes.

avec sa perruque noire, sa jupe courte, sa gorge

fermée et son épaule élevée, on dirait que c'est un visage déguisé. »

Pas aimable, Bachaumont. Il est vrai que le dragon femelle, l'amazone déguisée en homme — ce sont les mots tendres que ses ennemis aimaient à lui octroyer — finissait par passer à l'état de bête curieuse que chacun voulait aller voir, contempler, toucher, comme s'il se fût agi de quelque ambassadeur exotique.

Songez si cela devait amuser les cours!

Et le plus grave est, qu'en se ridiculisant, elle ridiculisait notre pauvre costume masculin.

Heureusement la cour de Suède devait nous venger de tant d'affronts, la cour de Suède dont les femmes, on ne saurait dire pourquoi, eurent à plusieurs reprises, une préférence marquée pour la culotte.

Après Christine, en effet, Ulrique-Éléonore, la sœur de Charles XII dont parle Voltaire, la souveraine raide et hautaine, — haute sur jambes aussi, pourrait-on dire, si l'on en juge par l'intéressante peinture du musée de Versailles ici reproduite.

Plus gracieuse et moins hommasse que Christine, elle avait, paraît-il, fort bel air en ce costume dont le plus grand défaut était d'accentuer ses mollets de coq — on la dirait montée sur échalas — et dont le grand avantage était de lui donner, sans autre recherche, cet incognito dont furent toujours si friands les souverains en voyage.



L'IMPÉRATRICE CATHERINE II EN UNIFORME DU RÉGIMENT DE PRÉOBRAJENSKY.

D'après un tableau signé Vigilius Eriksen Danus et daté 1762, actuellement au palais des Archives à Moscou.

Reproduction due à l'obligeance du prince Galitzine, directeur des Archives impériales russes.

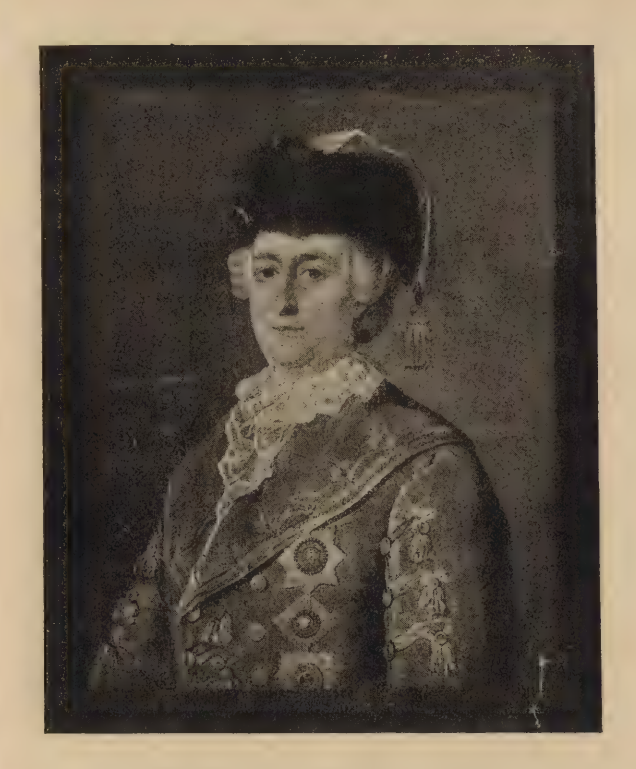
Voulant lui faire sa cour, un chroniqueur a dit qu'il fallait voir en elle un Louis XIV féminin; mais si c'est au point de vue de la physionomie, la comparaison paraît être tout au moins risquée. Car on ne se figure pas le Roi-Soleil en pareil accoutrement, de même qu'on chercherait vainement un point de comparaison entre les traits de l'homme à la grande perruque, au nez de polichinelle, et le visage romantique, les yeux pétillants, la bouche malicieuse de la sœur de Charles XII.

Moins grande, elle eût fait, sans doute, un gentil page d'opéra. Telle elle intéressa, et comme Christine, fut l'objet de mainte remarque, de mainte description pittoresque; mais étant d'humeur moins voyageuse elle ne figura pas aussi copieusement dans tous les mémoires du temps.

C'est du Nord, ai-je dit, que nous vinrent les reines en culotte, et cela Voltaire ne l'avait point observé, mais de nos jours ce sont des particularités dignes de remarque.

Si la Suède vient de nous donner Christine et Ulrique-Éléonore, la Russie, elle, va nous fournir Élisabeth Pétrowna et Catherine II. Nous aurons donc, ainsi, quatre portraits différents, quatre tableaux également intéressants pour notre galerie. En Russie, personnages et choses se prêteront admirablement à cette masculinisation.

Femmes-hommes dans toute l'acception du terme nos deux impératrices : par leur goût pour les



CATHERINE II EN COSTUME DE COSAQUE.

Peint par Schebanoff, d'après une gravure à la manière noire de J. Walker (1789).

Reconnois vers le Nord l'aimant qui nous attire,
Cet heureux conquérant, profond législateur,
Femme aimable, grand homme et que l'envie admire,
Qui parcourt ses Etats, y verse le bonheur,
Maître en l'art de régner, savante en l'art d'écrire,
Représentant la lumière, écartant les erreurs,
Si le sort n'avoit pu lui donner un Empire,
Elle auroit eu toujours un trône dans nos cœurs.

* Une note, en marge de l'épreuve du *Cabinet des Estampes* porte : « Planche très rare dont il n'existe, dit-on, que quelques épreuves, le cuivre ayant été détruit dans un naufrage (?) ».

7.

exercices violents, par leur aspect extérieur, par les particularités de leur physionomie ; profil imposant, traits durs, teint basané. Élisabeth, jeune, est en selle pour un rien, se faisant voir partout à califourchon : encore grande duchesse, Catherine se déguise en homme pour aller à ses rendez-vous d'amour. Les princesses ont le travestissement facile. Il n'est si belle damoiselle qui ne puisse devenir gentil damoiseau.

Mœurs encore barbares, complots militaires, règne insolent des favoris, luxe de mauvais goût, sentant le clinquant, mélangeant la vulgarité tudesque à l'ancienne rudesse moscovite, tout cet ensemble n'est-il pas fait pour porter les tzarines vers l'homme, vers les signes extérieurs de la puissance mâle.

Particularité bizarre; en femme, je veux dire avec les vêtements de son sexe, Catherine a quelque chose d'homme; en homme, on aperçoit plus nettement son féminisme. Et si elle fut, comme le disent les vers placés au-dessous d'un de ses portraits, « femme aimable, grand homme », on ne saurait, cependant, l'accuser d'hermaphrodisme.

A cheval, bottées, éperonnées, Élisabeth et Catherine sont bien les souveraines costumées en homme pour mieux en imposer à leurs sujets. « Pour régner sur la Russie il a fallu des femmes-hommes » a dit Voltaire. Et hommes elles furent toutes deux, autant que peuvent l'être des femmes



FRÉDÉRIQUE-SOPHIE WILHELMINE DE PRUSSE.

D'après une gravure au burin et à la manière noire, signée J. P. C. Haag *delin*

qui paraissent avoir eu pour l'homme un goût très particulier.

Quittons les contrées encore barbares, venons à des pays plus civilisés, ce seront les mêmes tendances, les mêmes germes d'éducation virile.

Presque toutes les souveraines, presque toutes les princesses du XVIIIe siècle pourraient prendre place dans notre musée des femmes en culotte. Du moins toutes se peuvent voir à cheval, à califourchon — alors même qu'elles ont conservé la jupe. Et souvent — telles, ici, Frédérique-Sophie-Wilhelmine et Marie-Antoinette — leur costume est un mélange d'habits masculins et de vêtements féminins : hommes par le haut, par le chapeau, par le gilet, par l'habit ; femmes par le bas.

A califourchon, les reines qui gouvernent, qui sont chefs d'État ; en amazone, les reines plus modestement femmes de roi. Il semble que l'image se soit plu à bien noter, à bien accentuer la différence, quoique, cependant, de simples princesses du sang, comme la comtesse de Provence, cavalcadent en homme. Après tout, est-ce peut-être que, déjà fort décriée par le luxe de ses toilettes, par l'excentricité de ses costumes, Marie-Antoinette ne voulait point prêter à de nouvelles critiques en se laissant représenter à cheval à califourchon.

Assurément l'image ici reproduite est une gravure populaire qui n'a nullement la prétention de jouer au document ; c'est une Marie-Antoinette en



1

D'après une image populaire enluminée, signée : « Robin de Montigny, *fecit*. A Paris, chez l'auteur, Enclos du Temple. »

* Marie-Antoinette est ici en costume de cheval ou de chasse, comme on voudra, habit et jupe rouge, l'imagerie populaire s'étant inspirée du portrait de la dauphine envoyé, en 1771, à la cour de Vienne. (Voir à ce sujet : P. de Nolhac, *Marie-Antoinette dauphine*, et la *Gazette des Beaux-Arts* de 1897.)

habillements de cheval, en habit et jupe rouge, à l'usage du peuple, mais la façon dont la jupe est arrangée pour former pantalon, la veste et le gilet d'homme indiquent bien à quelle pensée les éditeurs ont obéi.

Pour trouver des Marie-Antoinette réellement en homme, c'est aux pamphlets orduriers de la Révolution qu'il faudrait s'adresser, à ces odieux libelles où elle figure invariablement avec la Polignac, et ce ne sont point de tels documents que nous chercherons jamais à reproduire.

La Révolution et les guerres du premier Empire, qui éveillèrent chez la femme du peuple l'instinct militaire et patriotique, ne furent pas non plus sans exercer sur les souveraines une très réelle influence.

Plusieurs se distinguèrent à la tête de leurs armées, défendant contre l'ennemi extérieur l'intégrité de leur territoire, de leur royaume. Il me suffira de citer ici la plus célèbre d'entre toutes, la reine Louise de Prusse, qui entraîna son époux dans la guerre contre la France, qui le suivit à l'armée vêtue en amazone et portant l'uniforme de son régiment de dragons.

La reine Louise, doublement belle comme femme, et comme patriote doublement grande, ayant, suivant l'appréciation d'un contemporain, le cœur et les sentiments à la hauteur de sa taille, la reine Louise qui sut commander et se faire obéir, qui, par sa bonté,



D'après une gravure à la manière noire signée : « Robin de Montigny. »

* A remarquer que la comtesse de Provence monte à cheval en homme. Du reste, la plupart des princesses de la Cour sous Louis XVI ont été ainsi représentées, à cheval et à califourchon, par le même Robin de Montigny. On trouvait alors tout naturel ce qui choquerait fort aujourd'hui. Autres temps, autre façon... d'enfourcher.

par sa voix, par son énergie, par sa confiance en l'avenir sut communiquer à ses troupes le feu sacré du patriotisme.

Un véritable généralissime, la Jeanne d'Arc allemande, comme Schiller la baptisera, et non point une de ces colonelles de parade qui devaient exciter la verve railleuse de Barbey d'Aurevilly.

Combien parmi les souveraines furent en homme, qui étaient femmes, et bien femmes, d'allures, de sentiments, de pensée; combien ne furent jamais en homme ou, du moins, n'ont laissé d'elles aucune image en costume masculin, qui se firent remarquer, avant tout, par leurs qualités d'homme; telle la duchesse d'Angoulême à laquelle Napoléon rendit justice, comme on sait; telle la duchesse de Berry, Madame, durant la guerre de Vendée.

« C'est dans la famille des Bourbons surtout », dit un historien observateur « que les femmes portèrent la culotte. » Et elles la portèrent si bien qu'en notre siècle où la souveraine revêtue d'habits masculins paraît ne plus devoir être à la mode, ce furent encore des Bourbons femmes qui firent montre de courage masculin et arborèrent les vêtements de notre sexe.

Qui ne se souvient de l'énergie dont fit preuve, en 1860, au siège de Gaëte, la reine des Deux-Siciles.

« Chaque jour, vers quatre heures, » enregistrent

les chroniques du jour, « il y avait une recrudescence dans la force du tir de la cité assiégée.

« Les officiers des extrêmes avant-postes remar-



Portrait gravé par Ruotte vers 1806, d'après le portrait officiel de Dähling, peintre de la Cour de Berlin.

quèrent qu'une jeune femme, vêtue du costume calabrais, venait tous les jours à la batterie de la Reine et assistait au tir. Elle arrivait souvent en

voiture, parfois à cheval. Cette jeune femme dont la présence au milieu des artilleurs rappelle l'intrépidité de l'ennemie acharnée d'Henri III, la bouillante duchesse de Montpensier, n'est autre que la reine de Naples, l'épouse de François II. » Et j'ajouterai, ce qui rendra la comparaison plus juste, que la duchesse de Montpensier, en sa toilette féminine d'une excentricité recherchée, joue quelque peu au personnage de comédie, tandis que la reine de Naples est bien réellement l'héroïne, le chevalier féminin sans peur et sans reproche.

Des souveraines en habit masculin que reste-t-il en notre prosaïque siècle? Peu de chose! Cependant toutes les princesses ont des grades dans les armées monarchiques, toutes sont colonel de quelque régiment; toutes, à certains jours, pour quelque grande fête, à l'occasion de quelque événement mémorable, ont paradé à cheval ainsi revêtues d'un brillant uniforme; mais, hommes par en haut, femmes par en bas, toutes ont la jupe, toutes montent en amazones[1].

1. Je reproduis ici l'appréciation satirique de Barbey d'Aurevilly à laquelle je faisais allusion tout à l'heure :

« Dans certains États de l'Europe, il y avait (il y a même encore) des régiments dont la femme du souverain était le colonel, celui qui réellement commandait. Elles pouvaient piaffer, faire les belles à cheval dans des costumes militaires, avoir même l'épée au poing, elles ne commandaient pas. La voix de femme, cette musette, se perd dans un champ de Mars, tuée par l'espace. »



S. M. LA REINE DES DEUX-SICILES EN COSTUME CALABRAIS
dirigeant les opérations du siège de Gaëte.

Portrait publié par *le Monde Illustré*, d'après une photographie
du colonel V. d'Equevilley (29 décembre 1860).

On a pu rester rêveur devant une reine Victoria, à l'époque de son couronnement, coiffée d'une inénarrable casquette; on peut voir, ici, portant



La duchesse d'Edimbourg, tante du czar, en costume de colonel.

crânement le casque des lanciers, la duchesse d'Édimbourg, dont l'air résolu et guerrier imposerait certainement à plus d'un ennemi. Et toutes les gentes souveraines ainsi martialisées constitueraient une piquante galerie.

Mais, chose pour le moins bizarre, au moment où, en notre fin de siècle, le costume féminin, de plus en plus, tend à se masculiniser, les princesses semblent avoir, pour toujours, abandonné la culotte et n'oseraient plus se faire voir devant toute une armée, placées en selle à califourchon.





IV

Individualités diverses.

**Poètes; Grandes dames; Femmes excentriques.
Voyageuses; Femmes de lettres.
Femmes politiques; Peintres; Actrices.**

Poètes ou plutôt poétesses, grandes dames, femmes excentriques et maîtresses de souverains, voyageuses, femmes de lettres, peintres, actrices, — autant de catégories de femmes, d'un ordre et d'un esprit bien différent, qui doivent nous fournir plusieurs types curieux de femmes en culotte.

Types historiques, peut-on ajouter, aujourd'hui, pris un peu au hasard, ayant vécu à des époques dissemblables, mais présentant, tous, la caractéristique de la femme émancipée, placée, de par sa

situation, au-dessus des conditions de la vie ordinaire.

De ce que la Lyonnaise Louise Labbé, connue sous le nom de la Belle Cordière, également célèbre pour avoir tenu le rôle de capitaine Loys au siège de Perpignan par les Français (1542), fut une femme poète et particulièrement lettrée, aimant à deviser des choses de l'intelligence, il ne faudrait point conclure que les poétesses du XVI[e] siècle eurent un faible pour la culotte et se complurent à revêtir des habits masculins.

Seule même, au milieu de toutes les Lyonnaises remarquables qui l'entouraient, elle a laissé le souvenir d'une femme originale, heureuse de se vêtir en homme, encore que nous ne possédions d'elle aucun portrait, aucune image contemporaine ou postérieure, nous donnant sa figure en habits de l'autre sexe.

Son goût pour le masculisme resta donc chose isolée, puisque ni Jeanne Gaillard chantée par Marot, ni Pernette du Guillet, ni Jacqueline Stuart, ni Jeanne Creste, ni les trois sœurs Sève, ni Clémence de Bourges, la perle des dames lyonnaises, — c'est-à-dire les plus illustres d'entre ses contemporaines — ne laissèrent, dans l'histoire, le souvenir de femmes excentriques ou à préférences masculines, pour ce qui touche à l'habillement.

Dans cette société particulièrement affinée du XVI[e] siècle, dans ce groupe de femmes d'une intel-



Louise Labbé (La belle Cordière) de Lyon (1515-1566)[1].
Croquis original de Gustave Girrane.

* Loyse Labbé aimoit se vestir du costume masculin et réunissoit autour d'elle les plus charmantes Lyonnaises — et toutes l'étoient comme en cettuy jour — pour leur lire des vers. Elle portoit la culotte plus que son cordier de mari, qui la laissoit faire à sa guise.

1. Un rare et précieux volume dû au sieur François de Billon : *Fort inexpugnable de l'honneur féminin divisé en quatre bastions* (1555), où il est question de toutes les illustres Lyonnaises de l'époque, s'exprime comme suit sur le compte de Louise Labbé : « Qui désormais voudra blasmer femmes de sa robe regarde que de soy mesme il ne forge un blason, veu que les

ligence supérieure, Louise Labbé apparaît ainsi comme une physionomie unique.

J'ai dit que, malheureusement, il ne restait de la « Belle Cordière », ainsi nommée parce qu'elle était la femme d'un cordier... point beau, aucun document graphique. Voici donc, chose plus précieuse pour nous, un tableau flamand — le tableau reproduit p. 102-103 — qui, donnant au premier plan la représentation de deux belles et jolies femmes costumées en homme, nous permettra de supposer que Louise Labbé ne fut point une exception.

Sur les deux femmes qui figurent en cet *Intérieur d'une galerie de tableaux*, peinture appartenant au musée de Bruxelles et d'une espèce assez répandue aux XVIe et XVIIe siècles, nous ne possédons aucun document qui puisse permettre de rétablir leur état civil. Nous ne savons qu'une chose, c'est qu'elles sont d'allure gracieuse et portent admirablement le costume d'homme, — ce costume élégant pouvant également convenir aux deux sexes et que, de nos jours, nous voyons sans cesse apparaître à la scène, sur le corps de jeunes pages féminins.

clercs disent en cas de femmes : *Hic et hæc homo*. Parquoy, comme lubrique ou autrement vicieux que puisse estre à present le sexe masculin, icelle Cordière se pourra bien dire homme : mesmement qu'elle sçait dextrement faire tout honneste exercice viril et par especial aux armes, voire et aux lettres qui la pourront relever de toute note que tels brocardeurs, par malice envieuse, se sauroient efforcer de luy donner. »



REPOS DE CHASSE.

Peinture de Bénard, gravée par P.-E. Moitte.

(La femme en costume d'homme, assise sur un tertre, qu'un valet déchausse, est la marquise de Pompadour).

* Cette œuvre intéressante et importante, due sans doute à Jean-Baptiste-Bénard, né vers 1730, dédiée par le graveur à « M. Cochin, garde des desseins (*sic*) du cabinet du Roy », semble avoir été ignorée des de Goncourt, car ils ne la signalent pas

Elles restent ainsi, pour nous, deux aimables inconnues, deux visiteuses de marque avec lesquelles on regrette de ne pouvoir faire plus ample connaissance. Mais, grâce à ce tableau, un fait est acquis : des femmes élégantes, des femmes de la haute société aimèrent, autrefois comme de nos jours, à se montrer en public parées d'habits masculins, dans la vie civile aussi bien que dans la vie militaire; dans le calme bourgeois des cités hollandaises tout comme au milieu du fracas et des agitations des camps.

Et ce ne fut pas seulement à Lyon ou dans les Flandres : il en est également parmi les « donne illustre » de Venise, parmi les dames de la noblesse. en France. Plusieurs ne sont-elles pas mentionnées dans les chroniques, dans les mémoires, comme ayant aimé à endosser des vêtements excentriques, — telle cette Mme de Villars revêtue d'un « pourpoint et d'un haut-de-chausses avec une petite jupe de gaze par-dessus, de sorte qu'on voyait tout au travers ».

Qui nous dit cela? Tallemant des Réaux en ses *Historiettes*.

Ce ne sont pas, assurément, de véritables habits

dans leur volume sur *Madame de Pompadour*. Dans leur notice sur les Moitte, Portalis et Beraldi (*Les graveurs du* XVIII[e] *siècle*) n'en soufflent mot non plus. Mais l'estampe figure au Catalogue de la collection Paignon-Dijonval (Paris, 1810) sous le n° 9376.



MADAME DU BARRY, EN COSTUME MASCULIN.

Gravure de De Montaut, d'après le portrait peint par Drouais. (Salon de 1769.)

* A ce Salon de 1769, Drouais avait exposé deux portraits de Mme du Barry, l'un en homme, l'autre en femme.

Voici comment s'exprime, à leur égard, Diderot dans son *Salon de* 1769 : « L'on disait, et c'étaient les gens du monde, qu'ils ne ressemblaient pas et que Mme du Barry était mieux ; les artistes ajoutaient qu'il y avait de quoi faire une figure plus agréable, qu'il y avait au portrait en homme une gêne dans l'attitude, qu'on peinait à voir nul ensemble, une tête qui n'appartient pas au corps, et sous ce vêtement, un corps mince, effilé, évidé. » D'autre part, voici ce que dit, sur le même chapitre, le continuateur de

d'homme, mais bien un mélange, assez piquant, du costume des deux sexes.

Au XVII[e] siècle il y aura, ainsi, des ambassadrices, des curieuses, — certaines précieuses ne cachèrent point leurs sympathies à l'égard du costume masculin, — des femmes de savoir et d'esprit fantaisiste. Telles la maréchale de Guébriant et Mme Delahaye-Vanteloy, toutes deux ambassadrices de France, l'une auprès de la République de Pologne, l'autre auprès de la République de Venise; telle la duchesse du Lude, femme du grand-maître de l'artillerie sous Louis XIV, dont il est question dans les *Lettres* de M[me] de Sévigné.

Bachaumont, le salonnier des *Mémoires secrets*, qui, lui, n'avait point vu Mme du Barry :

« Ceux qui ont l'honneur de connaître Mme du Barry savent que, bien loin de la flatter, comme c'est l'usage, il ne l'a pas rendue dans toute la vérité de ses charmes. Des deux côtés, il lui donne également un regard minaudier, appelé par les petits maîtres regard en coulisse, qui n'est point du tout celui de cette dame, très net, très franc, très ouvert. Les femmes aiment mieux, en général, le portrait en homme; l'autre plaît davantage aux hommes : ce qui a donné lieu aux vers suivants :

Sur ton double portrait, le spectateur perplexe,
Charmante du Barry, veut t'admirer partout;
A ses yeux changes-tu de sexe,
Il ne fait que changer de goût :
S'il te voit en femme dans l'âme,
D'être homme il sent tout le plaisir;
Tu deviens homme, et d'être femme,
Soudain il aurait le désir.

Ce portrait est, sans doute, celui qui figure sur le *Mémoire des ouvrages de peinture de Drouais*, sous la rubrique : « Portrait de Mme la comtesse en habit de chasse », et qui fut payé par elle 1300 livres.

Au XVIIIe siècle, l'état général des mœurs aidant, il semble que plus de liberté se soit introduite dans le port du costume. Du moins les maîtresses du Roi, les grandes pécheresses, se permirent certaines fantaisies amoureuses et costumières. Le graveur Wille ne parle-t-il pas, lui aussi, des petites bourgeoises qui, pour les parties de campagne, trouvaient plus commode de revêtir la culotte.

En attendant, une peinture de Bénard nous montre la Pompadour, à la chasse, en costume d'homme, — sous ces habits elle revêt un charme très particulier; — et une peinture de Drouais nous donne la Du Barry, à mi-corps, poitrine ouverte, sous un gilet. Si ce dernier costume répond à une de ces amoureuses fantaisies dont je parlais, l'habillement de la Pompadour est bien de circonstance, lui. N'est-ce pas, entre tous, le costume commode, pratique, pour la chasse!

Comme les maîtresses royales, les maîtresses de peintres, elles aussi, se montrèrent, quelquefois, en homme. Le délicieux profil de grande dame anglaise, connu sous le nom de *Blue Boy*, qui figura à l'Exposition des portraits, à Paris, en 1896, et qui est une des œuvres magistrales de Gainsborough[1], ne représente-t-il pas la maîtresse de l'artiste? Figures

1. Ce portrait a été reproduit tout récemment dans un livre magistral sur l'œuvre de Gainsborough publié à Londres, avec le luxe tout particulier que les Anglais savent apporter à ces sortes d'ouvrages, par l'éditeur W. Heinemann (1899).

aimables qui se retrouveront, dans notre siècle, sous d'autres noms; figures qui sont de toutes les époques, dues tantôt à la pure fantaisie, tantôt à la recherche particulière de la commodité.

Ces esprits assoiffés d'excentricité, tourmentés du besoin de se faire remarquer, contribueront, pour beaucoup, à populariser le costume amazone dont la crânerie particulière sied admirablement aux indépendantes, aux aventurières de tout acabit.

Voyez Théroigne de Méricourt[1] en ce costume qui rehaussait encore sa beauté piquante, coiffée d'un chapeau à la Henri IV, à plume extravagante. Et dites si, soixante ans plus tard, Lola Montès, comtesse de Lansfeld, ne remettra pas en honneur le même théâtral accoutrement.

Lola Montès, la Manon Lescaut du XIXe siècle, qui devait jongler avec les couronnes comme avec les

1. S'il faut en croire le savant John Moore, Théroigne de Méricourt aurait endossé l'habit masculin de la garde nationale, le 10 août, et ne l'aurait pas quitté depuis. L'auteur de *Vues des causes et des progrès de la Révolution française* affirme l'avoir vue en ce costume, le 17 du même mois, dans les tribunes de l'Assemblée législative.

D'autre part. Rose Lacombe, la pétulante comédienne qui avait ramené de Versailles « le boulanger, la boulangère et le petit mitron », présidente du *Club des citoyens républicains révolutionnaires* et qui aimait à se montrer en costumes suggestifs, s'était affublée, elle et sa bande armée, d'un bonnet rouge, de bottes et d'une jupe courte, qu'elle quitta bientôt, dit Prudhomme. pour passer un pantalon à ses jambes.

Voir, du reste, sur ce sujet, le très curieux article de M. Paul d'Estrée (*Revue des Revues*, 1er janvier 1897).



INTÉRIEUR D'U

Peinture anonyme du Musée de

* Les deux premiers personnages, à droite et à gauche, sont d
en 1873, et fut alors attribué à Sébas



E TABLEAUX
flamande, Salle VIII, n° 507).

— Ce tableau figura à l'exposition rétrospective de Bruxelles,
François Pourbus et Jean Brueghel.



LOLA MONTÈS.

D'après une lithographie de Julien.

* Il existe plusieurs portraits de la *Pompadour bavaroise* — c'est le qualificatif que lui donne un pamphlet de 1848, — mais aucun en costume d'homme, en pied. Et sur les caricatures où elle figure aux côtés de son royal amant, Louis I[er], elle est toujours en jupe de danseuse.

cœurs; qui, avant Wagner, révolutionna la cour de Bavière; qui, comme le grand réformateur de la musique, se complut en des mises extravagantes. Wagner, ce seront les robes de chambre; Lola Montès, ce furent les costumes de cheval.

Que n'a-t-on pas dit sur elle, à ce propos? — Qu'elle sortait de Munich, en amazone d'une élégance raffinée et que, une fois l'Isar franchi, la jupe tombait comme par enchantement — simple changement de décor — et laissait voir à califourchon un cavalier d'une extrême souplesse. Que de versions furent, ainsi, répandues; que de piquantes histoires de rendez-vous galants.

Ne la vit-on pas, en homme, en plein cortège d'étudiants! Et ce fut pour Munich, pour la monarchie bavaroise, scandale sans précédent.

Fantaisies d'émancipée, fantaisies qui gagnèrent bientôt jusqu'aux femmes du plus grand monde, le goût du travestissement aidant, comme nous le verrons au chapitre suivant.

Mais Théroigne de Méricourt, Lola Montès, comme les maîtresses royales, ne sont, après tout, que des irrégulières, que des femmes avides de bruit, de réclame.

Ne faut-il pas classer un peu dans la même catégorie les femmes voyageuses, surtout aux époques anciennes, alors qu'à l'irrésistible besoin de voir du pays s'ajoutaient chez l'être humain toutes sortes de sentiments bizarres.

Par certains côtés, voyageuses et soldats de l'an-



Dona Catalina de Erauso, religieuse porte-étendard.

D'après un portrait peint par Pacheco en 1630, faisant partie du cabinet du colonel Berthold Sheppeler à Aix-la-Chapelle.
Lithographie de Léon Noël (1833).

cien temps se ressemblent; cependant ces dernières représentent plus particulièrement l'esprit de disci-

pline, alors que les autres incarnent en elles l'esprit d'indépendance.

Certaines ne furent-elles pas, en même temps, voyageuses et soldats : telle cette dona Catalina de Erauso qui, après avoir parcouru toute l'Espagne et avoir eu mille aventures à la Gil Blas, finit par être, elle, l'aventurière aux cent métiers, religieuse porte-étendard. Femme de stature élevée, aux traits fortement accentués, la Monja Alferez, qui se sanctifia en allant, à Rome, raconter au pape Urbain VIII toutes les péripéties de son existence, restera le type le plus accompli de l'être humain entraîné par un élan irrésistible vers les lointains voyages et les expéditions aventureuses.

Les femmes militaires montent à cheval, tirent au pistolet et à l'épée; nos femmes voyageuses vont sur terre et sur eau. Toutes deux, dès leur enfance, portent des vêtements de garçon, et, aux unes comme aux autres, cela sied à ravir.

Ici c'est Marie Read, femme pirate qui, en son habit de cavalier, fait des conquêtes, et si bien qu'une autre femme, déguisée en homme, tombera amoureuse d'elle. Tout un roman digne des romans du XVIIe siècle.

Là c'est Jeanne Baret, domestique du voyageur naturaliste Commerson[1], dont personne n'eût soupçonné le féminisme sans l'intervention indiscrète des

1. Philibert Commerson (1727-1773), médecin et naturaliste, fit partie de l'expédition de Bougainville.

sauvages; Jeanne Baret, femme infatigable, botaniste fort exercé, qui, à la suite d'infortunes, avait déguisé son sexe pour échapper à la misère; Jeanne Baret, dont la curiosité avait été vivement piquée à l'idée de faire le tour du monde.

Tantôt donc, le besoin de voir du pays, de s'émanciper; tantôt la nécessité de se sortir d'affaire : la curiosité et la misère, deux grandes invites à la culotte.

D'autres fois ce sera le hasard, l'imprévu.

Telle Esther Stanhope, la sœur du célèbre Pitt, qui parcourut l'Orient, se créant une sorte de royauté aux environs de Palmyre.

La perte de sa garde-robe l'ayant forcée à s'habiller en homme, à la turque, cette transformation lui plut tant que jamais plus elle ne revêtit les vêtements de son sexe. Et c'est ainsi qu'à Damas, en 1812, elle se montrera partout à cheval, en costume d'homme, escortée d'un janissaire[1].

Mais l'entraînement irrésistible, la misère, le hasard ne furent point les seuls facteurs, il y aura aussi la commodité, l'utilité pratique, quoique certaines voyageuses aient eu de la peine à se faire aux vêtements masculins.

Écoutez Mme Dora d'Istria qui a fait l'ascension de plusieurs hautes montagnes revêtue d'un costume

1. Le *British Museum*, à Londres, possède un fort beau portrait gravé de Lady Stanhope en habit oriental, mais en femme et non en homme.

d'homme — pantalon de laine rayé noir et blanc, habit boutonné descendant jusqu'aux genoux, chapeau de feutre rond, hautes et larges bottes — et voici ce qu'elle dit à ce sujet : il s'agit de l'ascension du Monch, en Suisse, montagne voisine de la célèbre Jungfrau.

« J'avais peine à m'habituer à mon costume d'homme; je me sentais gauche et il gênait tous mes mouvements. J'appelai Pierre et lui demandai s'il était possible de me faire transporter jusque dans la vallée. Il demanda une chaise à porteurs à ma grande satisfaction.

« Je m'exerçai pourtant à marcher dans ma chambre, car je craignais que les guides ne désespérassent de moi en me voyant broncher à chaque pas. J'étais assez humiliée. Il me fallut de solides raisonnements pour m'empêcher de reprendre mes vêtements de femme. Cependant j'avisai un expédient. Je fis un paquet de mon jupon de soie et de mes brodequins et je les donnai à un porteur afin de m'en servir dans le cas où je me verrai tout à fait paralysée par ces maudits habits que je trouvais si incommodes. »

Décidément Mme Dora d'Istria eut la culotte difficile, et peut-être faut-il voir en elle une exception, car la plupart des femmes culottées — voyageuses ou autres — entonnent volontiers l'éloge du costume qu'elles ont arboré. Il est vrai encore — et c'est là une autre bizarrerie, pour ne pas dire une anomalie

étrange — que Ida Pfeiffer qui, toute sa jeunesse, ne porta que des vêtements de garçon, semble avoir accompli ses voyages autour du monde avec des vêtements de son sexe et ne nous a, tout au moins, laissé aucun portrait d'elle en homme[1].

Mais, par contre, Mme Hommaire de Hell, qui visita

1. Voici ce qu'on lit dans la Vie d'Ida Pfeiffer, publiée par *le Tour du Monde* (tome IV).

« Elle vécut jusqu'à neuf ans toujours avec ses frères ; sur sept enfants elle était la seule fille. Elle prit ainsi naturellement des goûts et des habitudes de garçon. « Je n'étais pas timide, dit-elle. on me trouvait plus vive et plus hardie que mes frères aînés. » Et elle ajoute que son plus grand plaisir était de s'habiller comme les garçons, de se mêler à leurs jeux et de prendre part à leurs espiègleries et à leurs folies. Ses parents loin de s'opposer à ces dispositions permirent à Ida de porter des habits de garçon, aussi se dégoûta-t-elle complètement des poupées, des jouets du ménage, pour ne s'amuser qu'avec des tambours, des sabres et des fusils. Son père surtout semblait prendre plaisir à cette anomalie, et il promit, en plaisantant, à la jeune fille de la faire élever dans une école militaire pour devenir un jour officier, il engagea ainsi indirectement l'enfant à montrer du courage, de la résolution et le mépris de la douleur.

« Ida prit la plaisanterie de son père au sérieux, comme si son désir le plus ardent eût été de se frayer un jour, le sabre à la main, son chemin à travers la vie. Sa première enfance ne manque pas plus d'intrépidité que d'empire sur elle-même.

« Quelques mois après la mort de son père, on voulut enlever à Ida ses habits de garçon et lui faire reprendre jupes et robes. L'attentat parut tellement inouï à la jeune fille de dix ans que, de douleur et de dépit, elle en tomba malade. Sur l'avis du médecin on lui rendit ses anciens habits, et on n'employa que les représentations pour ramener peu à peu l'esprit de la récalcitrante.

« Avec les vêtements d'un autre sexe, la santé lui revint, et elle se remit à vivre plus que jamais en garçon. Elle apprenait avec beaucoup de zèle et d'ardeur tout ce qui lui semblait convenir aux

les steppes de la mer Caspienne de 1844 à 1847, sut si bien prendre le costume et la physionomie d'un cavalier que des lettres pleines de sentiment lui furent adressées par des beautés kalmoukes. Et Léonie d'Aunet (Mme Biard), auteur du *Voyage d'une femme au Spitzberg* (1854), et Mme de Bourboulon, qui a fourni les notes de l'intéressant voyage de Shang-Haï à Moscou, revêtiront des costumes mi-homme, mi-femme, d'un mousquetairisme plus ou moins fantaisiste, avec la culotte bien entendu.

De nos jours, ne verrons-nous pas également Mmes Jane Dieulafoy [1] et Paul Bonnetain, suivant

jeunes gens, mais n'avait pour les travaux de la femme que le plus profond dédain.

« L'étude du piano lui semblait surtout une occupation féminine ; elle se fit souvent des coupures aux doigts ou se les brûla avec de la cire pour échapper à ces odieux exercices.

« A l'âge de treize ans on lui fit reprendre, pour toujours, le costume de jeune fille, elle était alors assez raisonnable pour comprendre la nécessité de cette transformation, mais elle ne lui en coûta pas moins beaucoup de larmes et la rendit très malheureuse.

« Il ne s'agissait pas seulement d'un changement de costume, mais aussi de conduite, d'occupations et d'habitudes. « Que j'étais d'abord gauche et maladroite, dit-elle dans son journal, que je devais avoir l'air ridicule dans mes longs vêtements avec lesquels je continuais à courir avec toute la turbulence d'un jeune gars. »

1. Le portrait de Mme Dieulafoy en habits d'homme, lesquels sont devenus son costume habituel, a été reproduit si souvent (notamment dans le *Tour du Monde* (1883), à cheval, durant son voyage de Perse et de Chaldée, puis en pied, chez elle, dans l'*Illustration*), que je juge inutile de le donner à nouveau ici, puisqu'il est chez les marchands de photographies, à la disposition de qui veut se le procurer.



MADAME DE BOURBOULON EN COSTUME DE VOYAGE.
(Voyage de Shang-Haï à Moscou.)
Portrait dessiné par Émile Bayard. (*Le Tour du Monde*, 1864.

leur mari dans des voyages d'aventures ou de recherches archéologiques, endosser le costume masculin comme seul pratique en la circonstance.

La seule différence qui doive être signalée entre les voyageuses d'aujourd'hui et celles d'autrefois, c'est celle qu'indique fort nettement G. Cortambert dans la préface de son livre, *les Illustres voyageuses*.

« Tandis qu'il y a deux cents ans, les femmes qui se sentaient aiguillonnées par le désir de voir quittaient leur pays à la dérobée, prenaient des habits d'homme, passaient à leur ceinture une épée et se livraient à leur goût pour les voyages en dissimulant leur sexe, aujourd'hui les idées se sont transformées, et les dames qui sentent en elles des aspirations analogues n'abdiquent en rien leur caractère, leur rôle de femme; elles annoncent franchement leur départ et, de retour dans leur patrie, publient leurs impressions. »

Mais, à part cela, les unes comme les autres doivent être rangées dans la catégorie des femmes en culotte.

Femmes en culotte encore — tout au moins, elles paraissent l'avoir de temps à autre revêtue — la comtesse Ida de Hahn-Hahn, la comtesse d'Albani, la duchesse de Popoli, Clara Mundt, etc.

Femmes en culotte encore — d'une tout autre espèce, par exemple — les réformatrices, les révolutionnaires; telle Louise Aston, telle Anita Garibaldi. L'histoire de Louise Aston vaut la peine d'être rap-

pelée et ce n'est pas une des moindres bizarreries humaines que de ne posséder aucun portrait en habits masculins de celle qui se fit expulser de Berlin pour port de culotte... mâle[1].

Qu'était Louise Aston ? Une Prussienne qui, dès sa jeunesse, s'était laissé gagner aux idées d'émancipation et qui, ne pouvant les mettre en pratique en Angleterre où elle vivait, de par son mariage, rompit avec son époux et vint en 1846 à Berlin, pour elle la ville de l'intelligence et de la pensée féconde. Et à Berlin, où elle devait par la suite, fonder un journal, *Der Freischärler* (le n° 1 parut le 1er novembre 1848), elle se mit à parcourir les rues habillée en homme et le cigare à la bouche, ce qui ne fut pas sans scandaliser quelque peu les autorités. Voici, en effet, ce que nous apprend Mme Dora d'Istria dans son volume : *Des femmes*.

« Les Français se rappellent encore l'impression que produisit un célèbre écrivain de notre sexe lorsqu'il parut chez eux dans un pareil costume. En pays germanique, de telles excentricités sont encore plus graves qu'en pays gaulois ; car la police allemande ne se croit pas seulement chargée de protéger le gouvernement et la propriété, elle s'imagine qu'il

1. Je tiens à remercier tout particulièrement M. R. Hofman, éditeur du *Kladderadatsch*, le « Charivari » de Berlin, qui, très documenté sur la période de 1848 en Prusse, a eu l'obligeance de faire pour moi d'actives recherches dans sa collection et dans les diverses collections berlinoises.

est de son devoir de faire observer aux citoyens la morale luthérienne, calviniste ou catholique.... selon les lieux. La police prussienne, fidèle à « ces sages principes », fit arrêter Mme Aston. Elle comparut d'abord devant un employé, puis elle fut admise, vu l'importance du cas, à expliquer sa conduite devant le ministre, M. de Bodelschwing, qui lui dit :

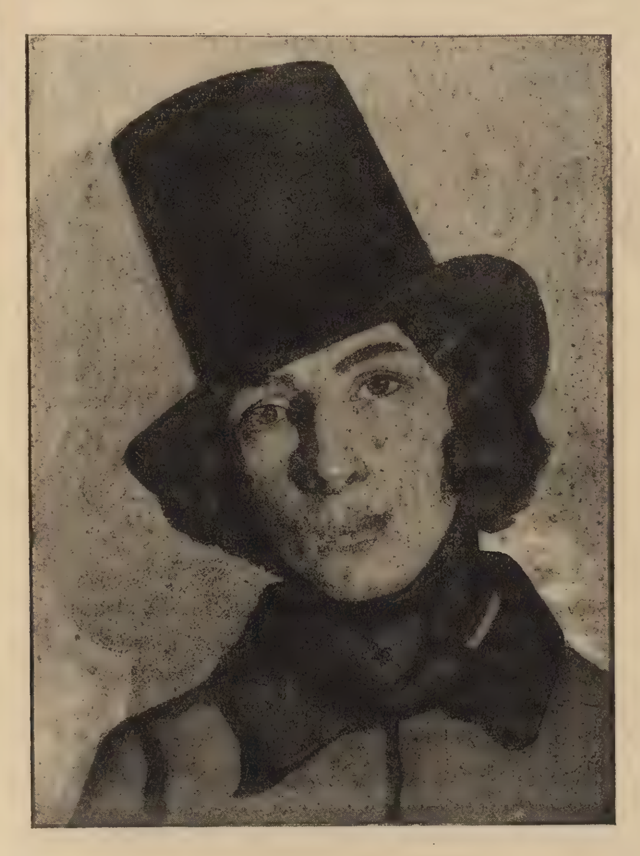
— « Pourquoi donc affichez-vous de ne pas croire « en Dieu ?

— « Excellence, parce que je ne suis pas hypo« crite.

« Elle ajoute dans son apologie (*Meine Emancipation*, volume publié, en 1846, à Bruxelles) qu'elle ne croit pas avoir offensé l'État, soit en fumant, soit en invitant, au bal, des cavaliers.

« Comme, après tout, Luther ni Mélanchton n'ont point prévu le cas où un membre de notre sexe aurait assez peu de coquetterie pour prendre les vêtements de l'autre, l'affaire n'eut pas de suites bien sérieuses. On se contenta d'engager Mme Aston à quitter Berlin. »

Mme Aston s'en tira donc à bon compte ; elle eut la vie sauve. Mais avouons quand même que, pour une paire de culottes et un cigare... plus ou moins bon, c'était faire quelque peu de bruit. Et puis n'était-ce pas là, avant tout, une affaire de mœurs et de climat puisque, dans la catholique Bavière, les culottes et les excentricités de Lola Montès furent cause du soulèvement contre le roi Louis. Mais, différence



GEORGE SAND EN COSTUME D'HOMME
D'après un portrait au fusain, anonyme.

(Musée Carnavalet).

sensible, à Munich le roi laissait faire sa maîtresse; à Berlin la police, gardienne des bonnes mœurs, sévissait sans pitié contre les emblèmes séditieux, d'autant qu'un vent de révolte semblait vouloir souffler dans le camp féminin.

Donc, en Allemagne, Louise Aston, en France George Sand, dont le nom inévitablement, devait venir sous ma plume; George Sand qui, elle au moins, fut logique avec les principes qu'elle affichait, arborant publiquement un costume d'homme là où d'horribles bas-bleus, qui culottaient des pipes et, volontiers, eussent porté moustache et barbe, gardaient, on ne sait trop pourquoi, une robe qui ne répondait plus à aucun de leurs sentiments intimes.

George Sand, type *un* et *une*, *mâle* par la virilité, *femme* par l'intuition divine, par la poésie; George Sand qui, dès le début de sa carrière, devait renier son sexe et son nom, — tels sont du moins les termes dont se servait, dans *la Voix des femmes*, Mme Eugénie Niboyet. N'est-ce pas le même écrivain, le même journal qui, voulant envoyer la grande romancière à l'Assemblée nationale, écrivait : « Nous avons *hommé* Sand. »

Hommé ! Le mot me plaît et je le retiens. Car si une femme fut « hommée » c'est assurément celle qui passa une partie de sa vie en habit d'homme, celle qui, en ses *Lettres d'un voyageur*, se dénomme elle-même, un « jeune garçon » et un *voyou*, celle dont Barbey d'Aurevilly disait : « Si vous voulez, je

MIROIR DROLATIQUE



Si de Georges Sand ce portrait
Laisse l'esprit un peu perplexe,
C'est que le génie est abstrait,
Et comme on sait n'a pas de sexe.

Portrait-charge de George Sand, par A. Lorentz.

(*Le Charivari*, 1842).

l'appellerai M. George Sand au lieu de madame, dans le courant de ce chapitre. »

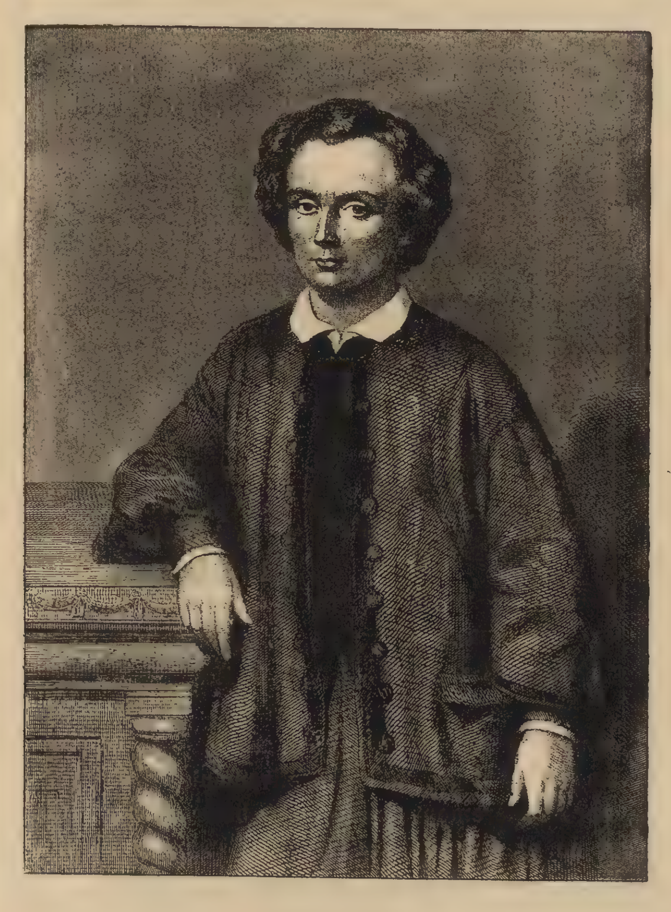
Plus heureuse que Louise Aston, George Sand — quoique non hermaphrodite — a pu passer à la postérité sous une double forme, sous un double aspect extérieur : en femme, ce qui fut son sexe ; en homme, ce qu'elle eût tant désiré être.

George Sand « hommée », nous avons le choix, quoique, à vrai dire, elle ait toujours été représentée « redingotée » et non « culottée », ce qui est vraiment dommage ; mais il semble que, malicieusement, l'image se soit toujours refusée à donner le pantalon révolutionnaire à celles qui étaient tant heureuses de le porter.

Qui ne la connaît la célèbre redingote de velours noir illustrée par Calamata, fixée en maint amusant croquis — tel le dessin ici reproduit, qui offre, en outre, le charme du haut-de-forme, pour que « l'hommerie » soit plus complète — et caricaturée, en pied, par Lorentz dessinateur habile et observateur fidèle.

George Sand du *Miroir Drôlatique*, quelque chose comme un abbé poupin, comme un petit Renan tout mignon, frais éclos de son séminaire et n'ayant pas encore acquis les rotondités olympiennes !

Et la grande romancière fit école, en toilette comme en littérature, car jamais, autant qu'en ce temps, on ne vit femmes de lettres en habits d'homme. Les bas-bleus, *tuyau-de-poêlés*, *cravatés*, *redingotés* et *pantalonnés !*



ROSA BONHEUR.

D'après le portrait de Aug. Bonheur, gravé par Geoffroy.

Louise Aston, George Sand, Daniel Stern; Daniel Stern qui, suivant Barbey d'Aurevilly, le grand tombeur de la femme émancipée, prit l'habit équivoque dont parle la Palatine; Daniel Stern qui, elle aussi, afficha certaines prétentions à la masculinisation du costume, fut même mieux qu'un bas-bleu, le « pantalon-bleu du bloomérisme », et que Burbey coiffe, sans façon, de la casquette de velours de l'étudiant d'Heidelberg tout en agrémentant sa bouche de la pipe classique.



Rosa Bonheur.

D'après une photographie.

Le bas-bleu, le pantalon-bleu! il ne manquait plus que la blouse-bleue, la voici apportée par Rosa Bonheur, la grande artiste qui se complaira dans tous les vêtements féminins de coupe masculine et qui finira effectivement par s' « hommer » entièrement, montrant sa belle tête en blouse et en pantalon. Car ainsi que George Sand, plus encore peut-être, elle affichera pour le costume masculin un faible qui ne se démentira jamais.

« La culotte, » m'écrivait-elle tout récemment », je



SARAH BERNHARDT EN COSTUME D'ATELIER.

D'après une composition de de Liphart publiée par la *Vie moderne* (1880).

* La célèbre actrice est représentée ici dans le grand atelier

la porte, et trouve ce costume tout à fait naturel; le Créateur nous ayant donné à tous deux jambes, je ne comprends pas que les femmes qui travaillent, surtout, ne soient pas plus confortablement et plus proprement à leur aise d'avoir deux manches dans le bas pour trotter dans la boue et monter en voiture.

« J'espère que la mode en viendra à la grande dignité de notre espèce et qu'on se réservera la jupe souveraine pour les salons, afin de pouvoir faire voir sa peau à tout le monde comme à son mari. »

Avec le costume masculin, en effet, plus moyen pour la femme de « s'habiller en peau », suivant la pittoresque expression du petit Bob.

Le veston de velours, la blouse, la veste du zouave, vêtement léger et commode qui semble avoir été particulièrement affectionné des femmes peintres. Tout le monde se souvient, certainement, de deux Sarah Bernhardt en costume d'atelier qui, plusieurs années durant, ne quittèrent pas la vitrine des papetiers. Les deux jambes, les deux manches d'en bas ne sont-elles pas, évidemment, bien plus commodes pour les mouvements du corps devant le chevalet du peintre ou devant la selle du sculpteur?

Combien parmi les femmes de lettres, parmi les artistes, seraient encore à noter; — combien surtout,

de l'avenue de Villiers, cet atelier tant de fois décrit par la plume et par le crayon.

Il y a une dizaine d'années, Sarah Bernhardt, peintre ou sculpteur, en costume d'homme, se voyait à toutes les vitrines de papetiers marchands de photographies.

aux années d'emballement, d'émancipation, brassant des idées dans les cénacles bruyants des cabarets littéraires, arborèrent des culottes et même le pantalon qui, depuis, assagies, mariées, ont rejeté bien



Mme Marc de Montifaud à la Bibliothèque nationale.
Croquis pris par Fernand Fau.

loin ces souvenirs d'un autre âge et sont bourgeoisement revenues à la jupe classique.

L'une d'elles, romancière non sans talent, n'a-t-elle pas ainsi répondu à ma demande d'un portrait en habits masculins :

« J'ai, en effet, porté un costume d'homme, cher Monsieur, et vous êtes bien renseigné, mais quand

les femmes d'esprit font des bêtises, elles n'ont pas l'habitude d'en garder les clichés. »

Voilà qui est peu charitable pour les autres.... je veux dire pour celles qui répandent à multiples épreuves les clichés de leur « culottage ». Car loin de rougir du costume qu'elles ont librement choisi, celles-ci sont, au contraire, fières de le porter et heureuses de s'être émancipées de toutes les suggestions inhérentes à la jupe.

Rendons donc justice à celles qui, comme Marc de Montifaud, ont le courage de leur opinion et sortent quotidiennement, en habits d'homme.

Après les femmes de lettres, après les artistes, il convient de mentionner, tout au moins, les actrices; je dis : mentionner, car sur elles je reviendrai tout à l'heure en m'occupant du travestissement.

La chronique galante a conservé le souvenir de Virginie Letellier, danseuse à l'Opéra, et maîtresse du duc de Berry, qui ainsi habillée, aimait à se promener avec son royal amant, en cabriolet, en tilbury.

La chronique pittoresque se souvient de certaines actrices qui, au beau temps du boulevard du Crime, se complaisaient, jouant des rôles d'homme, à parcourir ainsi les rues, heureuses d'attirer les regards, heureuses de voir les passants se retourner sur elles, quelquefois même les apostropher en termes d'une galanterie douteuse.

« Une femme en homme! » dit un chroniqueur de 1832, « il n'en faut pas plus pour faire retourner

tous les passants, pour mettre la police en émoi. Mais, souvent aussi, la police sait et laisse faire : alors c'est, sans doute, Mlle Déjazet ou quelque autre étoile du travesti. »

Hélas! là encore le croquis, la notation exacte par



Léonide Leblanc en homme (1862).
D'après une photographie de Erwin et Hanfstængl.

le crayon, qui serait si intéressante, fait défaut. Et il nous faut attendre le second Empire pour voir apparaître, documents significatifs et indiscutables, les photographies d'actrices connues, circulant en homme.

Combien furent-elles ainsi? Une douzaine peut-être.

Combien sont parvenues ainsi jusqu'à nous? Deux à peine.

Léonide Leblanc, un souvenir déjà lointain, une époque bien caractéristique elle aussi. Et tout naturellement on cherche Marguerite Bellengé que tant de gens, aujourd'hui encore vivants, se souviennent avoir vue en mâles atours. Hélas! comme l'Empire, disparues ces photographies, enlevées par ordre supérieur des vitrines où elles chantaient trop haut les impériales amours du souverain.

Et voilà comment passent et disparaissent les plus précieux documents.



Transformation des modes féminines.

(*Le Charivari*, 12 octobre 1893.)



V

Le travestissement dans la littérature

dans l'image et au théâtre.

Le travestissement! Ce fut la grande passion de certaines périodes historiques, l'idée fixe qui hante tantôt les plumes, tantôt les crayons de différentes époques.

Désir d'abord purement platonique ne sortant pas du cerveau fécond du romancier apte entre tous à intervertir les rôles, à mélanger les sexes, à les cacher sous des vêtements trompeurs.

Que voit-on dans le *Roman satyrique* (1624), l'œuvre assurément un peu lourde, confuse et toujours trop semblable, mais particulièrement précieuse de De Lannel? Une joyeuse fille libre, — elle

s'appelle ici la belle Filatée, — qui se déguise en homme pour aller à la recherche de celui qu'elle aime, le suit en qualité d'écuyer et couche platoniquement à ses côtés. Un bouillant chevalier, tout plein de lui-même et passionné du fruit défendu, Ennemidor, qui se déguise en fille pour jouir d'une dame qui ne l'aime point.

C'est du Boccace, du travestissement par amour, ce qui, trois siècles durant, c'est-à-dire jusque sous le Consulat, jusque sous le premier Empire même, fera les délices de tous les inventeurs de romans. Dans Florian, bien mieux, dans Berquin, l'on verra apparaître l'éternel récit de la fille-garçon, dont le sexe se trouve découvert, une belle nuit, à la clarté de la lune, à moins que cette découverte n'ait lieu à la suite d'une opération en laquelle paraissent s'être particulièrement distingués les burins du XVIII[e] siècle : le relevage des couvertures du lit sur lequel repose l'hôte inconnu. Et si le jeune homme s'est contenté de se jeter tout habillé sur son lit — c'est le cas de la gravure de Binet ici reproduite — l'aspect de la gorge découverte suffit à éclaircir tous les doutes.

Dans les romans du Directoire, on mettra ainsi en scène des femmes-soldats; si la qualité des personnages se modifie, l'idée même ne change point : c'est toujours le travestissement de la femme en homme.

Après la littérature, ce fut le tour du théâtre, du théâtre qui, pour les raisons connues, avait com-

mencé, lui, à l'opposé, je veux dire en faisant jouer



C'est une fille!

Vignette de Binet pour *La fille-garçon* de Restif de la Bretonne.

les rôles féminins par des hommes travestis en femmes. D'abord, pas de femmes, puis la femme avec

défense absolue de revêtir des vêtements autres que ceux de son sexe, et enfin la femme se laissant voir sur la scène en des rôles de travesti. Toute une genèse, toute une gamme précieuse à parcourir pour qui veut connaître l'influence exercée sur les mœurs publiques par l'apparition constante, au théâtre, de femmes remplissant des rôles d'hommes et, conséquemment, revêtues de costumes masculins.

Quel chemin parcouru depuis les femmes-soldats, depuis les reines rejetant les vêtements de leur sexe dans un but de commodité, ou dans un but de gouvernement, pour que le pouvoir royal ne perde rien de sa majesté.

A vrai dire, c'est ici un domaine quelque peu différent, non plus la femme en culotte, dans la vie, dans la réalité, mais, bien au contraire, au figuré, dans la littérature et dans l'image.

D'autre part, le théâtre et la mascarade — car il faut bien aussi parler du travestissement sous cette forme, — portent toujours en eux quelque chose du fruit défendu. Le bal masqué n'est-ce pas, en sa folie, et en un point restreint, sur un terrain moins vaste, le descendant en droite ligne de la célèbre fête des Fous où toutes les convenances sociales, tous les respects humains se trouvaient foulés aux pieds. Après la satire sociale, la satire des mœurs. On ne parodie plus la messe, on ne revêt plus d'habits sacerdotaux, mais le travestissement de l'homme en femme et de la femme en homme est le suprême



JEUNE FILLE ESSAYANT LA CULOTTE DE SON FRÈRE.
Estampe en couleurs, anglaise, de R. Newton (1798).
(D'après une épreuve du Cabinet des Estampes, à la Bibliothèque Nationale.)

bonheur de ce grand galop infernal qu'on pourrait si bien qualifier : la revanche des sexes.

Transmis par la littérature, affiché sur le théâtre, goûté avec une saveur toute particulière au bal mas-



D'après une lithographie populaire signée : A. R. (vers 1827).

qué, le travestissement est, ainsi, peu à peu entré dans nos habitudes, prenant suivant les classes sociales, une allure différente.

Mais qu'il hante les cervelles des jeunes filles heureuses de pouvoir, un jour, prendre les vêtements de leurs frères et s'en parer quelques instants,

en cachette des parents, ou qu'il fasse les délices de



A-T-ELLE L'AIR GAMIN ?

Caricature de J.-G. Scheffer, pour la suite : *Les Grisettes* (vers 1826).

quelque partie carrée en une chambre d'étudiant, qu'il vienne du salon ou de la rue, le travestisse-

ment, c'est toujours le désir de la culotte, ce besoin en quelque sorte inné chez la femme d'enfiler, au moins une fois en sa vie, au moins une heure, le vêtement idéal, emblème de supériorité et d'indépendance.

La culotte du frère, rêve de jeune fille ; — la culotte de l'amant, rêve de grisette amoureuse.

Ici, les innocentes espiégleries des récits à l'usage de la jeunesse auxquels les écrivains de la Restauration surent donner une bien particulière saveur ; — là, les farces au gros sel de Paul de Kock dont le réalisme marchait de pair avec les polissonneries de l'estampe.

Être homme ! ô rêve doucement caressé ! ô joie suprême !

Être homme ! et se pouvoir ainsi admirer dans la glace, dans la psyché, le chapeau sur la tête, la badine à la main.

Le costume alors, il faut le reconnaître, s'y prêtait tout particulièrement. Dans la culotte de la fin du XVIII[e] siècle ou dans le pantalon de la Restauration, véritables maillots de drap également collants, la femme entrait comme en un gant et l'on pouvait lui adresser ce compliment d'un des personnages de Paul de Kock : « Jamais vos formes, mademoiselle, ne furent plus en forme. » Du moulé, quoi !

Être homme ! Être tout à fait homme ! Sortir en homme, au bras de son vrai petit homme ! Toute une génération vécut de ce rêve bizarre !

A la grisette des habits d'homme; à la lorette le



JE SUIS BIEN.

Je veux faire tourner la tête à Julie.

Lithographie à la manière noire, de N. Maurin (vers 1830).

châle, le cachemire, pourrait-on dire pour bien carac-

tériser les deux premières périodes de notre siècle.

Être homme et faire des conquêtes! L'homme en fait bien, lui, et pourtant il est moins bien que nous! Désirs et gamineries de grisettes qui jouent à l'homme comme elles joueraient à la poupée; heureuses de faire leur homme, elles qui mourront sans avoir pu faire leur madame!

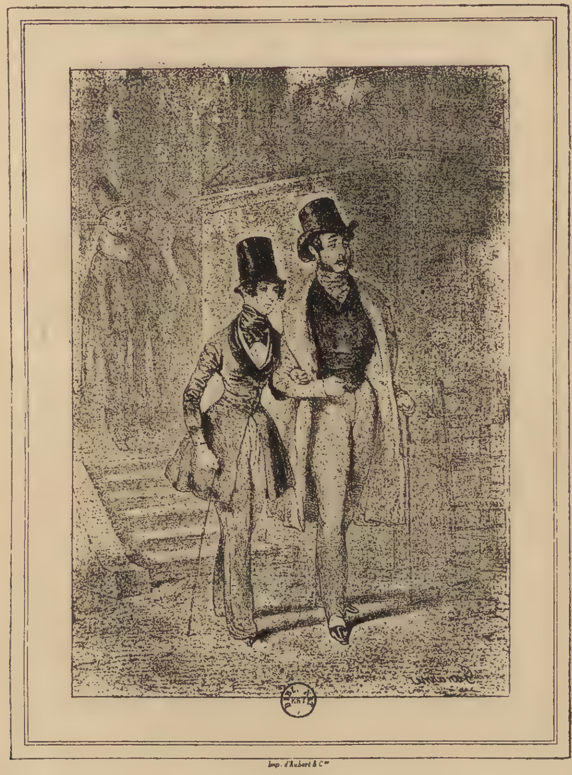
Combien naïves ces images de la Restauration et de 1830!

Combien évocatrices des doux plaisirs d'un autre âge..... lointain, presque antédiluvien.

En ces chambres de grisettes, l'on rit, l'on s'amuse et, pour continuer avec la chanson, l'on danse jusqu'au jour. Et puis l'on se costume en homme, l'on prépare quelque bonne farce, quelque bon quiproquo et, ainsi travesti, l'on sortira. Canler a noté cette tendance du grisettisme qui, dit-il, « n'était pas quelquefois sans embarrasser la police. »

Puis, comme tout marche et se modifie, après la grisette ce sera l'actrice, l'actrice, c'est-à-dire Gavarni, — Louis-Philippe et Napoléon III régnant!

L'actrice! Bientôt, elle n'est plus seule à se vouloir costumer ainsi, à courir déguisée aux parties fines : sous le second Empire apparaît la femme du monde, la grande dame qui ira jusqu'à se montrer de la sorte dans les loges grillées des petits théâtres d'opérettes. Faut-il citer des noms? Les mauvaises langues qui eurent toujours leur franc parler, prétendirent que très hautes et très puissantes dames



Imp. d'Aubert & Cie

PASSONS VITE.

Lithographie de Gavarni, publiée par le journal *L'Artiste* (1re série, tome IX).

* Femme habillée en homme. Des promeneurs se retournent pour la regarder.



DES HABITS D'HOMME

Lithographie de Gavarni, pour la suite : *Les petits bonheurs*, publiée, plus tard, sous le titre de : *Les petits bonheurs des demoiselles.*

(*Le Charivari.*)



Lithographie de Gavarni, pour la suite célèbre : *Les Actrices*.
Publiée dans *La Caricature provisoire*, le 28 mai 1839.

LES GRISETTES.



Début à la salle Chanteraine, de Melle Joséphine, culottière

Planche de Charles Vernier. (*Le Charivari*, 1847).



Chez Aubert gal Vero Dodat. Imp d'Aubert & Cie

RAPIN.

Planche de Charles Vernier faisant partie
d'une suite de travestissements féminins dite : *Musée de costumes.*



Imp d'Aubert & Cie — Chez Aubert g vero-dodat

ZOUAVE.

Planche de Charles Vernier (*Musée de costumes*).



Lithographie de Gavarni, pour la suite :
Les Débardeurs, publiée dans *Le Charivari*, le 16 avril 1840.

Cette suite célèbre se compose de soixante-six pièces dont neuf parurent antérieurement à leur publication dans *Le Charivari*. La publication dans ce journal satirique dura du 19 janvier 1840 au 5 février 1842 et fut un des grands succès de l'image.



Lithographie de Gavarni, pour la suite :
Les Débardeurs, publiée dans *Le Charivari*, le 25 juin 1840.



Lithographie de Gavarni, pour la suite :
Les Débardeurs, publiée dans *Le Charivari*, le 3 août 1840.

de Metternich et de Pourtalès ne purent, certain jour, résister à pareil plaisir. C'était, est-il besoin de le dire, pure invention, pure calomnie. Et de tout cela, il ne restera plus qu'un document historique. Le voici :

SECRETARIAT
Ihrer Durchlaucht der
Frau Fürstin von Metternich-Sandor

Vienne, 27 décembre 1898.

Monsieur,

Son Altesse Madame la princesse de Metternich-Sandor n'a jamais porté le costume masculin.

Je suis chargé par elle de vous en faire communication.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Le Secrétaire particulier de Son Altesse

DE JANITSARY.

Glissons, n'appuyons pas.

Il est de ces choses, disait une petite maîtresse du XVIIIe siècle à son entreteneur, sur lequel un galant homme ne saurait insister.

On n'a pas oublié cet Empereur romain qui, pour assister incognito aux plaisirs bruyants de ses sujets, parcourait la nuit les rues de Rome, déguisé en femme. Pourquoi donc nos grandes dames, les souveraines elles-mêmes, ne seraient-elles pas libres



Déjazet (Théâtre du Vaudeville, 1846). Rôle de Charles Welstein, étudiant, dans *le Triolet Bleu*, comédie-vaudeville de MM. Gabriel Devilleneuve et Masson, représentée pour la première fois au Palais-Royal en 1834.

D'après une planche des : *Costumes de théâtre*, planches gravées et coloriées par Maleuvre, publiées chez Martinet.

d'assister sous un déguisement masculin à des spectacles dont elles ne pourraient jouir autrement?

Des habits d'homme, de vrais habits d'homme! une culotte, un pantalon! Combien ne furent pas attirées par cet aimant!

Et quelles sensations délicieuses dans la possibilité de toucher au fruit défendu. Puis, quelles craintes, quelles hésitations! La peur de se faire remarquer, d'avoir l'air gauche, emprunté, de manquer de crânerie. D'où cette caractéristique lithographie de Gavarni : *Passons vite*.

Un complot à deux : l'homme trop heureux de pouvoir tenir, habiller la femme comme une petite poupée; la femme toute fière de pouvoir faire son homme, de se promener sur un pied d'égalité — tel un camarade, tel un jeune ami — au bras de celui qui, tout à l'heure encore, passait pour son protecteur, pour son supérieur.

Des habits d'homme, des bottes, des bretelles — on croyait encore à ces choses-là sous le roi-citoyen — bonheur suprême entre tous les bonheurs de la vie!

Et comme on se redresse, comme on se cambre, comme on fait ressortir ces mamelons postérieurs qui, justement, doivent vous trahir. Mais il semble au contraire que la femme soit fière de cela, prête à dire à l'homme : « Hein! voilà ce qui vous manque à vous, voilà ce qui n'emplit pas votre culotte. »

Les bals masqués popularisèrent, vulgarisèrent les



MADEMOISELLE HONORINE.

Rôle de Paola dans *les Pommes du Voisin* de Victorien Sardou (1864).
Portrait par Théo.
(*Le Théâtre illustré*, 1867)

* C'est dans *les Pommes du Voisin* que se trouve (acte Ier, scène V) un amusant dialogue sur les signes extérieurs du travestissement, entre le jeune cocodès La Rosière et Paola, qui a pris place à une table de café et consomme un sorbet au rhum. Très émoustillé par la vue de Paola, le jeune homme, le nez dans un journal, se fait les réflexions suivantes : « A quel caractère spécial peut-on bien reconnaître un travesti? Est-ce à la taille?.... à des cheveux évidemment retroussés?... à une petite main, à de petits pieds? » Et il ajoute : « J'ai ouï dire que les femmes ont toutes les genoux en dedans! »

costumes de travestissement, sans cesse donnant de nouveaux modèles, représentant la femme sous mille formesmasculines, en bourgeois, en voyou, en rapin, en militaire — oh ! les classiques gardes françaises ! — et même en petit abbé galant. Et de tout cet ensemble ressortit, immortalisé par Gavarni, le débardeur, — le débardeur, création d'une fantaisie charmante qui s'élève presque à la hauteur d'un troisième sexe, qui, durant la période des jours gras tout au moins, se trouva être le véritable roi [1] du pavé parisien et du plancher de la danse, — le débardeur qui nous valut cette légende exquise, cette apostrophe idyllique de Gavarni, digne de passer à la postérité par la bouche d'une mère Cardinal : « Malheureuse enfant! qu'as-tu fait de ton sexe? »

Laissons parler les images plus éloquentes que

1. On ne lira pas sans intérêt ce qu'écrivait Charles de Forster sur les bals masqués de 1830 à 1848 dans son volume si curieusement documenté : *Paris et les Parisiens*.

« Gavarni par ses inimitables crayons, par cette variété admirable de pose, d'expression, d'entrain qu'il a donnée à ses *débardeurs* et à ses *titis* les a mis tellement en vogue qu'il a culotté (passez-moi le terme) tout le beau sexe dansant aux bals masqués.

« Faut des *titis*, pas trop n'en faut ! Eh bien ! non seulement il y en a trop, mais il n'y a que cela et quand vous assistez à un bal masqué, vous éprouvez le vif déplaisir de voir jusqu'à satiété des pantalons de velours et des vestes galonnées ; etc. Il est choquant au dernier point, de voir deux hommes danser ensemble l'un vis-à-vis de l'autre, ou dans les bras l'un de l'autre. Car, qu'est-ce donc autre chose, je vous prie, que toutes ces femmes, sinon des garçons plus ou moins bien tournés qui se trémoussent en tous sens ? Ah ! monsieur Gavarni, vous êtes un grand coupable ! »

tous les commentaires. Cela commence au cri du cœur de la vieille lorette décrépite et se terminera par l'indignation sincère du fils apercevant sa mère en bicycletteuse : « Vous ne croyez donc plus en Dieu ma mère? »

Après cela l'on peut tirer l'échelle.

Les acteurs en travesti, les actrices ayant rempli sur la scène des rôles d'homme, quelle galerie curieuse et vraiment variée, bien faite pour tenter un jour quelque passionné du théâtre! Mais ici ce serait un pur accessoire, plus encore que les débardeuses, car ce qui doit avant tout nous retenir, c'est la culotte réellement portée, la culotte prise comme costume de ville ou avec laquelle, certains jours, quelques femmes plus hardies, plus osées, se sont aventurées dans la rue, sans crainte des sourires moqueurs, des observations malséantes, des lazzi des gamins, au milieu desquels ce cri du gone lyonnais me paraît être encore le plus convenable :

« Oh, là là! la petite mère, ousqu'est ton sarsifi? »

Et puis il en est du travesti porté sur la scène comme de toute chose passant de l'état d'exception à l'état de généralité.

Lorsque Carline Nivelon et Mme Saint-Aubin se présentaient au public en costume d'homme elles inauguraient un genre, le genre très particulier qui fera le succès de Déjazet.

Des femmes en homme, sur le théâtre, c'était plus qu'une nouveauté, presque une révolution,

l'application des principes de 1789 aux choses de la scène.

Aujourd'hui, qui voulez-vous qui s'émeuve pour si peu, pour une chose qui se peut voir tous les soirs, à tous les feux des rampes, qui, par le fait même de sa vulgarisation, a perdu tout ce qui constituait son intérêt. La rareté seule intéresse; la banalité n'attire plus.



Saint-cyriennes et polytechniciennes.

Caricature de Draner.

(*Charivari*, 14 octobre 1897.)



AU CLUB DES FEMMES

— Nous touchons au point capital : les hommes doivent-ils bicycletter ?

(*Lustige Blätter*, de Berlin, 1898.)

VI

La masculinisation du costume féminin

sous le second Empire principalement.

Après le travestissement sous toutes ses formes, les recherches constantes de la mode, la tendance, sans cesse renouvelée dans l'histoire, à la masculinisation de la toilette féminine, l'adoption par la femme de certains sports, de certains plaisirs particuliers qui, forcément, devaient amener la création de costumes spéciaux.

Allez donc monter à cheval si vous êtes embarrassée de vertugadins et de cerceaux ; livrez-vous aux

charmes de la chasse si votre corps est emprisonné et retenu par mille entraves !

Donc, tout naturellement, l'équitation et la chasse commencèrent à créer, dès les époques anciennes et surtout à partir du XVIIe siècle, pour le costume féminin, les exceptions que devaient multiplier par la suite, le canotage, le tourisme et, invention dernière en date, le cyclisme. Autant d'accrocs au principe de la nécessité d'un habillement spécial pour chaque sexe. Dès l'instant, en effet, qu'on admet la possibilité d'un rapprochement, d'une masculinisation pour certains cas, il est évident que plus rien ne s'oppose à un rapprochement plus grand, plus complet entre l'habillement de l'homme et de la femme.

Mais encore faut-il pour cela une liberté dans les mœurs et surtout dans les idées, que ne possédaient point, que ne pouvaient pas posséder les époques antérieures, trop éprises de la pompe et de l'apparat des cours. On peut même dire qu'à deux siècles de distance les mêmes principes, les mêmes façons de voir, conservés identiques, produisirent les mêmes effets.

Ainsi comme sous Louis XIV Philis de la Tour du Pin, en l'image de Bonnart ici reproduite, l'impératrice Eugénie, Napoléon III régnant, se fera voir à Compiègne en habit de chasse avec robe à traîne, — qui ne se souvient de l'image majestueuse de la souveraine ainsi costumée, — parce que cela répond



Fille de qualité en habit de chasse.

D'après une estampe de H. Bonnart (XVIIe siècle).

* La personne ici représentée n'est autre que Philis de la Tour du Pin, et si l'on fait exception de la jupe, on verra que tout le haut du costume se rapproche fort de l'habillement masculin.

bien aux deux sentiments prédominants, aux deux effets cherchés, la crânerie de l'allure et la pompe de la toilette.

Et cependant sous Louis XIV, comme sous Napoléon III, abondent déjà — nous l'avons vu — les grandes dames émancipées qui, suivant l'expression populaire, n'ont pas froid aux yeux, et que rien ne rebutera.

Mais ce qu'on accepte, ce qu'on admet pour la vie libre, on ne saurait le tolérer là où règne en maîtresse l'étiquette, là où un décorum minutieux a toutes les exigences d'un protocole officiel.

Et c'est pourquoi, malgré les fantaisies, malgré les actes d'indépendance de quelques femmes du XVIIe siècle, il faudra réellement que les vieux *moules* soient brisés pour qu'une plus juste conception de la liberté du costume se puisse faire jour.

Du reste, avec le costume historique du XVIIe siècle, on est un peu en droit de se demander si c'est bien la femme qui cherche à se masculiniser, si ce que nous considérons comme du masculinisme n'est pas, au contraire, du féminisme tout pur.

Ici jupe, là culotte; à part cela, hommes et femmes semblent être également faits pour porter l'habit que nous montre la belle Philis.

De nos jours il en sera tout autrement. Deux motifs, deux raisons capitales doivent conduire peu à peu à un nouveau costume, rationnel suivant les uns, cabsolument hybride au dire des autres : la recherch

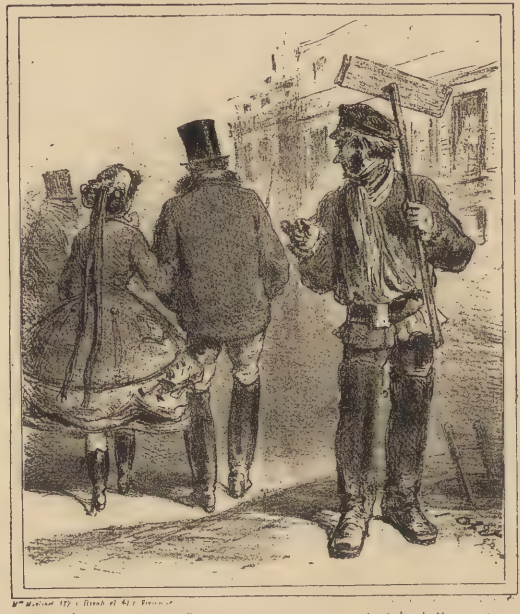


Lithographie satirique de Darjou.

(*Le Charivari*, 1864).

* Allusion à la masculinisation du costume féminin sous le second Empire, le benoitisme par la toilette, si l'on peut s'exprimer ainsi. La femme était alors bien trop femme pour abandonner les avantages de son costume, pour se dépouiller de cette enveloppe, de cette bastille de jupes, de sous-jupes et de jupons à laquelle elle savait devoir tout le mystère de ses charmes. Mais ce qu'elle cherchait, c'était la singularité, l'excentricité, la crânerie, tout ce qui pouvait à la fois l'envelopper et la dépouiller, la « mettre à nu sous cloche », suivant le mot d'Alexandre Dumas, et par ainsi contribuer à la rendre plus désirable.

de certaines commodités d'une part, et d'autre part l'impulsion particulière donnée à la toilette féminine.



Lithographie de Charles Vernier : satire de la mode féminine.

(*Charivari*, 1864.)

* Allusion à la masculinisation du costume féminin.

Antérieurement, la masculinisation du costume féminin s'est toujours produite par le haut ou par le bas, jamais en haut et en bas à la fois, — mais à

vrai dire par en haut surtout, le seul exemple frappant d'une réforme contraire nous ayant été donné



Lithographie de E. de Beaumont visant le costume canotier.

(*Charivari*, 1864.)

par certaines excentricités costumières du second Empire. La haute botte à glands, la jupe courte, ballonnante et relevée, c'est, évidemment, la marche à la culotte, et cette tendance apparaîtra encore

14.

plus caractéristique si l'on veut bien se souvenir que les vestes à la zouave, les cols et les man-



— Tiens ...tu aimes la chasse toi ?
— Oui ....comme prétexte à costume.

Lithographie de E. de Beaumont.
(*Charivari*, 1865).

* Allusion au costume de chasse porté par la femme à la fin du second empire.

chettes d'homme, les chapeaux melon sont de la même époque.

Excentricités, dira-t-on, excentricités qui n'allè-



Et t'entendras des imbeciles dire que les Canotières ont mauvais genre !
- Qui ça ? Des journalistes qui n'en ont seulement jamais vu de près !... malheur !

Lithographie satirique de Stop.

(*Charivari*, 1867).

* Allusion au costume canotier porté, sous le second Empire, à Asnières, Bougival et autres ports d'eau douce, sur les bords de la Seine, sur les rives de la Marne, par toutes les étoiles du demi-monde et par toutes les *calicotières* (terme dont on se servait alors pour qualifier les maîtresses de « calicots »). C'est ainsi que quelques femmes se firent voir en veston court et en gilet et arborèrent pour la première fois, la culotte que doit faire triompher, de nos jours, la bicyclette.

rent jamais au delà d'un certain monde. Quand cela serait, la tendance en est-elle moins caractéristique ? Les modes ne furent-elles pas toujours l'apanage d'un public restreint? Et cependant combien suggestives, combien précieuses lorsqu'elles servent à la reconstitution des mœurs [1].

Donc, qu'on le veuille ou non, les formes masculines du costume actuel sont nées des gilets et des jaquettes ouvertes, puis des jupes courtes et des bottes à glands du second Empire, de même façon que le costume de nos bicycletteuses dérive du costume des Dianes chasseresses et des canotières de la même époque, de cette époque qui semble avoir eu une prédilection marquée pour le déguisement des femmes en hommes, comme si à petits hommes, d'esprit étroit, de cervelle creuse, il fallait, pour se

1. On ne lira pas sans intérêt ici ce qu'écrivait, en 1856, Alphonse Karr sur les excentricités de la toilette féminine, et notamment, sur la tendance à la masculinisation.

« Quelques femmes semblent faire des efforts pour se métamorphoser en homme et en prendre l'aspect. On les a vues sacrifier à cette absurde tentation leur charmante chevelure et se coiffer en cheveux courts comme les hommes ; on les voit encore, pour monter à cheval, joindre à la jupe longue, qui donne tant de majesté et de décence, le chapeau, qui est la partie la plus laide de l'ajustement masculin ; et, depuis quelque temps, d'aucunes ont essayé de mettre des gilets de piqué blanc, des cravates noires et des cols de chemise empesés comme les hommes. Je voudrais bien savoir ce que ces femmes penseraient d'un homme qu'elles rencontreraient au bois de Boulogne trottant à cheval avec des bottes à l'écuyère, une culotte de daim et un chapeau de crêpe à plumes ou un bonnet orné de fleurs ou de rubans sur la tête. »

rehausser dans l'opinion publique, des femmes à allures viriles.

Les canotières ! ce fut, vraiment, l'apparition de la



La chasseuse d'occase. A la poursuite du gibier prohibé — particulièrement du pigeon voyageur.

Caricature de Mars.

(*Journal Amusant*, 24 octobre 1896.

femme en culotte, apparition timide encore, conservant certaines apparences de villégiature, je veux dire ne se montrant qu'à Asnières et autres ports de mer

d'égale importance, n'osant pas affronter les boulevards de la capitale et les huées d'un public pour lequel certaines traditions de bon goût et de décence extérieure n'étaient pas absolument lettre morte.



Sitôt en canot,
je quitte ma jupe, et voilà !
Croquis de A. Grévin.
(*L'Éclipse*, 1868.)

Comme l'indique le dessin de Grévin, qui a pour nous toute l'importance d'un document, les canotières se rendaient en jupe au lieu de leurs exploits fluviaux et là, suivant le principe : « Tirez la chevillette et la bobinette cherra », laissaient tomber le rideau, c'est-à-dire la jupe, et apparaissaient *coram populo* dans tout le charme d'un collant canotier.

Déjà aussi, tant il est vrai que rien n'est nouveau sur terre, le canotisme et la chasse étaient autant d'excellents prétextes à exhibitions costumières, et des femmes portaient des rames qui, jamais, n'avaient eu de bateau, et des femmes se promenaient le fusil en bandoulière, qui, jamais,



Si c'est-y pour faire peur aux lapins, que madame la baronne porte c'te costume, ben vrai !

Caricature de Mars.

(*Journal amusant*, 9 novembre 1895).

* Cette légende, on ne saurait dire pourquoi, se retrouve sous la plupart des vignettes satiriques visant le costume masculin des chasseuses.

n'avaient été à d'autre chasse qu'à l'éternelle chasse à l'homme, vieille comme le monde.

Culotte de canotage, culotte de chasse, c'est-à-dire liberté, excentricité, rupture avec le pot-au-feu de la vie bourgeoise et pour certaines professionnelles, ragoût, piment d'une saveur particulière.

Culottes de 1900, saluez vos ancêtres dans les culottes du second Empire, elles qui inaugurèrent véritablement la culotte par goût, par genre, par esprit d'indépendance.

Et c'est ce qui doit être retenu, puisque ce fut là le point de départ de modes et d'habitudes nouvelles.



Le pantalon obligatoire. — Pour serrer le frein de l'émancipation et mettre un « pneu » de relâchement au dévergondage sans fond.

Caricature de Couturier.

(*Fin de Siècle.*)



Rêve saint-simoniste du rapin.

(Vers 1834.)

Le seigneur et les femmes émancipées.

VII

La culotte en France : Saint-Simonisme (1833)

République de 1848.

Ligue pour l'affranchissement des femmes (1886)

Cette fois, il ne s'agit plus de fantaisies ni d'excentricités féminines; cette fois, ce ne sont plus des femmes qui, reines ou filles du peuple, se sentent attirées par un impérieux besoin vers le masculisme; c'est bien la réforme du costume féminin, la recherche d'un costume plus rationnel, plus commode, dans un but évident, aussi, de réforme sociale, je

veux dire dans un esprit d'économie, de protestation contre les constants et ridicules changements de la mode, contre les folies dispendieuses qui en résultent[1].

Nuisible à la santé, nuisible à la bourse, grotesque souvent, incommode toujours quand il s'agit de se mouvoir, de faire usage de ses dix doigts, tel apparaît le vêtement féminin aux yeux des réformateurs de notre siècle.

Jusqu'à ce moment, la modification du costume avait été chose purement individuelle; maintenant, cela devenait un article de réforme, on l'inscrivait sur les tablettes du saint-simonisme, à côté de l'émancipation du sexe, de la fameuse théorie de la femme libre, théorie bien souvent prêchée depuis un siècle et reprise de nos jours, avec un certain succès, on peut le dire, puisqu'elle a déjà permis à la femme de s'ouvrir certaines carrières qui, naguère encore, lui restaient obstinément fermées.

La femme libre! Sous la Révolution, Olympe de Gouges et autres réclamaient des droits pour celle qui avait usé, et largement, de la liberté de la guillotine; en 1830, Saint-Simon, Enfantin, Bazard, Fourrier rêvaient d'une sorte d'affranchissement qui

1. Il faut voir à ce sujet le *Voyage en Icarie*, le fameux roman philosophique et social d'Étienne Cabet (1848). Il y a là, sous le vocable mode, quelques lignes d'un grotesque achevé, quelque chose comme une *Belle Jardinière du Saint-Simonisme*, fabriquant par avance pour toutes les grandeurs et toutes les tailles

semblait conduire tout droit à la promiscuité. Il y



; Projet de costume français.
Reproduction d'une estampe en couleurs de 1833.

avait, alors, du mormonisme dans l'air. Première

influence de l'Amérique sur l'Europe, du nouveau monde sur l'ancien continent. Enfantin, tout particulièrement, se posa en souverain pontife de la religion nouvelle, en nouveau Messie auquel il ne manquait, pour être complet, que l'apparition désirée, cherchée, du Messie femelle, ce Messie qui, un instant durant, amusa tant les crayons et les plumes de la satire.

Il ne vint point le Messie femelle, il ne fut trouvé que par la caricature, sous les traits d'un singe habillé en femme. Enfantin eut beau organiser, à Ménilmontant, une espèce de communauté où le suivirent quarante de ses disciples, le culte saint-simonien manqua toujours de femmes. « Sans femme, sans femme, le Père gravement se promène au sein de la communauté », lit-on dans un pamphlet. « Sans femmes, sans femmes, les disciples piochent la terre et chantent leurs hymnes. Décidément, ça manque de charme et de... femmes. »

Déjà, comme de nos jours, sous l'opérette, les fidèles pensaient et répétaient :

Sans femme,
L'homme est un corps sans âme.

Pauvre homme!

Aussi bien la jeune dame saint-simonienne resta toujours à l'état de gravure de mode, de projet de costume pour la saison d'été, avec sa guimpe légère, avec son pantalon à dents comme en portèrent,

Louis-Philippe régnant, toutes les petites filles qui faisaient le plus bel ornement des Tuileries et toutes les grandes dindes qui roucoulaient dans les salons.

Le pantalon, vêtement de dessous, l'ancien caleçon des coquettes, dépassant fortement la jupe et jouant ainsi au pantalon d'homme. Ne devait-on pas le voir, dans ce même esprit, raser terre sous des jupes d'une décente longueur pourtant. Quelque chose comme la culotte commençant à poindre sous la robe; la prise de possession par la femme et la mise sous clef de ce vêtement par elle tant désiré et si souvent réclamé au cours des siècles[1].

Hélas! trois fois hélas! on vit circuler des saint-simoniens; on ne put pas voir, contempler, admirer, dans les charmes de leur toilette, des saint-simoniennes, et il en fut cependant d'idées et de principes. Ni Mme Gatti de Gamond (1812-1854), si éminemment fourriériste, ni Mme Joséphine Lebassu, l'auteur du si caractéristique roman *la Saint-Simonienne* (1833), ni Claire Démar (1800-1833), auteur de *la Loi d'avenir*, qui appelait de tous ses vœux, pourtant, la venue de la Femme-Messie ou Femme-Rédempteur ; ni Flora Tristan (1803-1844), qui elle, hautement, se disait la Femme-Messie, qui fut, en

1 « Depuis quelque temps », observe Charles de Forster, dans son volume *Paris et les Parisiens* (1848), « les précieuses ridicules et les femmes maigres s'efforcent d'introduire la mode de très larges pantalons de matelot descendant jusqu'à la bottine et flottant autour d'un fuseau. Quel remède contre l'amour. »



Elle est trouvée.

Caricature dirigée contre les théories du père Enfantin en matière féminine.

(*La Charge*, 1833.)

* A côté, dans le texte du journal, se trouve l'explication suivante, destinée à accompagner la planche :

« En 1795, à l'issue de la grande révolution qui changea toute la face de la terre, il se forma dans la classe des artistes une secte de penseurs, autrement dit de Grecs.

« Ils méditaient au lieu de travailler.

« Ils avaient avec eux, dans un atelier commun, une femme commune, une sorte de femme libre qui leur servait en outre de modèle. Cette malheureuse femme libre, ils l'enfermaient dans

quelque sorte, la grande prêtresse de la « secte du



Guerre aux tyrans.
Toujours en France,
Toujours la femme régnera....
Oui! . . . .

Air connu.

(*Journal pour Rire*, 6 mai 1848.)

Pur Amour », considérant la virginité comme l'état le plus parfait, puisque seule, d'après ses lois, la

l'atelier quand ils allaient se promener et récréer les yeux des passans de la vue de leur barbe et de leur tunique.

« Un jour que cette pauvre femme libre se désolait de ne pouvoir sortir, elle fit un tel vacarme que les voisins vinrent la délivrer. A toutes les informations qu'on lui demandait elle répondait en pleurant :

« C'est moi qui suis la femme des Grecs. »

« Comme elle en avait assez, elle prit la clef des champs et jamais les Grecs ne la revirent

« Vous verrez qu'il en sera de même de la femme libre de Saint-Simon, surtout si elle est jeune et belle. »

femme vierge jouissait en entier des droits civils et politiques; ni Pauline Roland, ni Mme Moniot, ni Jeanne Dérouin, ni Eugénie Niboyet, directrice du *Journal des femmes*, ni Mmes Suzanne et Angélique, — ô bâton, où es-tu? — les suaves rédactrices de *la Tribune des femmes* (1831), ni les jeunes émancipées qui, à Lyon, présidaient à la confection du *Conseiller des femmes* (1834), ni Mme Daniel Stern, aucune, aucune femme, vous entendez bien, ne voulut affronter le ridicule de se laisser voir dans la rue en un costume aussi peu gracieux, en une toilette d'un grotesque aussi achevé. Certes, plusieurs parmi celles dont les noms viennent d'être cités se distinguèrent par certaines excentricités : Flora Tristan s'est fait graver sur bois en une amusante vignette qui doit servir de frontispice à *la Paria* et Daniel Stern — Barbey d'Aurevilly s'est fait un plaisir de l'enregistrer — porta des habits de coupe et d'allure particulièrement masculines; d'autres eurent des vestes surchargées de broderies ou se coiffèrent d'un béret d'étudiant; aucune, encore une fois, ne voulut servir de réclame ambulante au costume de la jeune dame saint-simonienne.

Les droits de la femme, l'affranchissement de la femme, la femme libre, de 1830 à 1848, ce fut l'éternelle chanson et chaque fois, ouvertement ou indirectement, se posait en même temps la question du costume.

En 1833, une secte politico-religieuse avait pré-

tendu réformer la société elle-même; en 1848, un parti politique nouveau prenant possession du gou-



PROJET D'UNIFORME

Les citoyennes de la république demandent à s'organiser en corps mobile volontaire et à s'habiller aux frais de leurs maris. Elles promettent de garder la discipline toujours et le silence ... ... quelquefois.

(*Journal pour Rire*, 8 avril 1848.)

vernement imposait au pays une forme nouvelle. Eh bien! réforme de 1833 et révolution de 1848

furent deux occasions que ne laissèrent point échapper ceux qui rêvaient d'une humanité régénérée par le fond et par la forme.

Voyez combien persistante la vieille idée de la dispute de l'homme et de la femme pour la culotte et de la supériorité s'exerçant à l'aide de ladite culotte, signe d'affranchissement.



Vice-présidente
du club des femmes.
Caricature de 1848.

Que demandent les femmes politiques de 1848?

Que le jupon soit remplacé par la culotte et que la femme, libre et culottée, à son tour impose son autorité à l'homme.

Dans les articles, dans les clubs, dans les programmes de revendications sociales, que voit-on figurer partout? La culotte, le désir de porter culotte. Non plus la culotte timide, enfantine et grotesque du saint-simonisme, mais bien la culotte d'ordonnance, la culotte enrégimentée du *vésuvisme*, de la *vésuvienne*, ce produit direct de 1848, cet être qui représente les idées du jour. C'est-à-dire, au lieu de la femme individuelle de 1793 ou de 1830, la femme venant apporter son concours en groupe, la femme formant des bataillons de son sexe pour protéger,



ARMÉE DES ALPES

(Ordre du jour)

Le Capitaine Léontine et le Sous Lieutenant Marie sont autorisés à provoquer en duel le facetieux Argus qui les a blessé dans ce qu'ils ont de plus cher.

soutenir et, au besoin, défendre les institutions nouvelles.

La République a fait des citoyennes; n'est-il pas juste que ces citoyennes s'enrôlent, s'enrégimentent pour le régime qui va réaliser leurs vœux, qui va leur donner ce qu'elles ont, en vain, réclamé depuis 1830?

Culotte, ménage, droits de l'homme et droits de la femme, vie publique et vie privée, tout cela est si pittoresquement mélangé qu'on a pu, avec raison, représenter ainsi l'homme et la femme en 1848 : l'un avec un chapeau de femme, l'horrible capote à bavolet, l'autre avec un chapeau d'homme, le haut et large tromblon qui figure si bien un boisseau. Hommes-femmes, femmes-hommes et tous deux porteurs de culotte. Plus de feuilles de vigne : le rapprochement complet des sexes sous l'enveloppe du vêtement à deux jambes.

Les Vésuviennes!

Le titi descendu dans la rue, le débardeur traînant ses guêtres en uniforme, le même titi et le même débardeur dont Gavarni avait amplement usé en ses bals masqués. La femme-homme montant la garde pour le régime qui doit lui donner ses droits politiques; la femme-homme reléguant à l'arrière-plan les choses du ménage et se mêlant aux luttes sociales.

Ah! la jolie, la piquante série d'images due au crayon délié de de Beaumont et qui se pourrait

appeler les débardeurs de la politique en action.

En réalité la caricature de la femme libre qui va-

LES TOASTEUSES

Mademoiselle TRÉPAILLARD jeune fille âgée de 49 ans (et les Mois de nourrice

AU RAPPROCHEMENT DES SEXES! A L'ABOLITION DE LA FEUILLE DE VIGNE!



D'après une lithographie caricaturale de 1848.

t-en guerre en confiant au mari les gosses et le pot-au-feu ; qui pousse les hauts cris à l'idée seule qu'on puisse lui demander de recoudre un bouton de

culotte, qui fume comme un caporal, s'absinthe comme trois Suisses et réalise ainsi l'Ève nouveau modèle, suivant la conception des paisibles bourgeois du Marais.

Et pourquoi, pour qui plutôt, toute cette imagerie, tout cet ensemble de pittoresques légendes? Pour quelques centaines de femmes enrôlées, comme tant d'autres l'avaient été en 1793, comme tant d'autres le seront en 1871.

Mais l'enrôlement, dans ces conditions, c'était l'uniforme, la culotte, la mise en pratique des idées d'émancipation qui, depuis si longtemps, germaient et il n'en fallait pas plus pour bouleverser la bourgeoisie craintive de 1848.

Car à proprement parler il n'y eut jamais de Vésuviennes militaires; elles n'existèrent, comme armée, que dans le cerveau de de Beaumont, elles ne prirent corps et armes que sous son spirituel crayon.

Les Vésuviennes furent une sorte d'association politique composée de femmes plus ou moins... émancipées auxquelles le Larousse attribue peu galamment des mœurs équivoques, rappelant à leur propos les vers de A. Montémont :

Je suis *vésuvienne ;*
A moi le pompon !
Que chacun me vienne
Friper le jupon !

Vésuvienne ! cela fut un cri de ralliement. Cela de-



CLUB FÉMININ

Nous demandons 1° Que le jupon soit remplacé par la culotte
2° Que les maris s'occupent de l'intérieur au moins trois fois par semaine
3° Enfin qu'il n'existe entre l'homme et la femme aucune autre distinction que celle qu'il a plût à la na-
ture de leur accorder

D'après une lithographie de 1848, signée E. B.

LES VÉSUVIENNES.



— Mâme Coquardeau j'te défends d'aller au rappel... n'y a pas d'bon sens de me laisser comme ça avec trois enfans sur les bras...... et pas de biberon!......

La série *Les Vésuviennes*, une des plus amusantes, des plus spirituelles du peintre-graveur E. de Beaumont, fut publiée dans *le Charivari* en 1848, et se compose de vingt planches. Entièrement fantaisiste, est-il besoin de le dire, elle tient cependant à la réalité, tout au moins à l'actualité, par son titre. La dernière planche, *Enrôlement des Vésuviennes dans le parti napoléonien*, est particulièrement piquante : Joséphine Frenouillot se

LES VÉSUVIENNES



ENTRE DEUX PATROUILLES.

D'après la lithographie de E. de Beaumont.

(*Charivari*, 1848).

vint une injure. On en trouve l'écho jusque dans les comptes rendus des tribunaux.

substituant au lieu et place de l'Empereur et montrant l'image peu commune d'un Napoléon enjuponné.

Réforme sociale, émancipation féminine, agitation

LES VÉSUVIENNES.



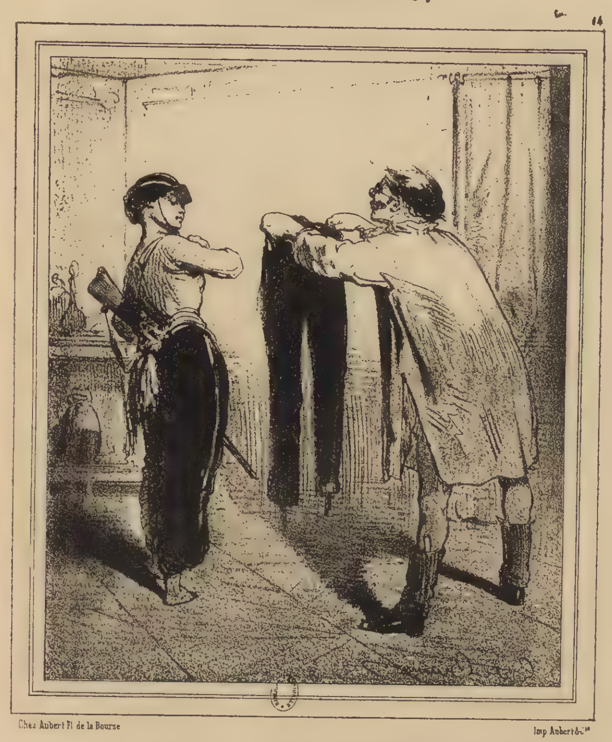
Entre camarades.

D'après la lithographie de E. de Beaumont.
(*Charivari*, 1848).

des clubs et des banquets, tout rentra bientôt dans l'ordre, dans le calme de la vie réglée. Le capitaine

Léontine et le sous-lieutenant Marie en furent pour

LES VÉSUVIENNES.



— Phrasie .... recouds-moi rien que ce bouton là je n'peux pas sortir sans ça!........
— Plus souvent!.....

D'après la lithographie de E. de Beaumont.
(*Charivari*, 1848.)

leurs frais de costume; l'éruption *vésuvienne* ne fit

pas grand mal au tyran altéré de sang qu'on appelle

LES VÉSUVIENNES.





Chez Aubert Pl de la Bourse — Imp Aubert & Cie

— Caporale, faites courir après un homme qui se sauve..... il m'a offensé, moi factionnaire! .
— Il fallait l'arrêter toi même! ....!.
— Je n'ai pas pu — il m'a insulté par derrière ..... le lâche!. —

D'après la lithographie de E. de Beaumont.
(*Charivari*, 1848).

l'homme ; les pékines l'emportèrent encore sur les

vésuviennes, et ce vœu si ardemment émis par tous

LES VESUVIENNES.

19



Imp Aubert & Cie

— Eh! bien pèkines..... qu'est-ce que vous attendez encore pour vous enrôler dans mon régiment

D'après la lithographie de E. de Beaumont.

(*Charivari*, 1848).

les clubs : « que le jupon soit remplacé par la cu-

lotte, » à nouveau, se trouva renvoyé aux calendes grecques.

Toutefois 1848 avait eu un avantage sur 1833 : il avait vu, lui, des culottes de drap au lieu des culottes en papier, taillées dans le rêve du saint-simonisme.

Passons brièvement sur 1871 dont les bataillons féminins ont été déjà enrégimentés avec les femmes-soldats. J'ajoute ici une seule remarque. Comme les titis et les débardeurs, en 1848, c'est l'Ève du trottoir qui se prend encore d'un bel amour pour la culotte et pour les galons. Toujours l'attirance du travestissement; la facilité du changement de sexe... extérieurement parlant. Ce furent les beaux jours des colonelles! Tout un haut état-major dont *la Vie Parisienne* d'alors s'est, souvent, complu à illustrer les exploits en de mirobolantes images, dont la caricature, en tant de feuilles volantes, a retracé les manières élégantes et les appas rebondissants.

A nouveau, rêves et désirs féminins reviennent sur l'eau ; à nouveau l'on entend parler de la femme électeur et éligible, de la femme-député, de la femme-médecin, de la femme-professeur, de la femme-avocat. Ce n'est plus la culotte par le militaire, mais bien par les professions libérales.

Et cette fois, plus pratique, considérant la question sous son véritable jour, une société, la *Ligue de l'affranchissement des femmes*, prend le taureau

par les cornes. Nous sommes en 1886 et c'est Mme Astié de Valsayre qui est plus ou moins l'âme de tous les projets de réforme qui vont suivre ici.



* Caricature sur les femmes militaires de la Commune faisant partie de la suite : *Les signes du Zodiaque*, par Nérac.

Tout d'abord on s'attaque au corset anti-hygiénique, dont la « seule utilité consiste à soutenir le poids des jupons ». Donc supprimons les jupes : ce sera la meilleure manière d'arriver à la suppression

du corset. Et, pour ce faire, la Ligue de l'affranchissement des femmes vote le desideratum qu'on va lire :

Attendu que les modes ne sont pas faites que pour les femmes riches dispensées de tout travail et que par conséquent *même la jupe la plus simple* constitue parfois un empêchement à certaines occupations, par suite une entrave au travail;

Attendu que cette entrave est préjudiciable pour celles qui ont besoin de gagner leur vie;

La Ligue décide d'essayer d'obtenir la liberté du costume par tous les moyens possibles,

Et de tenter la fondation d'une société française du genre bloomériste.

La déléguée : MARTHE DE VAILLY.

La liberté du costume!

De prime abord rien ne semble plus simple. Dans la réalité c'est la plus formidable de toutes les impossibilités. On a démoli toutes sortes de bastilles, on a renversé des empires..., des sociétés entières pourront disparaître, la liberté du costume n'est, pour ainsi dire, admise qu'à l'état d'exception.

Et comme la croisade fut dirigée par Mme Astié de Valsayre, je laisse à « la croisée » le soin de raconter elle-même les péripéties de cette courte odyssée :

La défense de sortir en homme émanant de la Préfecture de police, je m'y rendis et, pour mieux me documenter, demandai l'autorisation de porter le costume masculin.

LE PANTHÉON POUR RIRE



Mme ASTIÉ DE VALSAYRE

(*Le Charivari*, 28 septembre 1889.)

*Caricature publiée à propos des revendications de Mme Astié de Valsayre, pour les droits de la femme. La réformatrice est en costume de salle d'armes, s'étant, on le sait, battue en duel.

On me répondit qu'on ne pouvait me le permettre, vu que ce n'était pas permis.

Je tentai de sortir et fus immédiatement conduite devant M. Bitard, commissaire de police du quartier de Plaisance, lequel me connaissant (je faisais alors partie de ses administrés) daigna ne pas me dresser procès-verbal, mais m'avertit *que les femmes ne pouvaient sortir habillées en hommes qu'en carnaval!*

J'en référai au Préfet de police.... qui ne répondit pas?

La Préfecture de police se refusant à accorder des autorisations, les commissaires de police faisant dresser procès-verbal, le Préfet, c'est-à-dire le chef de l'administration, ne répondant pas, la Ligue pensa que, en l'état, le mieux était de s'adresser au pouvoir législatif, et voici le texte de la pétition qu'elle adressait à la Chambre :

Paris, 1er juillet 1887.

Messieurs les Députés,

Dans toutes les bagarres de terre ou d'eau, la femme, en raison de son costume, est une victime prédestinée à la mort, et les accidents de tramways survenant par le même motif sont quotidiens.

A la pensée des malheureuses ainsi empêchées de fuir lors de l'incendie de l'Opéra-Comique, il semble logique et humain d'éliminer la loi routinière, qui interdit aux femmes de porter le costume masculin tout aussi décent, quoi qu'on en puisse dire, surtout incontestablement plus hygiénique.

Au nom de celles qui ne sont pas esclaves du luxe, je viens donc, messieurs, vous prier de bien vouloir décréter

la liberté du costume qui, après tout, ne peut nuire à personne.

Agréez, etc. Signé : Astié de Valsayre.



LE PROJET DE Mme ASTIÉ DE VALSAYRE

Il est juste que les femmes puissent s'habiller en homme ; mais pour distinguer les sexes, les hommes devront s'habiller en femme.

Croquis de Pif.

(*Le Charivari*, 7 août 1887.)

Ce qu'il advint de cette pétition, Mme Astié de Valsayre va nous le dire :

Bien que l'incendie de l'Opéra-Comique donnât une palpitante actualité à la demande, la Chambre répondit que : *nulle loi n'imposant aux femmes les vêtements compliqués dont elles se recouvrent...* elle passait à l'ordre du jour.

Ça ne regardait pas la Chambre !

Ça ne regardait pas le Préfet de police !

Et l'on vous coffrait tout de même !

Qui cela regardait-il donc ?

Qui ? Comme toujours, parbleu, tout le monde et personne.

Mme Astié de Valsayre le demanda à tous les échos, et tous les échos lui répondirent plus ou moins sur le ton de la raillerie.

Alors, à elle comme à la Ligue, vint l'idée d'un costume mixte, de ce fameux costume mixte qui triomphe, aujourd'hui, et pour ce faire on s'adressa au couturier Worth qui, naturellement, ne répondit pas, mais lança peu après — on était en 1888 — un costume montagnard pour les touristes. Costume de riche, d'exception, de fantaisie là où il fallait un costume de sobre élégance, accessible à toutes les bourses. Mais aussi, demander pareille chose à un couturier, c'était faire preuve de quelque naïveté.

En 1889, durant les soirs d'hiver, Mme Astié de Valsayre, donnant avec Louise Michel des conférences dans diverses localités de la banlieue et s'étant ainsi trouvée, quotidiennement, grâce à ses jupons, couverte de boue jusqu'à la ceinture, fait savoir au préfet de police, M. Lozé, qu'elle s'habillera dorénavant en homme.

« Je fis comme je l'avais dit, » déclare-t-elle, « mais les vexations furent si insupportables qu'il me fallut totalement y renoncer. »

Pot de terre contre pot de fer[1].

1. Seule, Mme d'Estoc, sculpteur et membre de la *Ligue des femmes de France*, sortait librement vêtue en homme. Mais elle avait sacrifié ses cheveux et se collait de la barbe.

En vérité, la troisième République semblait n'avoir qu'une sympathie très restreinte pour le pantalon féminin et la question serait, sans doute, encore à résoudre si, à ce moment même, la bicyclette n'était venue, avec ses vêtements particuliers, donner un appui précieux à la cause de la liberté du costume.

Si ce ne fut pas encore le pantalon, du moins nous eûmes la culotte.

Pauvre pantalon ! C'est encore pour lui, et toujours vainement, que plaide Mme Astié de Valsayre, en 1897, à l'occasion de l'incendie du Bazar de la Charité.

Que de récriminations et combien justes ! contre les robes, contre ces robes légères, dans les bals déjà cause d'accidents horribles, et qui, plus d'une fois, manquèrent amener les plus terribles catastrophes.

Rien ne fait.

Un instant même on put croire que la culotte, elle aussi, allait être menacée. Du moins l'on avait, en 1896, prêté à M. Lépine l'intention d'empêcher les dames cyclistes de circuler en costume, sans leur machine. Le bruit en avait couru rive gauche, au quartier général de la culotte, et l'émeute semblait vouloir gronder, *l'émeute de la culotte*.

Alors nouvelle et formidable levée de boucliers ; ce fut, au pays latin, la sortie, la levée en masse, toutes voiles dehors, des culottes arborées principalement, point n'est besoin de le dire, par les femmes *comme il en faut*. Des régiments, qui venaient

s'entasser aux terrasses des cafés et de long en large, du haut en bas, arpentaient le boulevard Saint-Michel.

Nouveaux drapeaux, les culottes tenaient en leurs plis l'honneur de tout un monde féminin. Mais le chef de la police, comme tel gardien des bonnes mœurs, n'avait jamais nourri le noir projet de... déculotter les femmes.



— Vous ne pensez pas que je vais vous laisser entrer dans cette tenue, p'têtre ?
— Eh ben ! et vous, gros père, vous n'êtes pas en culotte ?

(*Le Monde illustré*, 1898.)

Tout, donc, rentra dans le calme et les culottes, victorieuses, se dégonflèrent.

Admises, tolérées avec ou sans machine, les culottes ont-elles bien, partout, leurs petites et grandes entrées? Un événement récent (décembre 1898) a prouvé que non : une femme nouveau modèle s'est vu interdire l'entrée de la cathédrale de Rouen. Bizarrerie des choses humaines : là où l'homme et la femme se disputent si violemment l'objet en litige, le suisse a estimé que la présence d'une femme culottée profanerait la sainteté du lieu.

La culotte, objet de scandale, invention diabolique!

Telle elle apparaît certainement à plus d'un d'entre nous, telle elle est considérée par de vieilles et braves gens qui, eux, ne se scandalisaient point du déculottage — manque de culottage serait plus exact — de la duchesse d'Angoulême et autres respectables personnes grillant au feu des cheminées la partie charnue de leur individu.

La culotte c'est comme la pudeur, ça change suivant les latitudes, suivant les points de vue.

Et en 1899 comme en 1830, la caricature, nous le verrons, ne manquera pas, elle aussi, de noter le cri du cœur des Prudhommes scandalisés, quel que soit, du reste, leur sexe.



Eruption Vesuvienne
Le volcan éclate

(*Journal pour rire*, 1848.)



Émancipation des femmes.
Image envoyée à M. Punch par une Américaine de bon sens. (*Punch*, 1851.)

VIII

La culotte en Amérique : Le bloomérisme.

(1851, 1893-1899).

Le « bloomérisme » !

Un nom bizarre, un qualificatif quasi barbare qui ne dit rien aux oreilles françaises.

Ne cherchez point midi à quatorze heures. C'est tout simplement la culotte — et par extension le culottisme — baptisée du nom de la brave dame qui, la première en notre siècle, après la tentative mort-née du saint-simonisme, eut l'idée de réformer le costume féminin et de doter la femme d'un habille-

ment plus ou moins gracieux ayant pour base la blouse et le pantalon.

Donc disons, une fois pour toutes : *bloomérisme*, mode due à l'invention de Mme Amélia Bloomer, dame américaine qui, au milieu du siècle, s'occupa du droit des femmes et de toutes les questions tenant, de plus ou moins près, à l'émancipation du sexe[1].

Cependant, entre le saint-simonisme et le bloomérisme il y a cette différence que l'un poursuivait la réforme complète de la société, alors que l'autre se contentait de la réforme pure et simple du costume.

Le premier n'aboutit à rien ; le second laissa des traces assez profondes de son passage.

Au milieu du siècle l'Amérique semblait être une terre particulièrement favorable à toutes les tentatives de réforme, surtout dans le domaine des modes et des mœurs. Imbue d'une sorte de puritanisme dû à l'austérité de son protestantisme, elle avait vu surgir des sectes nombreuses et variées, toutes se perdant en un mysticisme d'une nature très spéciale, toutes poursuivant un idéal de simplicité inconnu à l'ancien monde. Les unes cherchaient à ré-

1. Amelia Bloomer Jenks, née en 1818, et mariée à un avocat de Boston, publia, à partir du 1er janvier 1849, pour propager et défendre ses idées, un journal resté peu connu, *The Lily*. L'ouvrage d'Appleton, *Cyclopedia of American Biography*, est très sobre de renseignements à son égard. Le Larousse de 1866 la représentait comme vivant déjà tout à fait oubliée.

former le mariage, les autres établissaient en principe la pluralité des femmes ou tendaient à la mise en pratique d'une sorte de société biblique.



AMELIA BLOOMER
Créatrice du nouveau costume féminin (1851).

D'après un portrait publié par *The Illustrated London News*.

Mme Bloomer, elle, estimant que la simplicité et la commodité de l'habillement étaient la première condition de tout retour sincère aux principes naturels, se borna donc à chercher puis à proposer un nouveau costume, plus rationnel, à la fois plus conforme aux besoins du sexe et aux idées américaines et elle composa la toilette — mot quelque peu pompeux ici — sous laquelle il est permis à chacun, si ce n'est de l'admirer, tout au moins de la contempler.

Toilette d'une élégance nulle, d'un goût relatif, qui, elle du moins, voulait la femme fermée du haut en bas, ficelée du cou aux pieds en une sorte de sac.

Toilette mi-européenne, mi-orientale, dans le goût gréco-turc ; — toilette qui fait bon marché de la grâce féminine, — chose de très médiocre importance, négligeable même pour les réformateurs protestants, — mais qui présentait une certaine logique et qui, au moins, avait l'avantage de marier la jupe à la culotte.



Nouveau costume des femmes, d'après les principes de Mme Bloomer.

(Illustrated London News, 1851.)

Jupe courte pour ne point gêner la marche; culotte longue, pour sauvegarder la pudeur de la femme. A dire vrai cette culotte est un pantalon. La pudeur étant chose essentiellement relative, il ne faut point être surpris que la pudeur protestante, héritant à son tour de l'ancienne idée catholique, s'attache surtout à cacher, à mettre sous globe, sous housse, — ce qualificatif serait plus juste ici, — jusqu'aux plus petites parcelles du corps humain. La chair est damnable, c'est l'éternelle tentation de Satan. Donc il faut couvrir ce misérable corps humain, l'envelopper d'un voile et surtout n'en point laisser apparaître les formes malicieuses.

Un retour à la Nature, non plus par les idées comme Jean-Jacques, mais par la simplicité d'un

costume réduit à sa plus simple expression. Un re-



Un des résultats charmants du bloomérisme. Les dames faisant leurs demandes en mariage.

La créature supérieure. — Mon chéri, voulez-vous être à moi ?

(*Punch*, de Londres, 1851.)

* La femme *créature supérieure*, l'homme *créature inférieure* ; en un mot la réponse du berger à la bergère, la thèse ancienne des écrivains contre la femme prise par les dessinateurs contre l'homme. Le crayon se faisait ainsi arme de lutte et de combat en faveur du sexe mâle, qui se considérait comme atteint dans ses droits et privilèges par l'horrible jupe bloomériste. Ce sera là un des traits préférés des caricaturistes londoniens.

tour absolu : Jean-Jacques, on le sait, aimait à cueillir la pervenche, la *bloomériste* dont un journal du

temps nous donne la pure et naïve silhouette, se montre à nous, une brassée de fleurs dans les bras.

En somme, pour les apprécier d'un seul mot, nos *bloomèristes*, par leur attitude penchée, par leur démarche, par leur tournure générale, n'étaient, — quoique Américaines, — que des Européennes habillées à la turque.

Tant bien que mal le *bloomèrisme* se répandit, fit des adeptes, — l'Amérique étant par excellence le pays des sectes, des excentricités, tout y pousse, tout y croît[1], — et Mme Bloomer eut la satisfaction de voir ses idées approuvées, suivies par quelques centaines de femmes, sans que le bloomérisme devînt une affaire pour les couturiers du nouveau monde.

Né dans le calme d'une cité paisible, il resta une tentative locale et n'osa point affronter le pavé de la grande métropole.

Ce qui ne l'empêcha pas, cependant, de passer les mers et de venir intriguer les femmes d'Europe.

Habent sua fata.... togæ.

Entendons-nous. En Europe le bloomérisme ne fit une entrée triomphale qu'avec le concours de la caricature et ce fut le *Punch*, de Londres, qui se

1 « En Amérique, qui ne le sait, » a écrit Barbey d'Aurevilly, « le bas-bleuisme a poussé un jet formidable. Le bas s'y est transformé en blouse bleue. On a souffert que les femmes fissent l'homme tant qu'elles ont voulu. Les Américains les ont regardées comme le bœuf regarde la grenouille. »

chargea de diriger la campagne à coups de satires



BLOOMÉRISME.

UNE FEMME DE CARACTÈRE. — Je vous en prie, Alfred, laissez-donc ce roman idiot et faites quelque chose de raisonnable. Mettez-vous au piano, vous ne jouez plus jamais depuis que vous êtes marié.

* L'intervention des rôles. Le *Punch* appelait les satires de ses artistes « des images destinées à servir de document sur les mœurs du XIX[e] siècle pour les générations futures ».

Avec une intention marquée, l'on mettait les femmes en posture masculine et les hommes en posture féminine. Une image montre un monsieur étalant ses grâces et apaisant ses vapeurs sur une chaise longue, et la légende porte : « Les maris à la nouvelle mode faisant leur Récamier. »

crayonnées et de pamphlets littéraires. Sa renommée gagna la France : Cham et Bertall lui consacrèrent

quelques-unes de leurs vignettes et peut-être même, jusque dans les feuilles de Berlin, trouverait-on la trace de son passage.

Nullement tapageur en lui-même, le bloomérisme



Ce qui arrivera immanquablement si l'on ne met pas fin au bloomérisme.

La femme de chambre. — S'il vous plaît, mademoiselle, la couturière vient d'apporter votre nouveau, votre nouvelle... robe.

(*Punch*, 1851.)

était de bonne foi. La caricature se chargea de le ridiculiser et de lui attribuer nombre de fantaisies auxquelles il ne s'était nullement prêté : les femmes fumant, les femmes badine à la main, les femmes mettant les pieds sur la table.

Mais, voilà, le bloomérisme n'était pas beau, il

18.



BLOOMERI

BLOOMÉRISME. — UN RÊVE. — Et c'est en effet, mis en image par le
la suite, des réalités : la femme jouant à l'homme, remplissant, à
fonctions de l'homme, passé, lui, à l'état de bête curieuse, en cag



A DREAM.

u *Punch*, un rêve dont certaines parties pourront devenir, par
és de l'échelle sociale, dolce farniente, ou labeur quotidien, les
s Martin, et recevant ainsi, petits pains et oranges.

(Caricature du *Punch*, de Londres, 1851.)

était même vilain : c'est ce qui le perdit aux yeux de la coquetterie européenne.

Et puis, toujours la vieille idée : la femme en



Dernière mode d'Amérique. Entièrement nouveau et vraiment chaste.

(*Punch*, de Londres, 1851.)

* Continuation de la folie « bloomériste ». — Fruit d'une Constitution libre et éclairée, — les pantalons des femmes devenant à bandes et à étoiles, comme le drapeau américain.

homme n'était-ce pas le monde renversé, la destruction de toute hiérarchie, de tout ordre social. Les images du *Punch*, — reconnaissons-le, — furent véritablement amusantes, spirituellement caricaturales, d'autant que certaines modes du jour, point bloo-

méristes, prêtaient déjà facilement elles-mêmes au grotesque. Et puis les dessinateurs anglais ne s'en prirent pas uniquement au costume : derrière le cos-



Les trois Grâces.
D'après Canova — mais de très loin

(*Punch*, 1851.)

tume ils visèrent, ce qui était toujours la grosse question, l'émancipation féminine.

Six grands mois, le Charivari londonien s'acharna ainsi après le bloomérisme, ne laissant le crayon

que pour prendre la plume, méthode en tout temps chère à la satire. C'était une sorte de journal dans



Une révolution aux enfers, produite par la simple arrivée d'un esprit londonien.

(*Punch*, de Londres, 1851.)

* L'esprit londonien c'est la femme en culotte — la bloomériste — amenée par le constable anglais. Toutes les illustrations des temps passés et présents, César, Alexandre, Cromwell, Pénélope, Zénobie, reine de Chypre, qui, elle aussi, cultiva l'habit masculin, Jeanne de Montfort, Jeanne d'Arc et Sémiramis, Laïs et Ninon de l'Enclos, Mme du Barry et Mme de Pompadour, le chevalier d'Éon, la papesse Jeanne elle-même, accourent des plus sombres recoins de l'Élysée pour contempler ce nouveau phénomène encore inconnu et vraiment sans pareil. De tous côtés on la regarde, on se la montre au doigt. D'aucuns la prennent en pitié, d'autres rient à gorge déployée ; c'est pire que l'arrivée de la « nouvelle » dans un pensionnat quelconque.

lequel on pouvait lire des nouvelles de ce genre :

« Un armurier a reçu la visite de quelques dames

habillées en homme qui lui ont demandé à voir des échantillons de cartouches. »

« Le costume bloomériste facilitant la marche, on propose que quelques jeunes femmes qui le portent



QUESTION EMBARRASSANTE.

LE VIEUX MONSIEUR. — Avant de répondre à votre proposition et de donner ou non mon consentement à votre mariage avec mon fils, je dois tout d'abord vous demander si vous êtes dans une situation qui puisse vous permettre de faire face aux multiples exigences d'un ménage.

(*Punch*, 1851.)

entrent, dès à présent, dans toutes les fonctions occupées par le sexe fort. »

« On nous dit qu'un banquier a reçu une circulaire l'engageant à prendre des employées bloomeristes. »

« Les femmes demandent leur admission au bar-

reau et dans l'Église, mais il est probable que la robe sera, pour elles, un obstacle. »

« Une jeune bloomériste avec bons renseignements de sa dernière maîtresse, chez laquelle elle



Encore une nouvelle excentricité à propos du bloomérisme.

Nota. — Derrière le comptoir est un spécimen de la race inférieure.

(*Punch*, de Londres, 1851.)

était femme de chambre, demande une place de groom. »

Puisque la femme s'habillait en homme, voulait jouer à l'homme, on trouvait tout naturel qu'elle prît, partout, la place du sexe fort. Et, juste retour des choses d'ici-bas, c'était l'homme qui, à l'avenir, remplirait le rôle jusqu'alors tenu par les personnes

du sexe faible. D'où la série d'images du *Punch*[1] foulant aux pieds modes, mœurs, idées anciennes; d'où cette définition du journal londonien :

« *Bloomérisme*. Système qui consiste à changer



LES BLOOMÉRISTES.

Tentative des dames anglaises qui n'aboutit qu'à joindre les inconvénients du costume masculin aux incommodités des jupes.

Caricature de Nadar (*Journal amusant*, 1851.)

les femmes en hommes et les hommes en femmes, sans cependant modifier les sexes. Système qui aura

1. Une caricature de janvier 1852, intitulée *The End of Bloomerism*, enterre ainsi le nouveau costume : John Bull, tavernier, met sous un boisseau d'un genre peu heu habituel — une mesure de rhum — la tête d'un bloomériste. (Vol. 22 page 35.)



Je ne voudrais pas épouser une dame comme ça, je suis sûr d'avance qu'elle porterait les culottes dans notre ménage.

Caricature de Cham. (*Charivari*, 19 octobre 1851.)

* Il y eut alors dans les journaux comiques, sur le bloomérisme, toute une série de plus ou moins bons mots qui, aujourd'hui, paraîtraient véritablement bien fades. Jugez-en :

« — Désormais les femmes, elles aussi, pourront traîner leurs culottes.

« — Les Américaines portent ostensiblement ce que les Européens cachent soigneusement, lorsqu'ils en ont pincé une, la culotte.

« — Jusqu'à ce jour, il n'y avait que des culottières pour hommes; à l'avenir, il y aura des culottiers... pour femmes.

« — On ne dira plus, désormais, *se culotter*, mais bien *s'embloomer...der*.

« — Culotte, vêtement à l'usage des sexes... culottés. Comme c'est flatteur pour les dames! »

On le voit, la littérature de ces *bloomeries* n'était guère plus spirituelle que le crayon.

pour avantage de transformer tous les hommes en femmes à barbe. »

Quoiqu'on ait vu, ainsi, plus de femmes en cu-

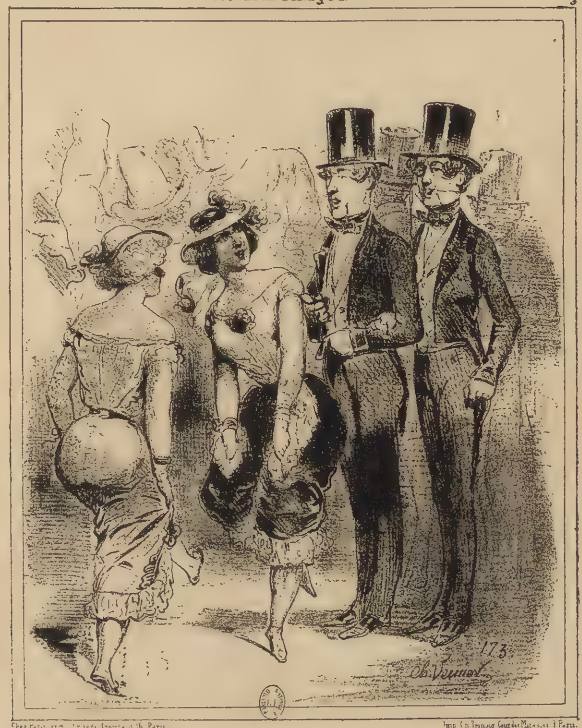


* Caricature de Cham à propos de la réforme du costume préconisée par Mme Bloomer, au moment où, en France, l'influence masculine commençait à prévaloir sur la toilette féminine, ce qui explique le sens de la légende.

(*Le Charivari*, 1851.)

lotte que de femmes à barbe, le *bloomérisme* ne semble pas avoir fourni une longue carrière. Du moins les adeptes de Mme Bloomer ne firent pas beaucoup parler d'elles et, très certainement, elles

AU BAL MASQUÉ



— Oh! yes. moa, je aimé bocop les petites Bloomeristes de France!...

(*Le Charivari*, 1851

* Caricature de Charles Vernier faisant allusion à la réforme du costume préconisée par Mme Bloomer.

« Les Anglais », dit une autre image du même artiste, « ils préféraient bocop fort les jaolies bloomeristes de France aux pas du tout joalies bloomeristes de Amérique. »

durent aux vignettes amusantes du *Punch* une bonne partie de leur célébrité.

Les bloomeristes de France, — je veux dire les débardeurs, — avaient, elles au moins, l'avantage d'amuser, durant la saison du carnaval, tout un public que ce *culottage féminin* mettait en joyeuse humeur; les bloomeristes d'Amérique ne semblent pas avoir été d'une gaieté folle.

Chose assez particulière que fait ressortir l'image de Cham ; au moment même où dans le nouveau monde une femme tentait la réforme du costume, à Paris, les modes se faisaient remarquer par une certaine tendance à la masculinisation. Là-bas le pantalon, ici le gilet et la jaquette, si bien que, pour faire de la femme un homme complet — d'apparence tout au moins, — il eût, alors, suffi de mélanger la mode française aux projets de réforme américains.

Mais le gilet passa[1], comme passent toutes les modes, quitte à réapparaître plus tard, et la culotte disparut dans l'oubli sans que l'on puisse dire si son inventeur, mistress Bloomer, la porta jusqu'à la fin de ses jours.

La casaque, la tunique, le pantalon de zouave cela pouvait être moins grotesque que le projet de

1. Voici ce que disait, à ce sujet, Alphonse Karr, vers 1854 : « Pour ce qui est des gilets, leur règne éphémère avance grand train ; au piqué blanc succède le satin et le brocart — les boutons sont déjà en pierreries et on ouvre les gilets du haut pour laisser voir le col ; le gilet est en train de redevenir un corsage décolleté. »

réforme dû aux couturiers du saint-simonisme, mais



Réunion de femmes, à Boston, pour la réforme du costume féminin.
(*Franck Leslie Illustrated Paper*, de New-York, 20 juin 1874.)

ce n'était pas encore ce qu'il fallait pour répondre à l'idéal de la femme élégante.

Des années se passèrent — plus de vingt, — et l'Amérique ne renonçait toujours pas à ses idées. Les ten-

tatives succédaient aux tentatives, sans plus de résultat toutefois. La dernière date de 1874, et, comme en 1851, vint de Boston.

Que pouvaient donc avoir les Bostoniennes contre la jupe, la classique jupe ?

Réunion, conférence pour la réforme du costume, de temps à autre vous verrez cela dans les illustrés américains ou anglais. Des sociétés s'organisent, des groupes se constituent et l'on part en guerre ; tantôt contre la jupe, tantôt contre la chemise. Du reste réforme presque toujours platonique, ou de courte durée. Telle à Londres, par exemple, vers 1886, la fameuse jupe divisée — *divided skirt*, — invention de lady Bective, la jupe classique coupée, entaillée plutôt, pour donner une jupe-pantalon[1].



Femme en « jupe divisée ». Essai de costume anglais.

Mais, en Amérique la culotte pénètre chaque jour, au moyen de l'éducation première, par l'école veux-je dire, les élèves, les étudiantes des collèges revêtant pour leurs jeux, pour leurs exercices sportifs,

1. Le *Punch* a publié à nouveau quelques amusantes caricatures sur cette tentative peu heureuse, sur cette mode véritablement horrible.



Jeunes filles étudiantes du collège de Wellesley, à Boston,
jouant à la balle.

(*Police Gazette*, de New-York, 26 janvier 1895.)

* Dans les journaux américains, ce ne sont ainsi que jeunes filles en culotte se livrant à des exercices physiques. C'est donc, en quelque sorte, leur petite tenue de travail pour jeux, quels que soient ces jeux. Mais le point de vue intéressant, c'est que dans la plupart des collèges elles se trouvent être, de la sorte, familiarisées avec le *reform dress* qu'elles retrouveront par la suite en se livrant aux charmes de la bicyclette.

une culotte de drap ou de flanelle qui ne diffère guère du pantalon de dessous. Le *bloomérisme* de Mme Ève. Et, ici encore, c'est Boston qui donne l'exemple du *culottage*.

A côté de ce *bloomérisme* théorique, s'il est permis de s'exprimer ainsi, voici un *bloomérisme* plus



Blooméristes remplissant l'office de garçons dans un restaurant à San-Francisco.

(*Police Gazette*, de New-York, 1895.)

pratique qui se manifeste un peu dans toutes les couches de la jeune société américaine. Ici des servantes en culotte remplissant le rôle de nos femmes costumées dans les brasseries d'étudiants. Là, — excentricité bien locale, — des jeunes filles au bal, dansant, toutes, en culotte. Non point un bal public avec les classiques débardeurs, mais bien un bal privé, un bal de gens du monde. Ainsi se modifient et se vulgarisent les choses.



Bal en culottes de jeunes filles de l'Ouest, à Jackson-Park, à Chicago.

(*Police Gazette*, de New-York, 10 août 1895.)

* Le « bal en culotte » ne sera pas la seule excentricité que l'on doive inscrire à l'actif de l'Américaine : bien d'autres extravagances seraient à enregistrer, mais la plus phénoménale me paraît être la suivante. En 1895, à New-York, de jeunes miss dont les noms, sans intérêt pour nous, furent publiés par les

En Amérique comme en Europe, notre siècle à son



CONTRE LE BLOOMÉRISME.
Jeunes femmes de Cadillac (Michigan), huées à leur apparition, dans les rues, en mollets et en culotte.
(*Police Gazette*, de New-York, 20 juillet 1895.

déclin verra sans doute le triomphe du bloomérisme. Mais vive est la lutte de l'autre côte de l'Océan. Si la

journaux locaux, invitèrent leurs amies à un *five o'clock*, hôtel Vendôme dans Broadway, — dans le Nouveau Monde, on reçoit facilement à l'hôtel, chez-soi banal à l'usage de tout le monde, — en costume de bain... avant le plongeon s'entend. Quel put être le charme de cette *tenue de bain*? voilà ce que les journaux auraient bien dû nous faire connaître.

culotte, en effet, se répand un peu partout, partout aussi les populations ne cachent point leur hostilité, leur antipathie à l'égard des femmes culottées. « Sortir en mollets et en culotte », — cela s'appelle ainsi, — est pour l'esprit américain une sorte de défi jeté à la pudeur et aux bonnes mœurs. D'accord sur



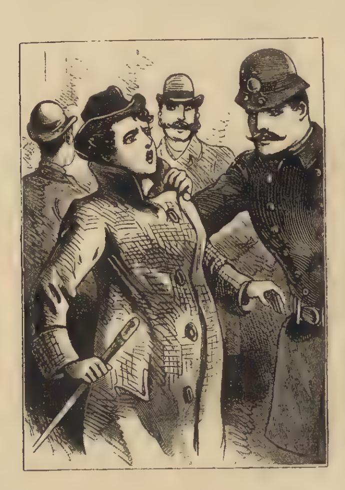
Bert Léonard arrêtée à Chambersburg déguisée en homme : surprise du médecin.

(*Police Gazette*, de New-York, 1893.)

ce point le public hue, la police poursuit, suivant que, d'après la loi locale, la sortie des femmes « costumées » est tolérée ou strictement défendue.

Un journal qui a fait sa spécialité du fait divers illustré et des événements de la rue, la *Police Gazette*, de New-York, est allé jusqu'à représenter un cheval mordant au gras de la cuisse la femme qui veut l'enfourcher, non point parce qu'il est, lui, un

cheval rétif ou méchant, mais parce que son cavalier porte culotte. Ainsi, les chevaux eux-mêmes seraient « anti-culottiers ».



Miss Eilen Clark
arrêtée à Coney Island pour avoir assisté, déguisée en homme, à une représentation de pugilistes de profession[1].

(*Police Gazette*, de New-York, 1895.)

A vrai dire, les images de la *Police Gazette* peuvent être considérées, souvent, comme d'une documentation quelque peu fantaisiste, car il est peu probable que même en Amérique, le pays par excellence des folles excentricités, il y ait une pudeur chevaline particulière à l'égard des femmes ; il ne faut donc voir en ce fait divers illustré qu'une pure image littéraire, qu'une façon d'exprimer l'antipathie du public pour un costume que réprouvent les mœurs générales.

Mais on peut plus facilement ajouter foi aux

1. Dans certains États de l'Amérique, comme en Angleterre, du reste, l'entrée des baraques des cirques de lutteurs est sévèrement interdite aux femmes. C'est pourquoi les *amateuses* de ce genre de spectacle se déguisent en homme afin de pouvoir y pénétrer.



CHEVAL MORDANT UNE BLOOMÉRISTE.

* Ce sage animal, de l'État de Washington, se refuse à être monté par une femme en pantalon.

(*Police Gazette*, de New-York, 1895.)



JEUNES BEAUTÉS DE EAST-LYME (CONNECTICUT)
préparant ensemble les routes pour y pouvoir mieux monter à cheval ensuite.

(*Police Gazette*, de New-York, juin 1895.)

images de ce même journal lorsqu'elles nous représentent la poursuite aux femmes en culotte, arrêtées non seulement dans des lieux publics, dans la rue, en tramway, dans un café, dans une salle de théâtre, mais encore surprises en quelque sorte dans l'intimité, découvertes pour ainsi dire, dans les situations les plus secrètes, par une inquisition tracassière et vigilante, comme toutes les inquisitions.



Les nouvelles bloomériste américaines[1].

(D'après une caricature du *Life*, de New-York, 1897.)

Ici c'est miss Mary Soper recevant à Lodi, en avril 1892, un formidable jet de lance d'arrosage pour avoir travaillé publiquement en *costume réformé* (c'est le titre qu'on lui donne) ; là c'est une femme arrêtée pour cause de scandale, parce

1. C'est ici une caricature, tout au moins une satire, mais avec un certain côté de réalité, car l'Américaine cherche de plus en plus à se donner un genre personnel, une allure particulière. Entre le costume de 1851 et le costume actuel, il y a surtout cette grande différence que le bloomérisme de 1851 était avant tout anti-esthétique, tandis que le bloomérisme de 1899 accuse certaines formes d'élégance.



Jaguarina, champion des escrimeuses dans le match avec le sergent Orlofsky à New-York, le 29 avril 1895.

(Police Gazette.)

qu'elle fume dans la rue; ailleurs, en 1892 également, c'est une autre femme surprise de nuit dans un grand rapide du Michigan par le conducteur du train, alors qu'elle se déshabillait. Poitrine de femme et pantalon d'homme! Or qui dit surprise, en un cas pareil, doit dire également dénoncée. Car, sous prétexte de port illégal de costume c'est la dénonciation, comme en France, sous la Révolution, alors que la passion politique avait créé toute une classe de suspects.

Ailleurs, il est vrai, à Barnesville, à la Nouvelle-Orléans, de jeunes femmes en habit d'homme pourront consommer et fumer dans les cafés ainsi que des hommes; ailleurs aussi, dans le Connecticut, on les verra, balayeuses ou cantonnières improvisées, se livrer au dur travail d'ouverture, de réfection, d'amélioration des routes, et cela pour leur propre usage; dans l'Iowa, une adepte de l'émancipation féminine pourra fumer librement la cigarette, en chemin de fer, sans que personne proteste.

Ce sont là, il faut bien le dire, mœurs locales, ordonnances locales, chaque État, presque chaque contrée, ayant ses coutumes. Ne voit-on pas, aux Etats-Unis, sur certains points du territoire, des femmes sauvages, des aborigènes, en culotte, — de vraies culottes de clown, — et la présence de ces êtres inférieurs, à côté de femmes vélocipédistes, par exemple, n'a-t-elle pas été cause, quelquefois, de scandales publics.

Qu'elle se présente en jupe ou en pantalon, qu'elle



EMMA LEVEY.

Une des plus brillantes, des plus adroites, des mieux faites parmi les jeunes femmes du théâtre américain.

(*Police Gazette*, septembre 1897.)

soit en culotte, suivant le type classique, ou qu'elle

cherche une nouvelle mode à son usage, l'émancipation féminine semble compter en Amérique de nombreux partisans.

Quelques femmes connues, savantes, avocats, médecins, ont adopté les vêtements masculins. D'autre part, grâce aux exercices corporels, très développés dans la plupart des lycées américains, l'escrime s'est fait parmi le sexe faible de nombreux adhérents. Or toutes les escrimeuses du nouveau monde sont en homme, en culotte, mieux encore, en maillot.



Jeunes femmes s'habillant en homme.
(*Police Gazette*, de New-York.)

Enfin, si l'on en juge par les portraits d'actrices qui s'étalent dans toutes les vitrines et que publient *con amore* les journaux, les feuilles populaires particulièrement, il est permis d'affirmer que les Américaines ont pour le travestissement une sympathie non déguisée. Si bien que, poursuivie, arrêtée, condamnée, suivant les législations, la femme, je ne dis pas en maillot ou en page, — c'est devenu chose de banalité courante, — mais bien en costume d'homme, en jaquette, en gilet, en pantalon, paraît obtenir,

dans les grands centres tout au moins, un véritable succès.

Peut-être même faut-il chercher la raison de ce succès dans le fait que les habits d'homme sont, en quelque sorte, un fruit défendu, et qu'il y a ainsi, à les revêtir, un attrait particulier; l'humanité étant partout la même, dans le nouveau monde comme dans l'ancien.



Blooməriste et Écossais.

(*Punch*, de Londres, 1851.



Culottes fin de siècle, côté pile. Croquis de Fernand Fau.

IX

La culotte moderne : Physiologie.

Formes de culottes et types de culottées.

Après 1833, après 1848, après toutes les *excentriques* — ainsi les appellent les braves gens — croquées en ces pages, unités pittoresques, généraux sans soldats, voici, enfin, des femmes en culotte, et des vraies, puisqu'elles circulent, puisqu'elles sont visibles à l'œil nu pour tout le monde, y compris les borgnes, de dix heures du matin à minuit, sans parler des heures supplémentaires. Ça c'est le service de nuit avec tarifs *ad hoc*, comme pour les fiacres.

Se souciant peu des idées réformatrices de 1833, des gens qui voulaient réglementer la mode à l'icarienne, faisant le pied de nez à la politique socialiste de 1848, la femme en culotte, on vient de le voir, est née de la bicyclette; elle a pris possession de nos rues à cheval sur deux roues, passant, du reste,



Une bicycletteuse
en l'an de grâce 1899.
Croquis de Fernand Fau.

sans obstacle, de la chaussée au trottoir, pédaleuse en ballade, arborant en pleine ville — c'est là le côté intéressant — le costume qu'elle se contentait, autrefois, de porter à la chasse ou en excursion alpestre.

Ce qui faisait sourire quand on parlait d'arrêter le luxe en ses excentricités ruineuses, ce qui faisait hurler — le mot n'est point de trop — quand il s'agissait de reconnaître à la femme toutes les libertés et même celle du costume; ce qui était laid, ridicule, subitement est devenu rationnel, pratique, coquet, élégant. Et, pour accomplir un tel miracle, qu'a-t-il fallu? Que la fée Bicyclette apparût et que la femme l'enfourchât!

Car, sans hésitation, vous l'enfourchâtes, Madame, le cheval d'airain qui ne pouvait, lui, se prêter aux combinaisons de l'amazonisme.

Depuis, il est vrai, d'autres coursiers sont venus,

— pas des fées, ceux-là, des monstres plutôt, les monstres terrestres de la société moderne, en opposition aux monstres marins de l'antiquité — et ceux-là, aussi, vous avez voulu les diriger et les dompter.



Les résultats de l'Alliance.
Chauffeuse en ours de Sibérie.
Croquis de Fernand Fau.

Comme vous fûtes bicyclettеuses, avec le même entrain vous vous fîtes chauffeuses, c'est-à-dire conductrices de ces fameux chars « marchant tout seuls par enchantement ». On l'a dit, on l'a écrit.

Et comme la bicyclette, l'automobile fut prétexte à costume ayant, lui aussi, pour base, la culotte[1].

Il vous permit les bottes, le veston forme pâtissier, la casquette russe, voire même le paletot de fourrure, *l'ourson* — il faut bien montrer son patriotisme — et il vous dota du lorgnon aux verres fumés, abri contre la poussière, le vent, la fumée, les scories de toutes sortes.

Et c'est ainsi que né avec et pour la bicyclette, le

1. Voir, dans mon volume *La Voiture de Demain* (Paris, Fasquelle, 1898), le paragraphe consacré aux excentricités costumières.

costume réformé se perpétue avec l'automobile, en attendant que d'autres moyens de locomotion lui permettent quelques nouvelles transformations, quelque coupe inédite.



Roulera sur les routes avec autant de facilité qu'elle roule des cigarettes.... Roulera-t-elle les hommes?

Croquis original de Gustave Girrane.

A voitures nouvelles, modes nouvelles.

Laissons, le voulez-vous, les enfants à leur mère, votre coursier à l'écurie, ou mieux à son garage, à moins qu'il ne sommeille en quelque cabinet d'appartement, en quelque soupente d'escalier — entre nous, vîtes-vous jamais chose plus affreusement bête qu'une bicyclette couchée sur le flanc? — Laissons la voiture coupée dans son coin de remise — un char ayant perdu son avant, vîtes-vous jamais chose plus lamentable? — et l'instrument étant ici de médiocre intérêt, passons en revue les troupes du royaume de la femme en culotte.

Un royaume! Presque un monde, déjà! Le monde

de demain. Et quelles troupes! Une armée complète : élite, garde et même vieille garde! Une armée aux corps les plus divers, ayant grandes dames et petites



DU DANGER DE RÊVER CULOTTE OU LA FORCE DE L'HABITUDE.
Histoire en images... culottées... par F. Fau.

* Elle s'est endormie, rêvant de costumes extraordinaires. — Harnachée et chapeautée suivant les règles, elle se trouve transportée dans la rue. — Lorsque subitement elle voit sa jupe s'envoler, emportée par un vent malin. — Heureusement un bon vent l'avait culottée d'une vraie culotte... faite pour braver les regards indiscrets. — Quoique *désenjupée,* elle continue à garder son mouvement de main, mais constate à regret qu'il n'y a plus rien à prendre et à serrer. — Et alors, idée lumineuse, elle se colle à la taille une draperie formant queue. — Ce qui lui permet de se relever d'un geste ample, tout en portant culotte.

dames, des enrégimentées pour tout de bon, pour la vie, et des fantaisistes heureuses de trouver là prétexte à changement de toilette.

Donc, à l'alignement, mesdames, la main à la couture du pantalon... de la culotte, veux-je dire, l'œil



La persistance des gestes féminins.
Femme tenant sa culotte comme si elle relevait une jupe.

Croquis de Fernand Fau.

fixe, et de la tenue... oh! oui, de la tenue surtout.

Facile à donner, l'ordre est moins facile à faire exécuter.

Car retenez bien ceci : en thèse générale la femme,

culottée, est, avant tout, gauche de ses mains, si bien que le mouvement des bras est particulièrement hésitant, pour peu surtout, ce qui arrive quelquefois, ce qui se présente même chez toutes les débutantes en culottage, que les membres conservent encore le souvenir stéréotypé des anciens gestes classiques. On a beau dire, on ne se culottise pas en un jour; — plus d'une femme a dû en faire l'expérience, cherchant en vain dans les bouffants de son nouveau cache-jambes ce qu'elle avait pour habitude de trouver si facilement en sa jupe.



La culotte
de nos pédaleuses.
Croquis de Jack Abeillé.
(*Le Supplément*, 1897.)

D'où ce mot profond d'une jeune adepte :

« Ce qui m'embête dans la culotte, ce sont les mains! »

Les mains! Avec la robe ça se montrait, ça s'étalait fièrement, — indication de race ; — avec la culotte, ça gêne et ça se cache dans les poches.

Oh ! les poches! tout un poème.

Mais, chut! car avant de parler du sac à malices, avant de pénétrer dans les doublures du vêtement,

je veux, suivant la méthode ancienne chère à nos pères, donner la physiologie de la culotte et... de l'aimable personne qui la porte.

La culotte et la culottée, le contenant et le contenu, puisque, jusqu'à ce jour, aucun industriel n'a encore eu l'idée de faire vendre sur les boulevards *l'art et la manière de mettre sa culotte*, *à l'usage des jeunes novices*.

D'abord, entrée en matière forcée, comment met-on sa culotte?

De bien des façons.

Debout, penchée, assise.

Debout, c'est un jeu : la lutte avec l'ouragan produit par le ballonnement de la chemise.

Penchée, c'est une opération : comme s'il s'agissait de parer la jambe avec soin.

Assise, chaise ou rebord du lit, c'est l'entrée négligente, rêveuse, ou bien encore la prise de possession brutale : le bonheur d'avoir enfin la culotte rêvée.

Car la culotte se met, se tire ou s'enfile; car la culotte s'entre jambe par jambe, avec mesure, ou, d'un seul trait, les deux jambes à la fois.

C'est la théorie, ça, la théorie que doit connaître toute femme aspirant à l'honneur du culottage.

Donc voici la culotte entrée, la culotte cachant en ses flancs les pans de la chemise et quelquefois aussi les coquetteries du classique pantalon de linge, plus enserré, mais non détrôné.



Comment on met sa culotte
Entrée en matière.

Croquis original de Fernand Fau.

Deux opérations restent à faire pour qu'elle soit complètement ajustée... d'extrême simplicité, du



Comment on met sa culotte :
La première jambe.

Croquis original de Fernand Fau.

reste : le boutonnage du poignet et le boutonnage de la ceinture.

Le boutonnage du poignet, mouvement purement mécanique.

Qu'il soit à la jambe ou au bras, au bas d'une



Comment on met sa culotte :
Le boutonnage du poignet.

Croquis original de Fernand Fau.

manche... de corsage ou de pantalon, le poignet est

un cercle, un arrêt toujours identique. C'est le bouclage, la fermeture plus ou moins hermétique du vêtement entourant les membres du corps. Quelque jour, sans doute, on inventera une fermeture à ressort qui s'opérera d'elle-même, le vêtement une fois en place.



Comment on se... déculotte.
La culotte tombe,
la femme reste.

Croquis original de Fernand Fau.

Plus individuel, plus fantaisiste est le boutonnage de la ceinture à hauteur de poche, d'autant qu'il prête à des ornements, à des fioritures, à des arabesques. La patte à boutons c'est la ferrure ornée; le cuir historié du bois ou de la maroquinerie. C'est un ornement de porte... de porte destinée à être... largement ouverte. Et c'est à la façon dont elles se bouclent, dirait un observateur, qu'on peut juger de la façon dont les femmes aiment à être dé... bouclées.

En bas, à hauteur de mollet ou de genou, on ferme un cercle; en haut, on bouche l'entrée.

D'où les différences.

Ça c'est la culotte, la vraie culotte, qui se met telle et s'enlève de même — l'opération de l'enlevage ne



COMMENT ON BOUTONNE SA CULOTTE.

Croquis original de Fernand Fau.

différant guère de l'opération de l'entrée. — Telle on se culotte, telle on se déculotte, debout ou assise, d'un geste bref ou d'une série de mouvements lents et successifs.



La culotte improvisée,
ou manière élégante
de transformer,
en deux temps
et trois mouvements,
sa jupe en pantalon.

Croquis original de Fernand Fau.

Sans m'arrêter à la culotte improvisée, joie des petites bourgeoises en rupture de magasin, après avoir fait le bonheur des grisettes aux beaux jours de l'équitation dominicale à âne, voici, maintenant, ce que l'on pourrait appeler la culotte timide, honteuse, se transformant à l'aide de certains cordons intérieurs, à moins qu'elle ne se compose réellement de deux pans agrafés, d'un arrangement enfantin.

On sort jupe, on rentre culotte : on sort femme quelconque, on rentre pédaleuse. Le double costume : pour la correction extérieure et pour la commodité du sport favori, si l'envie vous vient de lui sacrifier. Le vêtement idéal puisqu'il remplit un double but; puisqu'il donne la transformation complète et immédiate.

A quand l'exercice de la jupe-culotte en deux



COMMENT ON FAIT UNE CULOTTE.

Transformation de la jupe en culotte et... en culotte ouverte, spécialité à l'usage des petites dames.

Croquis original de Fernand Fau.

temps et trois mouvements, à l'usage des lycées de

jeunes filles? Car, si je ne m'abuse, c'est bien là réellement le costume de l'avenir pour toutes les femmes, même non bicycletteuses.

Il fait beau, l'on sort en jupe : la pluie survient-



Poses et gestes masculins :
Culotte bouffante et cullotte colante.
(Les revers de la contemplation.)
Croquis original de Fernand Fau.

elle, Madame, pour éviter la bouc, la fatigue et les désagréments du relevage, fait appel à sa culotte.

Ouvertement ou par-dessous, voici donc la femme culottée. Elle a complété son costume de vêtements à formes garçonnières, elle est chapeautée, elle va sortir, elle sort.

Suivons-la, voulez-vous, dans la rue, à la campa-



Poses et gestes masculins :
Accoudement familier et jambe relevée.

Croquis original de Fernand Fau.

gne, au café, en tous les endroits où il est permis à une femme culottée de se montrer, et ces endroits, c'est... partout.

D'abord elle ne trône plus, ce n'est plus la châsse



Poses et gestes masculins.

Au café. — Et puis, tu sais, je préfère encore ma culotte à son cu...lot.

Croquis original de Fernand Fau.

habillée d'autrefois; elle a l'allure bon garçon, elle ne glisse plus majestueusement, poussée par je ne sais quel ressort caché; elle flâne, elle hume, elle

aspire à pleins poumons l'air de la liberté, les bras ballants, gênée par plus rien : ni sac, ni réticule, ni robe à relever, ni fanfreluches d'aucune espèce.



Poses et gestes masculins :
A califourchon.

Croquis original de Fernand Fau.

La femme libre... de ses mouvements.

L'habit fait le moine, le costume fait le sexe, disait-on, autrefois. A bien considérer, cela n'était point si ridicule.

Voyez la femme en culotte.

Avec la jupe, avec la robe, elle a quitté ce qu'elle devait à l'ambiance même des choses, elle a perdu cette sorte d'enveloppement qu'elle devait au fouillis même des étoffes.

Et voici, bien significatifs chez elle, quoique inconscients encore, les gestes masculins, les poses masculines, les attitudes masculines.

Tout naturellement, le corps jouit d'une liberté qu'il ne possédait pas autrefois : les jambes surtout, débarrassées de leur draperie, de leur fourreau, peuvent aller et venir en tout sens, s'écarter, se relever, se croiser, sans que cela paraisse choquant ou même disgracieux.

On s'accoude volontiers; non moins volontiers on pose le pied sur une chaise et le coude sur le gras de la cuisse, on s'assied à califourchon, — ce qui, pour certaines culottées n'est point une nouveauté, la pose ayant été fort employée par la femme de l'espèce *lorette* et très popularisée sous l'Empire second, par le siège dit *fumeuse*, — on se balance, on se pelotonne, on s'étire, les jambes allongées, on s'arcboute des pieds.

Que sais-je encore! Toute la mimique naturelle des jambes.

La femme en robe ne s'arrête que devant les magasins. La femme en culotte s'arrête où bon lui semble; circule, va, entre, sort, partout où le hasard la conduit, où sa curiosité la pousse.

Tel un jeune cheval échappé, jusqu'alors tenune

lisière, heureux de jouir de tout, de la liberté, de l'air, de l'espace.

La femme en robe est l'esclave de mille préjugés auxquels elle ne saurait se soustraire, de mille habitudes invétérées avec lesquelles elle ne peut rompre : la femme en culotte ne connaît plus ces entraves. En se débarrassant d'usages anciens et de modes gênantes, elle a, du même coup, acquis le droit à l'indépendance de l'homme. Si elle ne se promène pas encore la canne à la main, elle a toute la désinvolture de l'être ne demandant qu'à se laisser aller aux jouissances de l'imprévu.



Les mains dans les poches
Culotte flottant au vent.
Croquis original de Fernand Fau

En robe, voyez comme elle est sensible au ridicule; un rien la touche, tout est pour elle matière à discussion, à épluchage. En culotte, le grotesque lui-même la laisse indifférente; elle ne possède plus la notion exacte, encore moins le sens exquis qu'elle avait autrefois, au plus haut degré, de ce qui lui sied ou de ce qui ne lui sied point. Elle a perdu le nord, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Rêver, les mains dans les poches, jouir bien pour

elle des charmes de la promenade, suprême plaisir trop longtemps méconnu!



Poses et gestes masculins :
Les mains dans les poches.
Croquis original de Fernand Fau.

La femme en robe c'est l'être en perpétuelle représentation, d'autant plus qu'elle se sait regardée, observée, quelquefois admirée; la femme en culotte, si jolie soit-elle, ne cherche plus à prendre pour la galerie telle ou telle contenance; elle se moque du qu'en-dira-t-on, et s'étant, d'elle-même, placée hors des usages, n'a plus à compter avec la convention.

Les mains dans les poches! le geste favori, la pose préférée. Ah! les poches, quel sac à malices; depuis la poche ayant conservé le style et la tradition de l'ancien pantalon à pont jusqu'à la pochette fantaisiste placée en travers comme une poche de gilet et agrémentée d'une patte, ce qui lui donne un faux air de boîte aux lettres.

Jadis, pour l'homme, ce fut déjà matière à mille remarques, à mille observations piquantes. Long-

temps la poche de côté avait été considérée comme un signe d'indépendance : longtemps, le fait d'avoir les mains dans les poches dénota un homme de manières libres. Puisque nous admettons des gestes nobles et des gestes vulgaires, la main dans la poche apparaissait comme un acte de sans-gêne, de laisser-aller.

Et voilà que, subitement, la femme se met à porter culotte et à plonger les mains dans ses poches... des poches ornées de boutons, piquées et même galonnées.

Et elle en jouit d'autant plus que jusqu'alors cela était resté pour elle chose inconnue, qu'elle n'avait pas encore goûté au suprême bonheur d'un mouvement si particulièrement agréable.



Les mains dans les poches : Vue de face.

Croquis original de Fernand Fau.

Ceux-là me comprendront qui savent quelles sensations ineffables de douce flânerie et de béate rêverie se dégagent d'une attitude peu noble, admettons-le pour faire plaisir aux classiques, mais en tout cas particulièrement chère à tous les hommes d'étude et de réflexion.

Et puis, au moins, cela résoud pour elle la ques-

tion de la main, de cette main si embarrassante qu'elle ne savait où placer.

C'est pourquoi, en attendant la poche-manchon



Comment elles portent la culotte :
En clown.

Croquis original de Gustave Girrane.

qui viendra sans doute quelque jour, toutes, presque toutes s'en vont, de par les rues, l'air vainqueur et les mains dans les poches; les plus hardies les faisant glisser jusqu'au fond, alors que les autres,

moins convaincues de la beauté du geste, se contentent d'entrer l'avant-main ou même effleurent



Passé et présent :
Était obligée de se fatiguer pour relever ses jupes.
Se laisse nonchalamment glisser, les deux mains dans ses poches.

Croquis original de Fernand Fau.

légèrement le gousset de l'extrême bout des doigts.

De toute façon elles feront bien d'éviter le geste gamin du pierrot, particulièrement cher aux enfants

et à tous les porteurs de culottes bouffantes, si elles ne veulent pas tomber dans les clowneries du cirque. O joies ineffables du pantalon à la zouave ou à la hussarde !

La jupe, c'est comme une voile qu'il faut sans cesse gouverner, guider, abaisser, relever : une fois enfilée, la culotte reste en place ; point n'est besoin de la manœuvrer. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, peu lui importe !

Aussi entendez-le partir de toutes parts ce cri du cœur de la femme émancipée, costumièrement parlant : « Chouette, la culotte ! pas de jupons à retrousser, pas de jupes à relever. »

Et pour la femme du peuple, pour la ménagère — n'était-ce point la thèse chère à Mme Astié de Valsayre ? — quel costume économique, commode, prompt à enfiler ; d'une coquetterie douteuse, je le veux bien, mais au moins plus propre que la jupe toujours maculée et jamais brossée.

Donc, pour les gros bataillons, c'est bien réellement l'idéal.

Que dire des mollets et des pieds ? Des mollets, minces et grêles comme des flûtes ; des pieds, larges et plats comme des bateaux !

Parbleu ! la belle affaire, répondrez-vous.

N'a-t-on pas, de tout temps, pour les mollets de coq, fabriqué des faux mollets aux rotondités exubérantes, aux rondeurs engageantes ?

Restent les pieds. Ah ! ça, c'est plus difficile, car

les pieds, ça ne se peut ni mettre en poche, ni diminuer. La science aidant, facilement l'on gonflera les mollets pour la promenade : dégonfler les pieds sera toujours plus difficile.

Eh bien! que voulez-vous, les femmes à grands



LA MODE

Plus de ventre, une culotte avec ou sans fente; mais des mollets.

Croquis original de Gustave Girrane.

pieds, les reines Berthe, ou ne porteront pas la culotte, ou se résoudront à laisser voir leurs... avancées.

N'est-il pas entendu que, du jour où elle arbore la culotte, la femme fait abandon de tout esprit de coquetterie.

Donc, — le lecteur tirera lui-même la conclusion, — pour la femme en culotte il n'y a ni mains, ni mollets, ni pieds; il y a un costume commode, lui permettant de s'affranchir de toutes les vieilles servitudes humaines. Si elle tient encore plus à mille petites coquetteries qu'à la liberté de ses mouvements, qu'au bonheur de se sentir indépendante, qu'elle garde la jupe, la robe, ce costume dont un savant allemand expliquait tout récemment la science profonde et la véritable raison d'être[1].

Goûts, habitudes, manières de la femme en culotte.

De l'influence de la culotte sur le goût des femmes.

Si nous avions encore nos bonnes académies provinciales du XVIIIe siècle, ces académies qui avaient des lettres, de l'initiative et... des idées, quelqu'une d'entre elles, certainement, aurait déjà mis au concours ce sujet point banal. Car, pas plus moralement que physiquement, la femme en culotte n'est la

1. C'est la thèse de l'infériorité de la femme au point de vue de la pureté des formes. Pour remédier à ses défauts esthétiques, la femme aurait donc inventé le costume qui n'a pas eu pour unique cause le sentiment de la pudeur, puisque jusque chez les Tahitiennes et les Marquisiennes de l'Océanie, où le nu n'effarouche pas, on trouve cette robe longue et flottante, empêchant le regard de faire la comparaison symétrique qui serait au désavantage de la femme. Voir *Revue des Revues*, fascicule de février 1898.

femme en jupe, quoique certaines filles d'Ève soient encore, à la fois, culottées et jupées, n'usant de la culotte que durant les heures de bécane.

En attendant donc que cette thèse couronnée



Les inconvénients de la culotte : les pieds.

— Mince de bateaux-mouches, alors !

Croquis original de Fernand Fau.

fasse briller au firmament de la littérature quelque nouveau Jean-Jacques, voici la définition que m'envoie un spécialiste, pour le prochain Dictionnaire de l'Académie... des Sports, la seule académie qui doive survivre à nos révolutions successives.

Femme en culotte. Genre neutre. Personnage

moitié homme, moitié femme qui montre avec ostentation tout ce que le sexe faible cachait autrefois avec soin.

Se prépare aux croisements par le croisement des



Influence de la culotte sur la littérature.
Pends-toi, Bourget!

Croquis original de Fernand Fau.

jambes, ne manque jamais l'heure de l'*apéritive*, fume à la douzaine cigares et cigarettes, affectionne la littérature... déculottée, et lit quotidiennement,

avec le plus vif intérêt, le *Sport*, le *Vélo* et autres



A la bonne vieille marque.
Femme non décrite dans la physiologie féminine[1].

(*Pick Me Up*, de Londres, 1896.)

organes attrayants de la plus haute intellectualité.

1. Caricature dirigée contre les femmes fréquentant assidûment les courses et y pariant, autrement dit contre les *femmes de cheval*, et il est amusant de rapprocher ainsi ces deux types du monde féminin des sports : celle qui se contente de lire la *Gazette* — modeste bicycletteuse — et celle qui, lorgnette en bandoulière, est une des élégantes professionnelles du turf.

Femme à ses instants — consulter pour cela ses



— Un cassis à l'eau, une groseille?
— Non, mais est-ce que vous me prenez pour une femme!

Croquis original de Fernand Fau.

camarades mâles de bécane — est absolument anti-féministe aux houres de jour.

Voudrait être prise pour un homme et ferait, volontiers, son chevalier d'Éon. Du monde ne connaît que les records, monte à califourchon sur toutes les machines, sur tous les principes et, en ce siècle du vil métal, garde toute sa sympathie pour l'acier, ce véhicule de paix, d'ineffables jouissances et de mariages opéra-comiquesques.



Culotte nature
propre à tous les exercices
de gymnastique.

Croquis original de
Fernand Fau.

Serait enchantée de voir les hommes en jupe — chacun son tour, n'est-ce pas? — et est persuadée qu'elle nous ramène l'élégance et les bonnes manières d'autrefois, tout en cultivant, avec soin, l'argot.

Se fait de l'homme un idéal très particulier. Rêve d'un être parfait qui serait en même temps homme et femme; homme pour... ce que vous savez, — la culotte n'empêche pas les sentiments, bien au contraire, — et femme pour lui boutonner ses manchettes, lui faire d'idéals nœuds de cravate, lui lacer ses chaussures. Chacun son tour, n'est-ce pas?

A remplacé les pédales du piano par les pédales

de sa machine, et la musique de l'ivoire, calme et paisible, par la musique stridente de l'acier fendant l'air. Pendez-vous, filles de concierge !

Au point de vue esthétique ne connaît plus de sexes : ne s'inquiète que des performances. Méprise les femmes vieux jeu dans leurs sacs à voiles, et trouve que la Vénus de Milo ferait bien mieux en bas noirs et en culotte.

Gobe l'air et les sherry, se fiche du reste et déclare sans emphase qu'il ne faut pas qu'on la... lui fasse.

Cerveau, cœur, sentiment, a jeté tous les vieux rasoirs par-dessus les moulins.

Mange, boit, fume et pédale, à moins qu'elle ne... chauffe. Et puis après?... comme dirait Gyp.

Après! Cela ne regarde pas le *Dictionnaire*.

Le musée des horreurs.

Un musée complet, abondamment fourni, qui commence au ridicule, se complaît dans le grotesque et triomphe avec le laid, avec le hideux, dans sa plus complète expression.

De toute éternité il y eut parmi les figures féminines un certain nombre d'êtres absolument disgraciés, à allure de gendarme ou de cuirassier, enrôlés parmi les porteuses de jupons on ne sait trop pourquoi, n'ayant, en somme, question de sexe mise à

part, aucun des avantages extérieurs de la femme.

Avec la jupe, c'étaient quelques rares individualités; avec la culotte, cela tend à devenir une galerie nombreuse, riche en spécimens variés, qu'ils appartiennent au genre éléphant ou au genre échalas.



Une paire d'os en culotte.

Croquis original de Fernand Fau.

Ici tout en os, là tout en proéminences; ici véritable squelette flottant dans une blouse et dans des jambes de culotte; là amas de graisses tenant du poussah ou du ballon gonflé. Les maigres font frémir; les grasses donnent la nausée. Les maigres rappellent assez bien quelque farce d'atelier : tel le balai adorné de vêtements et surmonté d'une tête quelconque; les grasses donnent l'impression d'un saucisson soigneusement ficelé et serré, au point de laisser voir..., percer serait plus juste, les côtes extérieures.

Si toutes deux prêtent au rire, les unes cependant suscitent en nous une impression de pitié, les autres une sensation de dégoût.

Trop maigre ou trop grosse, la femme devrait

comprendre que le port de la culotte lui est également interdit, qu'elle se rend grotesque à dessein. Or, par une singulière aberration du goût, par un



Oh ! Watteau, qu'allons-nous devenir !...
Croquis original de Fernand Fau.

de ces non-sens habituels à l'humaine nature, il semble, que les plus affreusement maigres et les plus outrageusement grosses aient, pour ce genre

de costume, un faible particulier, une préférence marquée.

Si la culotte se trouvait être subitement le seul



— Croiriez-vous, Marie, que ces demoiselles m'ont appelée Pot à tabac.
— C'est de la jâlousie, madame.

Croquis original de Fernand Fau.

habillement permis à la femme, on ne pourrait que les plaindre, et bien vivement, d'être les victimes d'une mode ayant, comme toutes les modes, ses

avantages et ses désagréments. Mais, prenant un vêtement que rien ne les force à endosser, elles viennent d'elles-mêmes au-devant du ridicule; elles appellent, sur leur personne, et les sourires mali-



Pour faire une surprise.

— Ne dites pas à Monsieur que je vais chez le photographe!

Croquis de Forain.

(*Journal Amusant*, 27 février 1897.)

cieux et les éclats bruyants d'un rire bien naturel.

Ici donc, des os, des pointes, des chevilles; là, des proéminences ventrues, des mappemondes difformes, des poteaux énormes; ici, des angles; là, des bajoues partout retombantes.

De quoi vous dégoûter de la culotte votre vie durant.

Asperge ou pot à tabac, la femme culottée prend invariablement cette allure de caricature ambulante.



— Tu as toujours manqué de goût ; tout le monde dit que ça me va à ravir.
Dessin de Steinlen.
(*Le Rire*, 6 novembre 1897.)

Et qu'on ne vienne pas nous dire que ce sont là des figures poussées au noir.

O Cruikshank, piquant observateur des déesses à

osselets ; ô Watteau, peintre des grâces... grasses, que n'eûtes-vous pour vos galeries du rire et de la forme enchanteresse, ces spécimens sans précédents du grotesque et des chairs rebondissantes. Une



— Que tu es bien, ma poupoule, avec ta nouvelle culotte ; elle te mincit tellement qu'on te prendrait pour une toute jeune fille.

Croquis original de Gustave Girrane.

vieille sorcière de Cruikshank en culotte, une nymphe Watteau culottée, voilà qui ne serait point ordinaire ; voilà qui constituerait un amusant et précieux musée pour les amateurs de choses piquantes, de contrastes peu habituels.

LES « AFFRANCHIES »



Faites-en, chère amie ; vous verrez, c'est délicieux, et le costume est si seyant.

Dessin de Steinlen.

(*Le Rire*, 23 avril 1898.)

Paquets d'os ou paquets de chair, si mal que vous aille la jupe, au moins ne vous signalait-elle pas à la malice publique?

Quel remède contre l'amour, le jour où, sans exception, toute la gent féminine sera culottée!

Partout ce grotesque a été vu et signalé en des croquis aussi exacts que pittoresques; partout le manque de goût et d'harmonie dans la toilette de l'ensemble a aiguisé la pointe des crayons satiriques. Et si les grasses ont été, plus particulièrement, l'objet d'amusantes images, c'est que, de tout temps, la femme bouffie prêta au rire, avec bien plus d'entrain, bien plus de verve encore que la femme maigre, la maigreur entraînant toujours avec elle une certaine sensation de tristesse.

Les gras sont gens joyeux; les maigres sont gens moroses.

Par sa nature même, le grotesque se sent attiré vers l'énorme. Au rire gras il faut des êtres gras.

La femme en culotte, de la famille mastodonte, n'existerait pas, que la caricature l'inventerait pour le plus grand plaisir de l'humanité joyeuse.

La culotte et l'attirance féminine.

La culotte et les sensations amoureuses, quel intéressant sujet de psychologie à fleur de peau pour un observateur délicat des choses de l'intime nature!

Et pour un Marcel Prévost, pour un Margueritte, pour un Armand Charpentier, quel roman de fine analyse à bâtir sur ce thème peu banal : les âges de



LA FEMME NOUVELLE.
(D'après une composition en couleurs du *Pick Me Up*, de Londres, 1895.)

la vie, mieux encore, les générations anciennes et les générations actuelles aux prises avec la femme costumée au goût des temps nouveaux. L'Ève moderne usant de toutes les séductions, appelant à elle — et

en vain — l'amour des temps passés; l'Ève moderne, en sa beauté, impuissante à émouvoir les hommes élevés sur les genoux des femmes aux jupes envelop-pantes et ne pouvant plus obtenir des jeunes que de



brusques prises de possession, sans préliminaires et sans lendemains.

Sujet délicat entre tous — oh combien! — et qui, ici, ne peut qu'être effleuré. Et pourtant, combien humain, combien fait pour appeler les comparaisons subtiles, et les déductions aux piquants à-propos.

La femme en culotte, être nouveau, — être hybride, — un être damné, réprouvé, sans conscience, sans mœurs, pour ceux qui croient encore à je ne sais quelle institution divine dans la séparation exté-



— Allons, vous ne me ferez jamais accroire qu'on puisse rester honnête avec un pareil costume !

Croquis original de Fernand Fau.

rieure des sexes par le costume ; un être d'une intellectualité inférieure pour ceux qui sont restés imprégnés de l'ancien idéal féminin ; un être ayant enlevé aux charmes du regard quelque chose de son fluide particulier, et supprimé une bonne part de l'attirance féminine, pour ceux qui ne conçoivent pas

l'amour en dehors de certaines enveloppances.

Pour les hommes des générations qui s'en vont il existait une sensualité amoureuse d'une nature très particulière due aux conditions mêmes dans lesquelles la femme apparaissait à leurs yeux. La vue, l'ambiance, l'imagination, le travail de la pensée intime allant du connu à l'inconnu, tout cela exerçait sur les préliminaires de l'Amour une réelle influence.

Châsse parée en sa si particulière démarche, la femme n'est-elle pas, par la science compliquée de son habillage, une sorte de forteresse bien gardée qu'il s'agit d'amener à composition, encore qu'elle s'y prête et ne demande qu'à être prise. « Si vous voulez qu'on vous ouvre en bas, c'est en haut qu'il vous faut frapper, » disait le chevalier de Cubierès, un galant faiseur de madrigaux risqués.

En bas ! n'est-ce pas là justement. dans notre imagination comme dans la réalité, que se trouvent les trésors cachés de la femme, ceux qu'elle garde jalousement pour celui qui aura su captiver son cœur. Diderot n'appelait-il pas le cœur la clef du giron sacré !

L'en bas ! le mystère, l'inconnu, le *théâtre de la vie*, suivant une pittoresque expression du moyen âge, dont le rideau ne doit être soulevé que lorsque s'accomplit le saint sacrement de l'amour.

La voilà l'attirance hypnotique, pour l'homme, la draperie mystérieuse autour de laquelle tout évolue.

La jupe, la robe ! conséquence de notre éducation ; c'est vers elle que tendent nos désirs de possession, nos besoins d'enveloppement féminin, comme si elle



— Et dire qu'avant l'invention de la culotte nous eussions suivi ces mollets-là.

Croquis original de Fernand Fau.

était la base, le code même de l'amour moderne.

Or, avec la femme en culotte plus rien de tout cela ; — du moins une diminution sensible de cette attirance vers l'inconnu qui est l'aiguillon du désir. La femme en culotte se débarrasse elle-même, pour

une bonne part, de la mystérieuse enveloppe, fait glisser, tomber même, le voile qui cache ses sœurs aux regards indiscrets; se laisse, si ce n'est voir, en tout cas deviner. Elle fait plus, elle modifie les lois de la pudeur; chose plus grave encore, elle montre à tous ce que l'homme aime toujours à pouvoir contempler, lui seul, lui premier, dans le mystère de l'alcôve.

A certaines parties de son corps, discrètement enveloppées, à la jambe, aux mollets, elle enlève ce qu'elle avait soigneusement défendu jusqu'à ce jour : la virginité du regard.

Et la conclusion, vous la voyez, chacun peut la donner : elle abandonne, par cela même, quelque chose de ses charmes, elle perd une partie de ses attraits physiques. La jambe n'intéresse l'homme, pour la joliesse du galbe, que parce qu'elle est cachée; que parce qu'elle se peut seulement entrevoir, émergeant discrètement d'un fouillis d'étoffes ou de dentelles. Mettez la jambe à nu, je veux dire à découvert, et, tout aussitôt, vous enlèverez à l'homme le désir de la contempler; à peine regardera-t-il ce qui est, pour tout le monde, visible à l'œil nu, ce qui ne se montre plus à quelques privilégiés, par l'effet d'un pur hasard ou d'un mouvement savamment préparé.

Belle affaire ! objecteront très probablement ceux que les charmes d'un beau corps, aux lignes sculpturales, laissèrent toujours insensibles.

Heureuse conséquence, excellent résultat, répondront ceux qui considèrent comme dangereuse pour certains cerveaux cette continuelle excitation à



Gavroche. — Eh ! la petite mère, cache donc tes mollets si tu veux qu'on les reluque.

Croquis original de Fernand Fau.

la nourriture pimentée, ceux qui voient en cette chasse constante au fruit défendu une atteinte à la liberté de la femme, une insulte à sa dignité.

Sans m'y arrêter autrement, je donne la thèse pour ce qu'elle vaut, me demandant, toutefos, si la première, si la véritable victime de cette conception nouvelle des rapports entre sexes ne se trouvera pas être l'amour lui-même.

Encore une fois, si l'habit ne fait pas le moine, la robe pour nous fait la femme au point de vue des charmes extérieurs; elle la pare, elle l'enveloppe, elle lui donne une ambiance spéciale : elle nous la fait ardemment rechercher.



Jeunes éphèbes,
« espoir de la patrie ».

Croquis original de Fernand Fau.

La culotte, au contraire, met face à face deux êtres égaux, d'apparence au moins, ayant rejeté l'un la robe, l'autre le pantalon pour revêtir un troisième vêtement qui n'est, après tout, qu'une sorte d'uniforme neutre, enlevant à la femme les charmes de l'inconnu, à l'homme la séduction des attirances féminines.

Voyez passer ces jeunes éphèbes, hommes et femmes; corps souples, visages imberbes, et dites si d'emblée, vous les pûtes distinguer. Où sont les hommes parmi ces féminisés; où sont les femmes parmi ces masculinisées : véritable chassé-croisé.

Et ce n'est pas la caricature, ce grossissement naturel de toutes choses que j'invoque ici, mais bien la réalité, la stricte réalité.

De loin les sexes se confondent : vous ne voyez plus venir un homme et une femme, mais bien des êtres culottés. Il faut qu'ils soient, en quelque sorte, à portée de vos yeux pour que, sans erreur, vous puissiez attribuer à chacun le sexe qui lui appartient.



Silhouettes fin de siècle.
Un mari et sa femme. — Une femme et son mari.

Croquis original de Fernand Fau.

La confusion des sexes après la confusion des classes. A quand, à nouveau, la confusion des races et des langues? Et il semble qu'à ce mélange les jeunes générations prennent un réel plaisir, comme si, subitement débarrassées de nos préjugés, la science des dessous, les besoins d'enveloppement ne leur disaient plus rien, comme si la femme à tournure et à allures masculines constituait pour elles l'idéal de la sexualité.

La femme camarade, la femme bon garçon, la femme placée sur le pied de la plus parfaite égalité !

Plus de rêve, plus de sentimentalisme, plus de désirs d'inconnu. Et comme charme, un chic spécial, nou-



Homme et femme nouveau jeu.
A qui la pomme... d'Ève?

Croquis de Caramba.

(*La Luna*, de Turin, août 1898.)

veau, fait d'une certaine crânerie et d'un balancement particulier dans la marche.

Aujourd'hui encore, la femme est femme, bien

réellement femme; elle va dans un rayonnement



— Ne te retourne pas, voilà ma femme.

— Avec quelle femme étais-tu donc tantôt ?
— Une femme... c'était Jacquelin, le fameux coureur...!



— Filons vite... voilà mon mari



— Quel est cet homme qui vous accompagnait tout à l'heure?
— Un homme... c'était Lisette, la célèbre coureuse.

Les avantages du costume cycliste.

(*L'Auto-Cycle Illustré*, 1897.)

d'auréole, dans une atmosphère de triomphe; de son être tout entier se dégage comme un parfum de

fleur, et cet état, ce féminisme, est ce qui constitue, à la fois, son charme et sa force.

Demain, sans doute, si les tendances actuelles continuent, si l'engouement des jeunes générations pour la femme masculinisée ne se dément point, on ne verra plus s'agiter dans la vie et circuler dans la rue que des êtres parfaitement identiques qui ne reprendront les attributions de leur sexe qu'aux rares instants où la nature reprend ses droits, pour accomplir son œuvre mystérieuse.



La femme nature, aux formes précises.

Croquis de F. Fau.

A l'esthétique ancienne aura sans doute succédé, alors, une esthétique nouvelle; aux excitations factices des amours d'autrefois on opposera le triomphe des sexes apparaissant tous deux en un costume également dessiné. Après la femme aux beautés cachées, aux attirances secrètes, ce sera la femme-nature, aux formes nettement précisées.

A dire le vrai, pour peu qu'elle soit jeune et jolie, ainsi costumée, la femme n'est point disgracieuse. Depuis le temps qu'elle porte la culotte faut-il donc s'étonner qu'elle ait, un jour, tenu à l'arborer?

Et puis qui nous dit qu'elle n'est point lasse de

son rôle de poupée et d'éternelle amoureuse; qui



— Le plus drôle, dis donc Hortense, c'est qu'il y a quéqu's années la police t'aurait pincée pour port de culottes!
— Oh! la, la! comme si je ne les avais pas toujours portées.

Caricature de Mars.

(*Journal Amusant*, 27 avril 1895.)

nous dit que le féminisme ne cherche point, lui aussi, à s'ouvrir des horizons nouveaux, et fatigué

de l'homme n'entende courir à la conquête de la vie, de la science, du savoir universel?

De même que la terre change d'aspect, de physio-



— Prenez-nous la culotte tant que vous voudrez, mes petites chattes : cela ne nous empêchera pas de vous prendre la jupe.

Caricature de Mars.

(*Journal Amusant*, 3 juillet 1897.)

nomie, que le sol s'épuise, de même, peut-être, races humaines et sexes naturels sont appelés à se modifier.

En sommes-nous là? Assurément non. Aussi ne

Rayons X



Caricature de Lucien Métivet.

(*Le Rire*, 9 octobre 1897.)

sont-ce ici que simples présomptions d'avenir.

Culottée pour la bicyclette, pour le sport et pour le tourisme, culottée pour les excursions alpestres, la femme, en sa grande majorité, reste encore drapée, jupée. Elle aussi semble convaincue de l'importance que joue en amour la jupe, la mystérieuse jupe, ce cache-misère des corps maigres, cette enveloppe gracieuse des formes désirables, cette clôture ferme et décente des chairs plantureusement exubérantes.

Quant à l'homme, il ne paraît nullement disposé à abdiquer; si bien que cette discussion sur la culotte se pourrait assez justement résumer en cette légende de Mars — du reste ici reproduite :

« Prenez-nous la culotte tant que vous voudrez, mes petites chattes; cela ne nous empêchera pas de vous prendre la jupe. »

Au figuré, alors; tant il est vrai que l'imagination joue et jouera toujours un rôle capital dans les rapports de l'homme et de la femme.

Culottes étrangères au point de vue mode.

Il y a culotte et culotte.

Il y a la culotte conquérante, toutes voiles dehors, la culotte modeste et la culotte honteuse; la culotte qui donne le ton et celle qui suit la mode.

Ce sont là, si l'on préfère, culottes de Paris, et

culottes de province, voire même de l'étranger.

Et en fait de culottes, plus encore, peut-être, qu'en fait de jupes, c'est Paris qui lance la nouveauté.

A Londres, à Berlin, à Vienne, partout, il y a lutte entre la jupe courte et la culotte : la première plus *select*, plus *comme il faut*, la seconde semblant se placer au-dessus du qu'en dira-t-on.


Anglaise en culotte.

La jupe courte n'est-elle pas, du reste, d'origine anglaise, de goût anglais? Qu'on le veuille ou non, il y aura toujours un peu d'*anglicisme* dans le costume qui semble vouloir triompher, actuellement, en France.

Sans revenir sur le bloomérisme dont il a été longuement question en un chapitre spécial, notons donc, ici, simplement, quelques culottes à la mode... londonienne, new-yorkaise, berlinoise... ou autre.

Et par culotte, il faut entendre l'ensemble du costume dit rationnel, car entre Paris et Londres la différence est pour le moins aussi notable par le haut que par le bas. Tandis que la femme française porte, quoique culottée, le corsage, le boléro, la petite veste, des sortes de jaquettes à grands revers, accentuant toujours avec soin la taille, la femme anglaise semble avoir une préférence pour les vête-

ments d'homme dans leur intégralité : paletots-sac, redingotes boutonnées, vestons longs, blouses surtout. Ce qui prédomine, chez elle, c'est le côté sport, excursion, voyage; très réellement, sans autre coquetterie, la recherche de la commodité, de toutes ses aises. Qu'elle se promène dans la campagne londonienne ou qu'elle parte en expédition lointaine, — pour le Clondike, à la recherche de l'or, la grande attirance de tous les temps; pour les régions inconnues de l'Afrique, le continent noir qui aura exercé sur notre fin de siècle une si grande attraction, — c'est tout un. Elle ne vise pas aux effets de cu... lotte.


Américaine en culotte.

Son émancipation, son *garçonnisme* ne sont-ils pas, eux aussi, d'un genre particulier. Et les plus prudes ladies ne se laissent-elles pas aller à certaines familiarités, à certaines attitudes qui feraient rougir les plus hardies d'entre nos émancipées.

L'Anglaise — cela tient sans doute à son éducation première — porte le costume à formes masculines avec une désinvolture très caractéristique : ainsi vêtue, elle va, elle évolue comme si elle était née dans cette carapace. Et il ne faut point s'en

étonner, puisque de longue date, bien avant « la roue libératrice » qui a mis en mouvement toutes les jambes et fait tourner toutes les têtes, les hautes



AU CLONDIKE.
D'après une gravure anglaise.

guêtres, les demi-bottes, les jupes courtes, les petites jupes à plis n'avaient plus de secrets pour elle.

Deux raisons furent la cause de ce penchant, d'abord le voisinage des Écossais dont l'accoutrement bizarre influa quand même sur les idées costu-

mières de l'Anglaise, ensuite le goût très prononcé de tous les habitants de la Grande-Bretagne pour la marche, pour les excursions, pour les ascensions alpestres.

Très adroite, très souple, très déliée, l'alpenstock



Mariage de femme en culotte (*Life*, de New-York, 1896).

* Cette image satirique du journal américain n'est pas une image quelconque : elle vise, sous une forme caricaturale, un fait qui se produisit réellement et qui défraya, un long temps, les conversations et l'actualité journalistique.

à la main, intrépide grimpeuse de rochers, en jupe plus ou moins pantalon, l'Anglaise, si elle se livre à certains exercices — telle la bicyclette — revêtue de la jupe classique, apparaîtra alors gauche, guindée, quelquefois même parfaitement ridicule. Le type consacré, immortalisé par le théâtre et l'image : un manche à balai ayant avalé un parapluie.

De date récente la culotte berlinoise singe la culotte parisienne. En Allemagne, comme en Suisse, la jupe courte longtemps en usage parmi les paysannes, a laissé de son règne des traces encore visibles. Qui ne connaît les nourrices de Hambourg et de Berlin, dignes émules des énormes nourrices hongroises.



Miss Featbuly admirant
ses charmes en bloomériste.

(*Scraps*, de Londres, 1897.)

* Elle aussi, cette image, est une satire de la réalité, car, en Angleterre comme en France, le « culottisme » a fait de nombreux adhérents parmi le petit monde, et les femmes « culottées » de cette classe peuvent être considérées, souvent, comme de véritables caricatures ambulantes. Miss Featbuly existe et se peut rencontrer en nombre parmi les excursionnistes anglaises. De même que nous eûmes « l'amazone des dimanches », il y a la « bloomériste des jours fériés ».

D'aspect, par le bas, elles pourraient être confondues avec nos modernes « sporteuses ».

Telles les trois Grâces de la culotte, que nous montre le *Narrenschiff*, de Berlin, en une symbolique image, qui vise aux rapprochements et aux comparaisons.

Jupes ou culottes, n'est-ce pas, d'une façon comme de l'autre, une étoffe drapée et courte qui laisse voir le bas des jambes, qui part du même

principe esthétique. Mais, en réalité, autant les unes cherchent à se masculiniser, autant les autres restent femmes.

Jupes ou culottes, les costumes à « la nouvelle mode », que l'on qualifie facilement fin de siècle, sont presque toujours l'exagération caricaturale des nôtres : grands revers, gros boutons, immenses cols droits, cravates à nœuds extravagants, bas écossais particulièrement voyants. Berlin a un faible pour le grand damier, pour les étoffes à grands ramages, pour les couleurs criardes. Et comme la femme des bords de la Sprée est assez forte, solidement plantée sur sa base, songez, pour arriver à faire relativement fine taille, ce qu'il lui faut se serrer en ses gilets, en ses blouses, en ses vêtements à coupe masculine.



L'égalité, à tous les points de vue, de la femme nouvelle : la poignée de main et l'allumage de la cigarette.

(*Scraps*, de Londres, 1897.)

En somme, à Berlin comme à Vienne, il y quelques excentriques, et nombre de grotesques. La

culotte modeste passe peu nombreuse et inaperçue.



Nos femmes de sport.

— Désagréable personne, cette habitante des bords de la Sprée!
— Est-il donc nécessaire que l'on vienne vous rappeler à tout propos que l'on est femme?

(*Narrenschiff*, de Berlin, 1898.)

* Femmes modernes, en costume rationnel, gênées par le voisinage de la classique nourrice à jupe courte.

Le fait même d'arborer cet attribut masculin ne constitue-t-il pas déjà, pour un sage Germain, le

comble de l'excentricité; on serait presque tenté de dire de l'impudeur, tant, sur ce point, Anglais et Allemands diffèrent de manière de voir?

Et malgré moi, je songe à ce que me disait tout récemment une honorable habitante de Nuremberg : « Nous avons, ici, une grande majorité de femmes chrétiennes, quelques juives et trois femmes en culotte. »

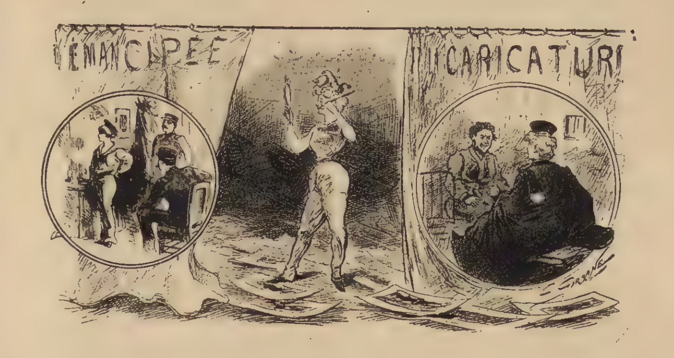
Trois femmes en culotte, la perdition des âmes!



óder, costume de bicycliste obligée de renoncer plusieurs mois à la bicyclette.

Caricature de Henriot.

(*Journal amusant*, 4 juillet 1896.)



X

La femme émancipée et la caricature

en France et à l'Étranger.

Avocates — Escrimeuses — Bicycletteuses.

« Canne à la main, cigarette à la bouche, culotte au... tre part, le voilà le féminisme de demain. »

Rassurez-vous. Ce n'est point encore la constatation d'un fait, mais bien simple légende d'image, — et, qui plus est, — d'image satirique.

Et pourtant, il se montra déjà, en certaines circonstances, ce féminisme que ridiculise de façon si amusante le crayon du *Charivari*.

Sans que besoin soit des licences carnavalesques, ne vîmes-nous pas, aux jours d'allégresse générale, des femmes circuler ainsi en nos rues.

Extravagances et caricatures ne se rencontrent pas seulement dans les journaux.

26.

La culotte, la cigarette, la canne? n'est-ce point la trinité allégorique de la femme libre; ne sont-ce point les mâles attributs de la supériorité masculine? Dès que le sexe faible cherche à s'émanciper, ses désirs ne vont-ils pas vers ce vêtement, vers le jonc, successeur de l'épée, que la main peut taquiner à sa guise, vers la cigarette qui se place crânement en un coin de bouche? Si vous y ajoutez le chapeau tapageur, le haut-de-forme posé sur l'oreille, le paillasson correct ou le feutre bossué aux allures *voyouses*, vous aurez l'arsenal complet des *desiderata* féminins.



Croquis de Gil Baer pour une série de quatre compositions « La canne féminine ».
(*Le Supplément*, 6 octobre 1898.)

En 1830, en 1848, en 1870, quand l'image voudra nous donner des figurations de femme libre, elle les accompagnera toujours de ces accessoires, emblèmes de l'indépendance. La femme fin de siècle du dix-huitième ne portait-elle point la canne; n'était-elle point chargée

de breloques, de pendeloques, de toutes sortes d'attributs à tendance nettement masculine?

Certes, entre les femmes des clubs de 1848, à



Canne à la main, cigarette à la bouche, culotte au... tré part, le voilà le féminisme de demain.

Caricature de Georges Edwards (*Charivari*, octobre 1897).

l'attitude débraillée, à la coiffure mal ajustée, qui, pour un peu, fumeraient la pipe et l'esthète de 1899, à la jambe nue, au paletot sac, aux mains dans les

poches, à la canne sous le bras, à la cravate flottante, au col cocher, au monocle vissé en parfait



Les femmes journalistes.

S'il y a des affaires d'honneur, espérons qu'on nous invitera à la représentation.

Caricature de Henriot.

(*Charivari*, 21 décembre 1897.)

gentleman, la différence est grande comme allure générale, mais cela tient uniquement à ce que les

rêves d'émancipation politique et sociale ont été remplacés par des desiderata plus terre à terre, par des aspirations beaucoup plus... fantaisistes.

L'image, elle, a suivi soigneusement toutes ces transformations, a noté ces formes diverses de l'émancipation ; elle a saisi au vif et la femme professeur, et la femme médecin, et la femme avocat, et la femme escrimeuse, et la femme électeur, et la femme journaliste, vulgarisation de l'ancien type du bas-bleu. Ce dernier type, même, n'a-t-il pas donné naissance à la « frondeuse », terme qui, aujourd'hui, volontiers s'applique à toute femme faisant profession d'écrire dans un journal !



L'uniforme de l'avenir de Mlle le médecin du régiment.

On avait autrefois *la fille du régiment*; maintenant ce sera *la mère du régiment*.

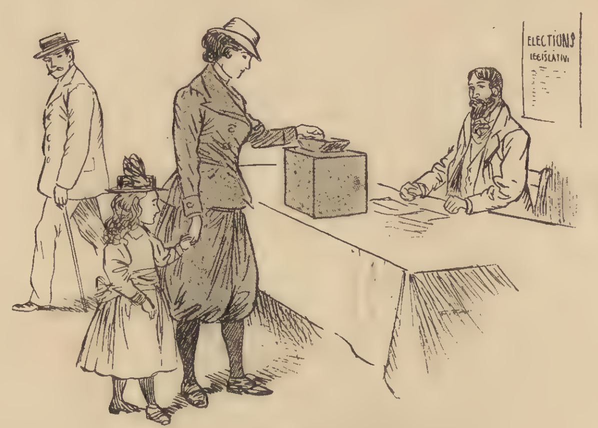
(*Wiener Caricaturen*, 3 novembre 1895.)

Toutefois, la femme professeur et la femme médecin, cela prête peu à la satire, encore moins à la blague illustrée.

Quelques calembours sur médecin et sur son fé-

minin « médecine »; quelques caricatures sur les « médecines » pour hommes, et la verve se trouve tarie. L'esprit spécial n'ira pas plus loin.

L'avocasserie fit plus de bruit. Tandis que certains



La femme future.
La mère initiant sa fille aux devoirs de l'existence.
Croquis original de Fernand Fau.

crayons se contentaient de caricaturer Mlle Chauvin — l'héroïne d'un jour — d'autres ressuscitaient Jean Hiroux et s'en servaient pour mettre nos jeunes avocates en posture difficile. Tout cela, du reste, peu nouveau et point méchant.

J'ai parlé de l'escrime. Tout le monde sait qu'il y a eu, qu'il y a des femmes escrimeuses : tout le monde sait que dans certaines villes — telle Vienne — femmes et jeunes filles de la bonne société se

livrent à cet exercice, que Mme Astié de Valsayre se battit en duel, que l'affaire fit quelque bruit et que

NOS DÉPUTÉES



Si vous croyez, mesdames, que nous ne remplirions pas votre rôle aussi bien que vous le nôtre.

Caricature de Coll-Toc.

(*Pêle-Mêle Gazette*, septembre 1885.)

de la chronique journalistique la chose passa dans le domaine plus éclectique de la peinture, grâce au

tableau, aujourd'hui presque historique, d'Émile Bayard, l'*Affaire d'honneur*, quelque peu remarqué au Salon de 1884. Les deux belles femmes, coquettement vêtues, tandis que de leurs jupes émergent deux bustes nus aux chairs impeccables, ne furent donc pas seulement pure fantaisie d'artiste, heureux de se livrer à des oppositions de couleurs; elles servi-



— Comment trouves-tu le nouveau professeur de physique et de chimie ?
— Assez jeune et bien; mais qu'importe! il ne fait pas d'*expériences* avec nous.

(*Humoristické Listy*, de Prague.)

ront à noter pour la postérité un fait qui a pu se produire sous des formes extérieures moins élégantes, mais qui n'en a pas moins pris place dans l'histoire des événements relatifs aux mœurs et aux habitudes sociales.

Voulez-vous des noms? Ouvrez la curieuse plaquette de Jean Alesson : *Les femmes décorées de la Légion d'honneur.*

ACTUALITÉS



NOS AVOCATES.

— Diable, ce costume me paraît un peu risqué.
— Phryné allait bien plus loin, mon cher monsieur.

Caricature de Henriot.

(*Charivari*, 1898.)

* L'idée d'habiller les représentantes du sexe faible en juges ou en avocats a été souvent exploitée par la caricature française depuis un certain nombre d'années. La femme portant des jupes, il semblait que la robe du magistrat dût lui appartenir de droit. L image pressentait ainsi ce qui devait arriver, du moins germer

« Mlle Jean-Louis », nous dit-il, « la fille du professeur d'escrime, est un bretteur très fin, très habile, qui a fait des armes avec des officiers — lutte courtoise — et a recueilli des compliments dans lesquels la sincérité jointe à quelque admiration, effaçait la galanterie.



Quand tu seras grande, tu auras des culottes et des bas noirs.

Croquis original de Fernand Fau.

« Dans le monde, on a parlé de patriciennes qui espadonnent à la perfection; on cite notamment Mme la comtesse B. de la Salles qui jongle avec une épée comme Béatrix de Montferrat et tire le fleuret comme un Prévost[1]. »

A cette innovation, à cette sorte de révolution dans nos mœurs l'image ne pouvait rester indifférente : toutes les aspira-

un jour, la femme *avocate* en attendant la femme *magistrate*. Mais, depuis le cas de Mlle Chauvin, c'est-à-dire depuis le moment où la femme a demandé l'accès à la profession d'avocat, les satires dessinées ont abondé. Signalons, entre toutes, *Un tribunal de femmes*, par Henriot (*Illustration*, 9 octobre 1897).

1. Voir les *Femmes de Sport*, du baron de Vaux (Paris, Marpon et Flammarion, 1885). — Une des gravures représente la comtesse de Rosemont, en culotte, tirant au pistolet.

tions, tous les desideatra de la femme ont été ainsi notés par elle, au passage, allant du réel aux plus extrêmes extravagances de la fantaisie, inventant femmes cochers, femmes conducteurs d'omnibus,



— Depuis que tu es devenue professeur, chère femme, il règne en toi un trouble profond. Aujourd'hui encore tu as mis ma culotte à l'envers.

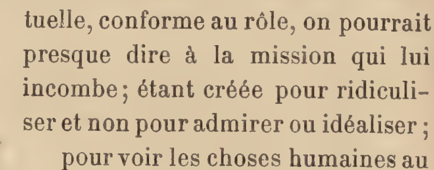
(*Unsere Gesellschaft*, de Berlin, 1898.)

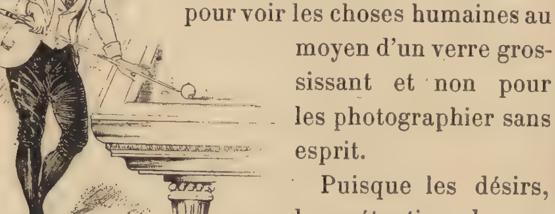
femmes députés, femmes garçons de café, femmes groom et même femmes croque-morts.

Dans cette lutte entre le passé et l'avenir, la caricature paraît vouloir se prononcer pour les idées d'autrefois. En tout cas, chaque conquête de la femme est, pour elle, l'objet de quelque nouvelle

satire graphique, et dès que surgit une revendication quelconque, même justifiée, on la trouve, avec ses crayons, prête à l'enterrer sous le coup du ridicule.

Cela est du reste conforme à son attitude habituelle, conforme au rôle, on pourrait presque dire à la mission qui lui incombe; étant créée pour ridiculiser et non pour admirer ou idéaliser; pour voir les choses humaines au moyen d'un verre grossissant et non pour les photographier sans esprit.





Etudiante dans l'exercice des devoirs de sa profession.
(*Wiener Caricaturen*, 6 novembre 1898.)

Puisque les désirs, les prétentions du sexe faible s'étendent sur tout, puisqu'ils visent instruction, fonctions élevées, aussi bien que métiers vulgaires, pourquoi ne verrait-on pas des écoles supérieures et techniques de filles faire suite aux lycées de filles — de même façon que pour les garçons.

Pourquoi ne verrait-on pas des femmes saint-cyriennes, polytechniciennes, forestières? Elles sont garde-barrières : pourquoi ne seraient-elles pas douanières? Elles sont médecins : pourquoi ne seraient-elles pas ingénieurs?

27.



CE QUE SERA LA NOUVELLE MARINE AUX A

Caricature du *L*



1900 — SUR LE PONT D'UN NAVIRE.

ork (1896).



UNE SALLE DE COURS A L'UNIVERSITÉ DE VIENNE,
lorsque le gouvernement aura autorisé la participation du beau sexe aux études supérieures.

(*Humoristische Blätter*, de Vienne, 1892.)

* Caricature dirigée contre la présence des jeunes filles dans les établissements d'instruction supérieure

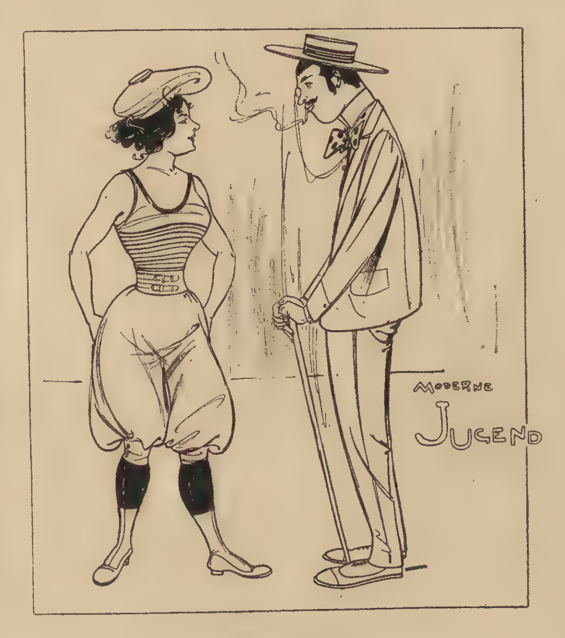
Ce sera là, ai-je besoin de le dire, un des sujets chers à l'image allemande, chose bien naturelle dans des contrées — telles Heidelberg, Bonn, Vienne, Zurich — où quantité de jeunes filles, voire même de femmes, suivent les cours des universités se faisant remarquer par leur intelligence et par leur assiduité. Mais comment voudriez-vous qu'au contact d'étudiants, de mœurs souvent rudes et tapageuses, ces femmes ne se masculinisent pas de costume et de manières, puisque loin de s'isoler, elles prennent part à la vie commune, elles respirent la même atmosphère, elles participent aux mêmes préjugés et gagnent les mêmes mauvaises habitudes? Surprenant serait le contraire.



Projet d'uniforme pour lycée féminin.
(*Humoristické Listy*, Prague, 1898.)

Caricature française, caricature étrangère, s'amuseront donc, également, à ces représentations fantaisistes. Allemands et Viennois auront un faible pour la femme-soldat, pour la femme-major, même pour la femme-colonel, qui, chez eux, reste un type de fondation, tandis que Anglais et Américains peupleront les vaisseaux de flottes féminines, occasion

nouvelle et excellente de faire ressortir les côtés grotesques de la maigreur excessive et de l'embon-



JEUNESSE MODERNE.

LUI. — Je me souviens, dans mes premières années de « Gymnase[1] », avoir été une fois réellement amoureux — un sentiment sérieux pour mon âge.

ELLE. — Eh bien ! moi, en troisième, j'étais déjà débarrassée de ces bêtises !

(*Wiener Caricaturen*, août 1896.)

point indécent en matière de culotte, — maigreur pour les grades inférieurs, pour certaines fonctions

1. Établissement d'instruction secondaire.

spéciales, rotondité se complaisant d'elle-même



COSTUME DE TENNIS.

— Vous serez plus adroit, je pense, aujourd'hui.
— Au jeu, chère cousine.
— Oh ! vous êtes un homme terrible : vous pensez toujours à autre chose.

(*Wiener Caricaturen*, 1895.)

dans les grades supérieurs, au sommet de la hiérarchie maritime.

Une marine du sexe faible : chose à laquelle n'avaient point encore songé les féministes convaincus ; chose qui germa dans le cerveau de quel-



Diane chasseresse.

(*Wiener Caricaturen*, de Vienne, 1896.)

ques femmes intrépides, durant la guerre hispano-américaine, — les femmes ne doutèrent jamais de rien — et qui amena, en des articles de journaux, le qualificatif mal séant de « marine d'eau douce ».

Comme toujours, lorsqu'il s'agit d'image sati-

rique, il faut voir en ces amusantes compositions, une part de fantaisie et une part de réalité.

La fantaisie, ce sont les inventions qui sortent,



FEMME MODERNE EN GRAND EMBARRAS.

LE JEUNE MARI. — Femme, couds-moi donc un bouton à mon gilet.

LA JEUNE FEMME. — Comment m'y prendre : dans toute ma bibliothèque, je n'ai pas un livre sur l'art de coudre les boutons.

(*Nagel's Lustige Welt*, de Berlin, 1898.)

toutes armées, du cerveau du caricaturiste, les plaisanteries sur la culotte ; la réalité, c'est la figuration sous une forme comique, nécessairement exagérée, des modes et des mœurs du jour, conséquence des nouvelles habitudes sociales.

Jeunes filles d'écoles normales, normalement édu-



LES PRINCIPES DE LOLO.

— Je suis une femme de principe, dans le sens le plus osé du mot; dans ce que je pense et dans ce que je fais il y a toujours un principe (c'est-à-dire une chose d'intérêt) derrière.

Je ne veux ni pleurer ni faire pénitence, la jeunesse passe si vite; je veux jouir de la vie, et, à la vérité, c'est la chose principale.

Je veux aimer mon prochain comme je m'aime moi-même. C'est la loi pour tous, et c'est aussi mon principe.

C'est pourquoi deux charmants Apollons se disputant mon cœur sans vouloir se désister, comme en principe je déteste les injustices, sans hésitation, je les aime tous deux; je ne voudrais pas faire du mal à un homme. Tel est mon principe.

(*Lustige Blätter*, de Berlin.)

quées, pensionnaires d'instituts de gymnastique, joueuses de lawn-tennis, Dianes chasseresses, tout

cela se tient parce que tout cela a pour origine, pour signe distinctif, la culotte, emblème d'indépendance.

Ici, pure commodité; là, recherche d'élégance.



— Ce que les hommes sont exigeants tout de même ! A peine suis-je rentrée, morte de fatigue de ma promenade à bicyclette, à Potsdam, qu'il me faut déjà aller à la cuisine et veiller au repas du soir.

(*Nagel's Lustige Welt*, de Berlin, 1898.)

Ici, simple prétexte à quelque dialogue plus ou moins pimenté; — là, notation de quelque particularité amusante. Ici, fantaisie de crayonneur; là, document d'observateur.

Et, comme certaines libertés de costume amènent



Les mœurs de la femme en culotte.

— Comment, voici trois heures que je suis rentré et c'est maintenant seulement que tu arrives. On ne m'y reprendra plus à faire avec toi des parties de campagne.

— Quoi, des récriminations ? Sois heureux que le jeune lieutenant m'ait trouvé au jeu de cache-cache, dans la meule de foin. Tu auras soin, au moins, de le remercier pour tout le mal qu'il s'est donné avec moi.

(*Wiener Witzblatt*, de Vienne, 14 août 1896.)

les mêmes libertés de mœurs et de langage, on trouve

souvent, au bas de ces images, des légendes précieuses pour l'état des âmes en notre fin de siècle. L'intérieur répond à l'extérieur ; je veux dire qu'il laisse également le champ libre à toutes les supposi-



LA BEAUTÉ ÉMANCIPÉE.

Cupidon, entrant chez elle en facteur, se demande à la vue de tous ces attirails de sport et d'exercices violents, s'il ne se trompe pas d'adresse, autrement dit de sexe.

(*Humoristich Album*, de Rotterdam, 1898)

tions. Niera-t-on encore l'influence de l'habillement?

Habillez ces mêmes femmes en jupe et tirez la conclusion. Faites mieux. Donnez-leur les légendes qui se lisent ici, et vous verrez alors combien choquante serait la différence entre leur manière de parler et leur façon de se vêtir.

A modes nouvelles, mœurs nouvelles, l'on serait presque tenté de dire moralité nouvelle.

Comment voudrait-on, en effet, que la femme de



LE VAINQUEUR DES JEUX OLYMPIQUES DU JOUR.

(*Lustige Blätter*, de Berlin.)

la culotte, du corps accentué, fût, moralement parlant, la femme de la jupe, du corps enveloppé!

Idéal ancien : femme d'intérieur. Idéal nouveau :

femme d'extérieur. Ou, si l'on préfère, ce qui serait plus exact, autrefois la femme a une mission à remplir, un rôle net et bien défini à tenir, la défense



— Tenez, j'ai pourtant appris à monter en bicyclette. N'admirez-vous pas mon énergie, ma solidité ?
— C'est plutôt la solidité de votre machine que j'admire.

(*Humoristiche Blätter*, de Vienne, 21 août 1898.)

du foyer; aujourd'hui, elle a, d'elle-même, relâché le lien qui l'unissait à l'homme; elle va, vient, circule à sa guise sans s'inquiéter du reste.

C'est une associée, c'est un camarade venant pren-

dre ses repas à la même table et dormir dans la



MÈRE ET FILS.

— Oh ! ma mère, ma chère mère, tu ne crois donc plus en Dieu.

(*Strix*, de Stockholm, 21 juillet 1888.)

même maison meublée. Ce n'est plus la femme.

Pauvre femme nouveau jeu! demandant à des traités techniques l'art et la manière de coudre un bouton! Pauvre femme! encore obligée après des kilomètres en bicyclette, de veiller aux soins du ménage! Obligée de donner des ordres, de s'inquiéter des enfants!



— Certainement, la culotte l'emportera, et vous en verrez encore bien d'autres.

Dessin de Carl Hap.

(*Fin de Siècle.*)

La lutte entre l'ancien et le nouveau monde!

Tout naturellement, les sports tiennent, ici, une place considérable. Tout naturellement, la bicyclette y figure au premier rang, puisque, par elle, fut introduite la culotte.

En cette beauté émancipée, se complaisant avant tout aux exercices du corps, admiratrice de l'adresse, respectueuse de la force, ayant pour idéal l'homme de course, digne pendant, en son genre, du cheval de course, comment reconnaître la femme romanesque d'autrefois?

Toute naturelle apparaît donc l'hésitation du facteur Cupidon qui, en l'amusante allégorie ici repro-

duite, d'après un original hollandais, se demande, lettre en main, si le personnage représenté répond bien à la suscription de la missive qu'il doit lui remettre.

Ça, une femme! Ça, un représentant du sexe faible, au milieu de tous ces attributs masculins, au milieu de ces objets, tous destinés à des exercices violents!

Allons donc!

Et il est quelque peu perplexe, notre naïf petit Cupidon.



Madame porte la culotte.
Croquis de Jack Abeillé.
(*Le Supplément*, 1898.)

La satire est directe, la satire sera, souvent, pleine d'à-propos dans ce domaine que je me contente d'effleurer, puisqu'il ne s'agit plus, à proprement parler, de la femme en culotte pour elle-même, mais bien dans ses rapports avec la bicyclette, sujet très spécial destiné à prendre place en un autre de mes ouvrages.

Après le musée des horreurs de la culotte, les mastodontes de l'acier, ces hippopotames de terre ferme pour lesquels la reine bicyclette, solide quoi-

que flexible, se montre malheureusement trop clémente. Toute une autre galerie de grotesques qui, souventes fois déjà, a attiré l'attention des professionnels de la bécane. Qne n'est-elle, plus souvent, coursier rétif!

Aux clubs politiques de 1848 ont succédé les clubs



CYCLEWOMEN : QUELQUES COSTUMES INÉDITS

LE SPHYNX	L'OTÉROADOR	LE COLLET MONTÉ
pour les étrangères énigmatiques.	pour les brunes piquantes.	pour dames professeurs.

de féministes, d'esthètes, de bicycletteuses, *Ladies' Club* destinés à être pour le sexe faible cette maison de conversation, de réunion, de... jeu, si précieuse aux hommes, et ouverte à tous vents. Jadis c'était la femme réclamant ses droits; aujourd'hui, c'est la femme, usant de ses droits, et cherchant à prendre

sur l'homme une revanche dès longtemps préparée.

La femme *hommée*, de mœurs et de goûts, comme elle veut l'être, comme elle l'est, comme elle le sera, encore plus, d'allure et de costume.

Et les clubs se trouvent être une mine particulièrement riche pour la caricature, qui peut ainsi



CYCLEWOMEM : QUELQUES COSTUMES INÉDITS

LE TANAGRA pour nos Aspasies. — LE PAGE pour les dames éveillées. — LE FATMA pour les nonchalantes.

Caricature de Luc.

(*Journal amusant*, 14 septembre 1895.)

généreusement prêter aux femmes tous les vices, tous les ridicules du sexe mâle.

Naturellement, me voici amené à un des sujets affectionnés de l'image; l'exagération ou la synthèse de la mode nouvelle, en même temps que la re-

cherche de costumes fantaisistes. Prétexte à toilettes extravagantes, à nouvelles recherches de nudités, de polissonneries piquantes, pour ne pas perdre les bonnes vieilles habitudes, et faire comme si la jupe tenait toujours.



Culottisme au grand air.
(*Die Bombe*, de Vienne, 5 juin 1898.)

Et dans ce domaine, suivant l'usage, Vienne le dispute avantageusement à Paris.

Les dessous sont devenus des dessus : on en profitera pour les parer avec une élégance raffinée, pour créer une science nouvelle du désir féminin.

On cherchera surtout à formuler l'esthétique prochaine à peine encore dégagée. Suivant une habitude constante on ira trouver dans le passé des points de comparaison, on opposera les modes d'autrefois aux modes d'aujourd'hui, on représentera graphiquement l'homme et la femme de 1799 aux côtés de l'homme et de la femme de 1899.

Quels changements en l'espace d'un siècle !

Jadis c'était l'homme qui avait le grand chapeau de feutre, la veste serrée à la taille avec des orne-

ments aux épaules et un peu partout. Il était en culotte, il portait la canne, tandis que sa compagne disparaissait sous un grand manteau à une ou plusieurs pèlerines, tombant jusqu'aux pieds. Quelque



L'ombre de 1799.

— Il me semble, Kitty, que ces modernes ont interverti les rôles.

(*Scraps*, de Londres, 1898.)

chose comme le manteau des huissiers d'État là où existe encore la coutume du Moyen âge d'avoir des huissiers aux couleurs du pays.

Aujourd'hui, interversion des rôles, l'homme est devenu la femme et la femme, jaquette serrée à la taille, culottée, fait son homme la canne à la main.

Du moins, si ce n'est pas d'une précision exacte,

d'une fidélité scrupuleuse, c'est en tout cas l'impression générale, qui se dégage d'une étude minutieuse des modes en 1799 et en 1899. Et puis le passé n'est-il pas riche en enseignements, en comparaisons de cette espèce?

Autres temps autres mœurs : cela prêtera toujours à des rapprochements pittoresques; cela servira toujours à la vieille thèse du monde renversé. Jadis le lansquenet que servait la fille de brasserie, l'accorte servante prête à toutes les besognes; aujourd'hui, le classique garçon de café, aux favoris immuables, servant le « demi », le « quart » ou le « distingué » à la pédaleuse sans pédale.

La femme servait; — maintenant elle consomme.





Caricature de Lucien Métivet.
(*Le Rire*, 12 novembre 1898.)

L'homme dégustait, il sert — Boum !

Voilà bien, ce me semble, le changement dans le costume et le changement dans les mœurs. Voilà bien aussi le triomphe de la devise du Moyen âge : « Qui culotte a, liberté a. »

Après les comparaisons demandées au passé, les recherches de formes pour l'avenir, un besoin très caractéristique de créer quelque chose, de faire de l'inédit en matière de costume.



Lis russes poussés à Regent-street.

(*Scraps*, de Londres, 1896.)

A formes nouvelles, esthétique nouvelle.

Et puisque, contrairement à ce que pensent certaines personnes, la jupe est bien définitivement condamnée, puisque, pour les esthètes de la nouvelle école, c'est bien le principe de la culotte ou du pantalon qui doit triompher, le principe que l'habillement doit suivre les formes extérieures des membres du corps et non les envelopper, non les cacher, ce ne sont, de toutes parts, que variations plus ou moins fantaisistes, plus ou moins extravagantes sur le même thème : culotte ou pantalon. La

France semblant vouloir revenir à la culotte par l'intermédiaire de la femme, l'Angleterre tournant toujours autour du dilemme : pantalon, jupe divisée.

Sortons du rêve : rentrons dans la réalité.

Jusqu'où ira l'influence de la bicyclette en matière de toilette?

La culotte est-elle, ainsi, le dernier mot de la transformation, et restera-t-elle inhérente, pour ainsi dire, à ce genre d'exercice, ou bien le culottisme gagnera-t-il toute la société féminine, obtenant ses grandes entrées dans la vie civile, sans avoir pour cela besoin d'aucune machine, bicyclette ou automobile[1]?

1. Il est intéressant d'avoir sur la culotte elle-même l'appréciation de gens compétents qui ont déjà étudié la question des formes nouvelles données au costume féminin.

Je reproduirai donc, ici, l'avis de deux spécialistes, chacun en son genre, le Dr Lucas-Championnière et M. Pierre Lafitte.

De la femme en culotte elle-même, au point de vue de l'esthétique, voici ce que pense le premier en une étude récemment parue dans l'*Almanach des Sports*, l'intéressante publication de mon confrère et ami, Maurice Leudet, étude visant *le mouvement à bicyclette*.

« Pour en détourner la femme, on a dit que l'exercice était disgracieux et que le costume nécessaire était laid. Malgré mon incompétence esthétique, je demande à protester.

« Je ferai remarquer tout d'abord qu'on ne saurait demander au costume d'embellir quand même une femme trop grosse, mal faite, ou d'allure ridicule. Celles-ci sont nombreuses dans la rue, sous les costumes les plus divers, comme le dit une légende célèbre de Gavarni. Nous devons réclamer la liberté de ne les point regarder ; et lorsqu'elles se présentent à bicyclette, elles ont au moins l'avantage d'être en observation moins longtemps que lorsqu'elles sont à pied.

« Mais, pour un grand nombre de femmes qui rentrent dans la

J'indique cette tendance sans m'y arrêter autrement, ayant déjà, en un précédent chapitre, étudié le sujet.



Membre du Ladies' Club. Croquis de Draner. (*Le Charivari* 28 avril 1889.)

moyenne, le costume est plutôt seyant, et pour beaucoup il est très gracieux. Sans doute il y a quelque choix à faire dans les variétés de culotte, mais d'une manière générale les femmes la portent beaucoup mieux que l'on ne pouvait s'y attendre; ce qui tient peut-être à ce que la jupe n'est pas pour elles un attribut fondamental, comme pourraient le croire ceux qui n'ont jamais voyagé.

« Pour beaucoup la jupe courte est beaucoup plus agréable que la jupe longue à laquelle nous sommes accoutumés. »

Maintenant, s'il faut en croire Pierre Lafitte, loin de triompher, la culotte tendrait à disparaître, même en matière de cyclisme, c'est-à-dire là où elle était jusqu'à ce jour considérée comme indispensable. Voici, en effet, comment s'exprimait le chroniqueur sportif de l'*Écho de Paris* (11 août 1898) en un article d'un très réel intérêt documentaire :

« Ces dames y ont mis du temps, mais elles ont fini par céder.

« Une fois n'est pas coutume.

« Aujourd'hui toute femme digne de ce nom, toute Parisienne soucieuse d'être dans le ton, et toute Française désireuse d'avoir quelque élégance, n'oserait enfiler une culotte, l'horrible, la hideuse culotte, sous prétexte de vélocipédie.

« On commence à comprendre qu'il n'est pas nécessaire de se vêtir d'une façon ridicule pour parcourir les routes sur le petit cheval d'acier.

« Le cycliste fashionable est depuis longtemps plus fréquent que le cycliste grotesque.

« Avouez, mesdames, qu'il n'en est pas de même pour la femme. N'en sommes-nous pas encore à *remarquer comme une exception la femme ayant du chic à bicyclette*? Est-ce qu'il ne vous est pas arrivé de vous poster au coin du Bois, dans le seul but de

Culotte ou jupe? Laquelle l'emportera? Les paris sont ouverts.

La fantaisie ne fut-elle pas toujours la grande souveraine. Aujourd'hui, dans l'image, simple amusette, demain, peut-être, elle sera la réalité. Aujourd'hui, c'est le pur produit de l'imagination d'un crayonneur en verve; demain, ce sera le modèle envié, le dernier cri d'un couturier à la mode.

vous offrir la tête de vos « sœurs »? Les grasses et les maigres semblaient concourir pour le Prix du Ridicule et du Grotesque, et le spectacle était infiniment gai de ces femmes *pour la plupart fort séduisantes en toilette de ville* et soudainement transformées en caricatures par le seul fait d'avoir voulu mettre leur séant sur une selle plus ou moins jalousée.

« Eh bien! la culotte était la grande coupable. Avec elle, les formes les plus suggestives devenaient inconvenantes ou... décourageantes; les derrières s'envolaient sans crier gare et les ventres menaçaient perpétuellement leur prochain; le mystère des jambes se transformait en de cagneuses ou bancales réalités et les chevilles étaient ouvrières.

« Et dire qu'il a fallu lutter pendant cinq ans pour en arriver à faire comprendre aux femmes que le plaisir qu'elles prenaient à s'habiller ainsi en hommes ne valait pas, en somme, le ridicule que cette manie leur valait. Aujourd'hui, la preuve est faite, la jupe-culotte a été l'ambassadrice chargée de négocier la paix entre le bon goût d'un côté et l'indépendance (?) de la femme de l'autre. La culotte n'est plus l'apanage que des professionnelles et des dames qui tiennent à faire leurs cent kilomètres dans la journée au prix de Dieu sait quelle sueur!

« La culotte est morte! Vive la jupe! »

Pierre Lafitte.

On le voit, le Dr Lucas-Championnière et Pierre Lafitte ont sur la culotte une opinion diamétralement opposée.

Entre les deux chacun pourra se prononcer, puisque ce sont ici les pièces du procès que j'instruis.

Tel costume, dessiné dans un esprit de satire, se retrouvera quelque jour sur le dos d'une femme particulièrement heureuse de pouvoir arborer une toilette follement excentrique.

Comme les langues, les crayons marchent tou-



AU CLUB DES FEMMES.

Ici, il n'y a que les reines qui comptent; les rois ne valent plus rien.

Caricature anglaise (*Snap-Shots*, de Londres, 1897.)

jours. Et Dieu sait ce qu'ils inventent, eux aussi.

Particulièrement vaste, déjà, le champ de la caricature *culottière* ira s'agrandissant sans cesse. Mais, dès à présent, sa sphère est bien tracée. Modes,

mœurs, types, la satire embrasse tout et c'est avec une verve joyeuse qu'elle semble vouloir poursuivre les ridicules de l'Ève nouvelle, de l'Ève culottée.

Je m'arrête.

Ici les images parleront pour moi ; les images qui se complaisent en toutes sortes de fantaisies costu-



— Tu mets des faux mollets pour monter à bicyclette?
— Mais non c'est pour me ballader sur les boulevards!

Caricature de Stop.

(*Journal Amusant*, 28 septembre 1895.)

mières destinées à la grande scène du théâtre de la vie ; les images qui cherchent à marier le passé et le présent, qui s'évertuent à faire de la femme le dieu du jour, qui la transforment en une sorte de jeune éphèbe, le claque en main, le monocle à l'œil, en bas de cour, enveloppé dans le rayonnement du classique manteau d'hermine.

La femme-homme de demain, peut-être. Ou de l'avenir.

Qui sait?

En tout cas, bien certainement, la femme d'une humanité nouvelle modifiée de fond en comble; la femme s'étant « masculinisée » tout en ayant « féminisé » l'homme; la femme qui ne sera plus la femme tout en n'étant pas l'homme.

!!!!!!!!!!



Compromis entre le passé et l'avenir : moitié jupe, moitié culotte.

(*Scraps*, de Londres, 1896.)



« La beauté est chose enivrante, la grâce rend irrésistible. »
(GŒTHE).

(*Das Narrenschiff*, de Berlin, 1898)

XI

Ouvrières et paysannes.

Aux champs et à l'atelier. — La culotte considérée comme gagne-pain.

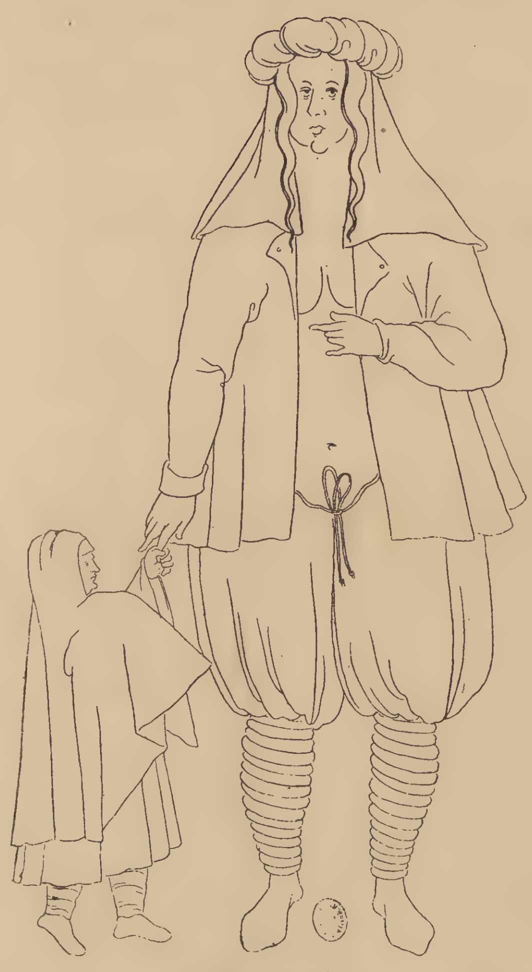
Dans les recueils anciens de costumes, on trouve, et en nombre, des femmes vêtues plus ou moins en homme, je veux dire *à la turque*, suivant le qualificatif qui se donnait alors, communément, à cette façon de vêtement ayant pour particularité le pantalon bouffant.

Habillements de certaines femmes qui s'habillent à la turque : telle est la légende de toutes les publi-

cations des XVIe et XVIIe siècles, et sous ce titre générique prennent place, en leur ensemble, les populations féminines ayant subi les modes et les habitudes de l'Orient, depuis les sultanes du sérail de Constantinople, jusqu'aux femmes de Grèce, de Morée et de Crète.

Ailleurs, sous des titres différents, on peut voir un choix, souvent assez piquant, de paysannes « court vêtues » : les célèbres Trois Grâces du Guggisberg, en Suisse, montrant, sans paraître autrement gênées, leurs énormes mollets enserrés dans de gros bas et même le genou et l'au-dessus du genou, puisque la jarretière se plaçait, alors, plus bas; les accortes servantes de Lusace et de Danzig aux mines poupardes, aux pommettes d'apis; les robustes paysannes de Hollande, tricotant et fumant, chaussées de bottes, vêtues de vestes historiées à gros boutons en pièces de monnaie, la tête couverte, couronnement idéal, d'un haut-de-forme à poils rébarbatifs.

A proprement parler, ce sont là pour nous, aujourd'hui, costumes historiques, les uns dus à la similitude des mœurs et des origines, les autres s'étant transmis de génération en génération, vieilles coutumes particulières à certains coins, commodités locales conservées dans un but précis; et l'on peut en conclure, qu'en ces contrées, l'œuvre de la séparation des sexes, pour une cause quelconque, n'avait point encore suivi sa marche ordinaire et habituelle.



FEMME DE MORÉE.

D'après un recueil allemand du XVI[e] siècle (*Trachtenwerk in Radirungen*) suite de poncifs destinés au coloriage. (Bibliothèque nationale).

L'état sauvage ou même purement naturel, n'est-ce pas l'homme et la femme confondus ?

L'état civilisé, n'est-ce pas l'homme et la femme nettement séparés, quoi que l'on puisse penser en cette fin de siècle ?

En thèse générale, aujourd'hui comme autrefois, grande est l'analogie entre l'homme et la femme des campagnes, aussi bien pour ce qui a trait aux occupations et à la manière de vivre que pour ce qui touche à l'aspect physique et au costume, alors que, au contraire, multiples sont les différences entre le citadin et la citadine. Il semble que la terre imprègne d'une sorte de facies particulier ceux qui passent leur existence à la féconder, éternellement courbés en des gestes identiques. Et cette marque n'est pas moins appréciable chez ceux qui sont soumis aux rudes besognes des ateliers industriels. Il semble que le dur travail désexualise les êtres humains et les coule en un même moule.

Comment s'étonner après cela qu'il y ait, juste conséquence des similitudes physiques, certaines similitudes extérieures, et que la culotte se trouve être, pour la femme comme pour l'homme, le vêtement de travail par excellence.

Voilà bien la commodité dont je parlais tout à l'heure, la commodité de tout temps recherchée par quelques travailleuses, à la campagne et à la ville, qui se peut voir au plein air des champs comme dans l'engouffrement des ateliers.

La culotte, arme de travail, tout comme la blouse, qu'il s'agisse de la blouse bleue flottante de l'horloger ou de la grande blouse noire du typographe.

La culotte! on peut être surpris qu'elle n'ait point été adoptée par les factrices des postes, si nombreuses en certains pays, ces factrices rurales intrépides marcheuses à l'égal des hommes, et dans le petit personnel des voies ferrées, par les gardes-barrières dont le métier est souvent si pénible.



Herscheuses du Borinage.
D'après un croquis de J. Loëvy.
(*Revue encyclopédique*, 28 novembre 1896.)

Mais, en revanche, voici des montagnardes, voici des herscheuses, voici des pêcheuses d'huîtres, voici des cantonnières, voici des laitières alpestres... en culotte, même en pantalon.

Et comment voudriez-vous qu'il en soit autrement? Comment des femmes pourraient-elles pénétrer dans des taillis, dans des fourrés épais, descendre dans les entrailles de la terre, entrer dans l'eau jusqu'à mi-jambe, patauger dans la poussière et dans la boue si elles ne jouissaient de la liberté de leurs mouvements, si elles n'avaient leurs deux jambes indépendantes. Les unes, donc, ont enfilé le pantalon, le vrai pantalon, alors que d'autres se contentent

de la culotte ou d'une sorte de caleçon et que d'autres, encore, se chaussent de bottes... d'égoutier. La botte avec le jupon court n'est-elle pas, en certaines contrées d'Allemagne et d'Autriche, la vraie livrée de la paysanne, de la nourrice, de la femme vouée aux durs métiers?



Herscheuse.
D'après un croquis de J. Loëvy.
(*Revue encyclopédique*, 28 novembre 1896.)

Voici les montagnardes de Champéry, en Suisse, les herscheuses des houillères du Borinage et de toute la contrée du Nord, les laitières du Tyrol, les cantonnières bavaroises, les pêcheuses d'huîtres d'Arcachon et autres bassins.

Si les laitières du Tyrol, avec leurs culottes de drap ou de peau, tiennent quelque peu de l'opéra-comique, combien curieuses et vénérables les paysannes du Valais, avec leur pantalon, avec la petite veste du fromager et le petit couvre-chef en paille particulier à tous ceux qui vivent de l'industrie laitière. Un costume collant en cette étoffe propre aux pays de montagne qu'on appelle *mi-laine*. De vrais hommes. Du reste ayant un bâton à la main, la pipe à la bouche et marchant d'un pas assuré.

Certaines, — telles les pêcheuses d'huîtres et les herscheuses — pour mieux caractériser encore la nature de leur costume de travail, reprennent, les jours de fête, les vêtements de leur sexe. D'autres, au contraire, — telles les femmes de Champéry —



Laitière du Tyrol.

D'après une photographie destinée à une carte-postale.

prennent la culotte, le matin, pour ne la plus quitter que le soir et ne connaissent, au point de vue de l'habillement, ni dimanches, ni jours de fête.

Dira-t-on, après cela, que la culotte n'est pas, par excellence, le vêtement-type du travail et du dur labeur?

Du reste, sur ce point, ville et campagne sont d'accord.

Combien nombreuses, en nos grandes cités, les femmes, les ouvrières, voire même les petites bourgeoises, pour lesquelles le costume masculin se trouve être comme une sorte de tenue de travail, et qui ne prennent la jupe que pour le dehors, je veux dire pour la sortie; — tenue de gala, si l'on peut s'exprimer ainsi. Telle, bonne petite ménagère, vaque en culòtte aux soins de son ménage, va, en culotte, faire ses provisions; telle autre, dans un atelier de teinture ou d'imprimerie, enfile la culotte de coutil ou de velours côtelé. Jadis, lorsque les machines à imprimer admettaient encore le margeur humain, toutes les margeuses étaient ainsi culottées, malgré les règlements sévères visant la séparation des sexes dans les ateliers.

Commodité de la culotte, incommodité de la jupe, lorsqu'il s'agit du travail, telle serait la conséquence qui se dégagerait de ces lignes s'il était nécessaire d'arriver à une conclusion quelconque.

Quelquefois, il est vrai, jupes, culottes et même pantalons se sont trouvés faire bon ménage, et la culotte, chose caractéristique, pouvait être également considérée, alors, comme vêtement de travail. Quoique ce soient là souvenirs purement rétrospectifs, la chose n'en est pas moins curieuse à noter.

Imposée aux courtisanes du moyen âge comme vêtement de dessous, la culotte ancienne, que por-

taient nombre de femmes du XVI[e] siècle, alors que l'on mettait le corps sous cloche, est bien en réalité la véritable ancêtre de la culotte moderne. Pour les courtisanes, c'était le vêtement professionnel, la tenue du métier. Vous les trouviez ainsi culottées



Pêcheuses d'huîtres du bassin d'Arcachon.

D'après une photographie communiquée par Mme Dieulafoy.

à Venise, à Hambourg, à Vienne, à Berne. Pour les danseuses vénitiennes, c'était un accessoire indispensable, tout comme de nos jours, avec cette différence qu'au lieu de l'inexpressible actuel, en calicot ou en surah, l'on portait culotte de velours ou de brocart.

Et quelle culotte! Quelle lourde culotte surtout,

avec des pompons, des glands dans le bas, comme s'il s'agissait d'une blague à tabac. La culotte de linge n'existant pas encore, bien des femmes furent alors culottées en hommes, d'autant que — tel est le cas de la danseuse — ces culottes étaient destinées à être montrées, mises en évidence.

Dans notre siècle, beaucoup d'ouvrières furent enjupées, qui étaient, en même temps, culottées, pantalonnées serait plus exact. Je n'en veux pour preuve que cet amusant détail révélé par un écrivain lyonnais, M. Puitspelu, dans une pittoresque étude sur le *vieux canut* qui est, on le sait, l'ouvrier en soierie de notre grande cité manufacturière[1].

« L'hiver, dans notre atelier, par rapport au froid, l'apprentisse, sous ses cotillons, portait des pantalons de velours noir descendant jusqu'aux talons. Elle semblait un pigeon pattu. Cela eût été pour dépoétiser Lamartine lui-même! Je veux bien que ce fût plus convenable pour monter sur la suspente (*sic*), mais enfin j'aurais mieux aimé de vraies jambes, même pour monter sur la suspente. »

Des demoiselles de magasin, des *apprentisses*, en pantalon d'homme, en velours d'ouvrier, voilà qui n'est point vulgaire mais qui, très certainement, ne ferait pas l'affaire de nos modernes trottins.

Revenons au présent et notons cette dernière et précieuse remarque : que la question du salaire

1. Cette amusante étude a été publiée dans la *Revue du siècle* une revue qui parut à Lyon, en ces dernières années.



DANSEUSE VÉNITIENNE (XVI[e] SIÈCLE).

D'après une estampe coloriée du recueil : *Modes de Gaignières, Italie.*

* La stature de la femme est surélevée par le pied de vache, d'un usage presque général à cette époque.

se trouve, toujours et partout, étroitement unie à la question du vêtement. Dans la plupart des ateliers, c'est un prix fait : quatre francs les hommes, c'est-à-dire les culottes, deux francs les femmes, c'est-à-dire les jupes. Et je ne crois pas qu'il puisse être à ce point de vue, d'histoire plus intéressante, plus concluante que l'histoire de Mlle Foucaud, fondatrice d'une cité de chiffonniers, ainsi racontée par M. Louis Paulian, l'observateur si précis des mœurs des mendiants et des miséreux, en un volume, *la Hotte du Chiffonnier*[1]. En voici donc, tout au long, le curieux récit.

« ... L'histoire de Mlle Foucaud est un véritable roman. Cousine d'un maréchal de France du premier empire et fille d'un industriel subitement ruiné dans une crise financière, Mlle Foucaud arrive à Paris vers 1830 ; elle perd bientôt ses parents et reste seule sans ressources. Mais elle est jolie, elle a reçu une certaine instruction et, grâce à quelques amis, elle réussit à se faire présenter à Alexandre Dumas père, qui veut bien la prendre sous son patronage. Le grand romancier lui procure quelques leçons, mais le métier d'institutrice est bien dur et ce n'est qu'à grand'peine que Mlle Foucaud gagne le pain quotidien. Heureusement qu'elle n'est pas fille à préjugés; elle cherche donc à faire autre chose et essaye de tous les métiers. Elle entre au théâtre des

1. Paris, Hachette et Cie. Volume faisant partie de la *Bibliothèque des Écoles et des familles.*

Batignolles, n'y réussit pas et alors, sans hésiter elle se fait cocher au service d'une comtesse d'occa-



Apprentie *canuse* portant sous ses cotillons des pantalons de velours.

Croquis original de Gustave Girrane.

sion qui fit beaucoup parler d'elle en son temps. Un beau jour, elle entre dans une imprimerie comme ouvrière compositrice et reçoit 2 fr. 50 par jour. Dans son atelier, il n'y a que des femmes qui ont

toutes le même salaire, mais, dans l'atelier d'à côté, il y a des hommes payés 4 francs par jour.

« Pourquoi les hommes sont-ils mieux rétribués que les femmes? Sans doute parce qu'ils font plus de besogne. Mlle Foucaud s'informe et apprend que les hommes font peut-être moins de travail que les femmes et qu'en tout cas leur besogne est moins soignée. Cette découverte l'indigne et, dès le lendemain, elle demande à son patron à entrer dans l'atelier des hommes. Le patron refuse : la discipline et le bon ordre exigent que les hommes et les femmes soient séparés. Mlle Foucaud, qui est une excellente ouvrière et qui a conscience de sa valeur, se fait régler son compte et quitte l'atelier. Le lendemain, un jeune homme proprement vêtu, les cheveux coupés ras et la cigarette à la bouche, se présente chez le prote et demande à être embauché. C'était, on le devine, Mlle Foucaud. Le prote, devenu aujourd'hui un des plus grands imprimeurs de Paris, était un homme de cœur et d'esprit; il feint de ne pas reconnaître son ancienne ouvrière, l'embauche et Mlle Foucaud reste pendant dix ans dans l'imprimerie à la grande satisfaction de ses chefs. Pendant ces dix ans, l'ouvrier Foucaud, qui le soir seulement redevenait Mlle Foucaud, s'impose mille privations et réalise de petites économies.

« Un jour qu'elle se promenait dans les terrains vagues de Clichy, elle rencontre un ouvrier maçon en train de bâtir de petites huttes.

« — Que construisez-vous là, mon brave homme?

« — Je bâtis une maison pour des chiffonniers.

« — Ça, une maison?

« — Oui, une maison et une maison qui me rapporte plus que les immeubles des boulevards ne rapportent à leur propriétaire. Voyez, chaque hutte me coûte environ 100 francs; je la loue 1 franc par semaine; si vous savez compter, calculez, vous verrez que cela fait du 50 pour 100.

« — Mais est-ce que les chiffonniers ont de l'argent pour vous payer?

« — Je le crois bien, ce sont les plus exacts des locataires... quand on ne leur fait pas crédit. »



La culotte de la femme du peuple.
Manque d'élégance, mais c'est si pratique.
Croquis original de Fernand Fau.

« Mlle Foucaud n'hésite pas, voilà le placement de ses économies tout trouvé. Elle achète un terrain, y fait construire une cinquantaine de petites huttes et, après avoir quitté l'imprimerie, vient bravement se fixer dans cet immeuble qui est bientôt rempli de chiffonniers. La femme en culotte dirige elle-même la cité, elle perçoit ses loyers, augmente ses économies, double le nombre de ses cellules et enfin quitte ce monde

en léguant son immeuble à la ville de Clichy, qui avait été témoin de sa misère et de sa fortune.... »

De même qu'il y eut l'impasse de la Femme-sans-Tête, produit d'une vieille légende fantaisiste, de même nous avons vu se créer, ainsi, dans l'agglomération parisienne, la cité de la Femme-en-Culotte, en souvenir de Mlle Foucaud, de l'ancienne ouvrière d'imprimerie passée ouvertement dans le camp des hommes, quoiqu'il soit, assurément, plus facile de changer de religion que de sexe.

Sans cela, combien de femmes seraient hommes, combien de femmes enfileraient la culotte pour ne la plus jamais quitter.

Certes, lorsque, par l'imagerie sculptée des cathédrales, ils popularisaient la dispute de l'homme et de la femme pour la suprématie du ménage, les gens du moyen âge n'avaient point envisagé ce côté de la question : ils n'avaient pas prévu que, quelque jour, la femme désirerait, prendrait la culotte pour recevoir un salaire plus élevé, pour avoir droit à une rétribution plus rémunératrice de son travail.

La culotte, devenue un agent du *struggle for life*, voilà une solution fin de siècle à laquelle on ne s'attendait guère.

Un jour, sans doute, comme jadis le Directoire à propos des femmes-soldats, les défenseurs de la suprématie masculine interdiront à toute femme, sous les peines les plus sévères, l'entrée des ateliers masculins.

Et ce sera là une nouvelle façon d'expliquer et de faire triompher les droits de l'homme!

Mais, en attendant, quelle matière à rapprochements bizarres et à comparaisons philosophiques. Au bal masqué, le travestissement pour amuser, émoustiller, intriguer l'homme; à l'atelier, le déguisement pour jouir des mêmes avantages, de la même paye que l'homme; sur le champ de bataille, l'uniforme pour avoir la perspective de pouvoir, quelque jour, mourir au champ d'honneur, comme si l'on était un homme, comme si l'on se devait à l'impôt du sang.

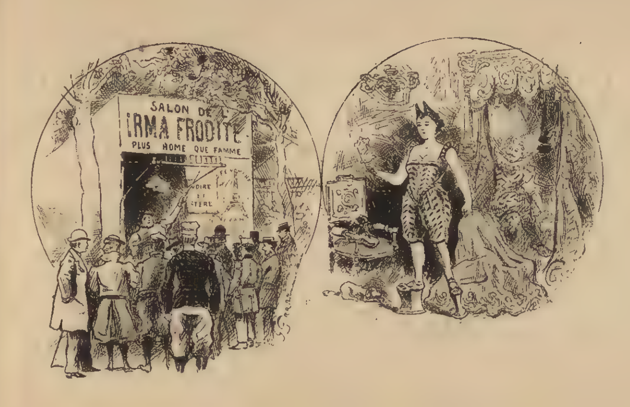
La recherche du plaisir, la nécessité du pain quotidien, ou même, simplement, la commodité, l'économie de la toilette, le besoin d'aventures et d'une vie disciplinée tout à la fois; trinité de raisons poussant la femme, inconsciemment, vers la culotte.



Les culottes de l'avenir.

Caricature de Paul Léonnec.

(*Journal Amusant*, 22 janvier 1898.)



XII

Hommes-femmes : Femmes-hommes.

L'hermaphrodisme. — Le chevalier d'Éon.

Ni hommes ni femmes, ainsi semblent devoir être, pour bien des gens, les types de l'avenir, en leur culottage identique.

Et malgré soi, alors, on se reporte à certains êtres des temps antiques, à Adam, d'après la *Genèse*, le premier des bisexués; on songe aux personnages à la fois mâles et femelles comme Astarté, la déesse de la Lune chez les Égyptiens, et l'on se trouve amené à l'*hermaphrodisme*, c'est-à-dire à cet état particulier que Littré et le *Dictionnaire de l'Académie* définissent plus ou moins ainsi : « La réunion de certains caractères des deux sexes dans un seul individu. »

L'hermaphrodisme ! Une dualité qui n'arrive même pas à être une individualité nettement tranchée.

L'hermaphrodisme ! Une monstruosité que la feuille volante, l'image populaire se complurent à représenter, comme les veaux à deux têtes, comme la bête du Gévaudan.

L'hermaphrodit (*sic*) ou *Androgyne*, figurant dans la galerie des monstres du moyen âge et même encore des temps modernes, qui, longtemps fut accusé d'avoir prédit « les guerres civiles, mortalitez et famines qui ont esté en ce royaulme! »

L'hermaphrodite! C'est-à-dire l'être qui n'est ni mâle ni femelle, ne sait lequel des deux sexes choisir, et finit par se les octroyer tous deux, conformément à la croyance ancienne qu'il est un personnage jouissant de la faculté de remplir, tour à tour, les fonctions de l'un et de l'autre.

L'hermaphrodite, qui servira de pamphlet contre Henri III, et qui nous vaudra l'amusante femme en homme que nous reproduisons ici, malgré les violences de la satire, usant de la faveur qui s'attache à toute pièce, à tout document historique.

L'hermaphrodisme masculin — l'histoire est là pour le rappeler — fut la cause de multiples erreurs de sexualité : tel, considéré comme femme dans sa jeunesse, se révélait homme, à l'âge de puberté, sans qu'on ait jamais vu, cependant, que d'homme aucun soit devenu femme, nous dit Ambroise Paré, « puisque la nature tend toujours à ce qu'il y a de plus parfait ».

Et l'histoire, également, a conservé le nom de plu-



Frontispice du volume *Les Hermaphrodites*, gravé par L. Gaultier (vers 1605) et représentant un homme avec une fraise et une coiffure de femme.

* Cette violente satire étant dirigée contre les mœurs dépravées de la cour de Henri III, il est permis de supposer que le personnage ici représenté est Henri III lui-même.

sieurs personnages — tels Marin le Marcis[1] et Marguerite Malaure au XVIIe siècle, Anne Granjean au XVIIIe — qui, de ce fait, eurent maille à partir avec la justice. En 1693, se croyant elle-même hermaphrodite, Marguerite Malaure venait à Paris en habit d'homme, l'épée au côté et le chapeau retroussé, costume qui lui avait été imposé par un jugement des Capitouls de Toulouse. Examinée, reconnue femme, et soignée, elle dut présenter une requête au Roi pour pouvoir reprendre les habits de son sexe. Et ce ne fut point chose aisée.

L'imagerie ou, plutôt, le placard conserva le souvenir de l'homme-femme arrivé à Paris chevalier et quittant la capitale en jeune donzelle.

Les siècles antérieurs connurent, ainsi, le personnage de sexe indéfini ou le bisexué, suivant le point de vue auquel on croira devoir se placer, qui eut son type le plus parfait en ce chevalier d'Éon si longtemps fameux par l'incertitude de son sexe.

Le chevalier d'Éon ! vrai modèle de la femme-homme ou de l'homme-femme, comme on voudra, puisque, malgré l'autopsie faite après sa mort, laquelle démontra qu'il était du sexe masculin, bien des gens se trouvent encore pour soutenir que cette opération, accomplie à la légère, sans garantie sérieuse, ne prouve rien. Grâce à la délicatesse de sa consti-

1. Marin le Marcis fut condamné à mort, à Rouen, *pour avoir abusé de son sexe.* Peut-être le jugement eût-il bien fait d'indiquer lequel.



LE CHEVALIER D'ÉON EN FEMME.

D'après une gravure au burin signée : « Pruneau *sculp.* 1779 ».

tution, grâce à sa figure parfaitement imberbe, ce personnage put se prêter facilement au rôle qu'on lui fit jouer : il fut avant tout un agent politique, un envoyé secret de la cour de France se transformant en homme ou en femme, suivant les besoins de la cause, jusqu'au jour où la volonté du souverain vint lui intimer l'ordre précis de reprendre les vêtements de son sexe, c'est-à-dire de ne plus quitter les vêtements féminins, sans doute parce que la Cour avait un intérêt majeur à ce qu'il en fût ainsi, parce qu'il y eut là une raison d'État qui, quelque jour, très certainement, nous sera révélée par la publication de mémoires secrets. Telle du moins paraît être la vérité en cette singulière et souvent mystérieuse histoire[1].

Et, ici, n'invoquez point l'image, car l'image se retournerait contre vous, ayant contribué, pour une bonne part, à perpétuer l'ambiguïté du personnage.

Ici c'est le chevalier d'Éon; là c'est la chevalière d'Éon. Ici Charles-Louis-André; là Charlotte-Louise-Andrée. Ici c'est un brillant capitaine de dragons; là c'est une noble marquise d'allure imposante, au nez quelque peu crochu. Ici, bel officier, c'est un por-

1. En 1792 le chevalier d'Éon fit comme chevalière d'Éon retentir bruyamment les échos de l'Assemblée Législative. Le 11 juin, en effet, Carnot lisait à ses collègues une pétition de ce personnage qui, s'annonçant comme « le jouet de la nature, de la fortune, de la guerre, des hommes, des femmes et des maris » demandait à reprendre « son casque, son sabre et son cheval » pour « lever une légion volontaire à la romaine ». A nouveau comme avec Beaumarchais, il proclamait donc la féminité de son sexe



LE CHEVALIER D'ÉON AVEC SES PRÉNOMS FÉMININS.

Dessin et gravure de Bradel.

D'après une épreuve du Cabinet des estampes, à la Bibliothèque nationale.

trait dédié à tous les dragons de France; là, même graveur, même encadrement, même œuvre pour tout dire, c'est une femme d'aspect vénérable, et au-dessous on lit : *A la mémoire des héroïnes françaises, Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette*, etc. Ici c'est un ambassadeur femme; là c'est un militaire femme. Une nouvelle Christine de Suède, la « Minerve gauloise », casquée, et mettant à nu une poitrine d'où émerge un sein aux rondeurs nettement féminines.

Lequel des deux fut le vrai, du chevalier ou de la chevalière?

Pour les spécialistes, pour les médecins, le cas n'est plus douteux : A. Debidour, dans *la Grande Encyclopédie*, le Dr Witkowski, dans *la Génération humaine*, s'en rapportent au procès-verbal d'autopsie. Mais les amateurs de causes célèbres, les éternels chercheurs de problèmes historiques continuent à douter ; bien mieux, les auteurs du livre, *les Femmes militaires de la France*, ont cru devoir accorder une notice à notre chevalier si richement doué pourtant de qualificatifs masculins : docteur en droit, capitaine de dragons, ambassadeur.

En vain, quand on vous parle de ce singulier personnage historique, répondez-vous : *c'est un homme.* Si longtemps le doute règna sur son sexe, qu'aujourd'hui encore, cette affirmation provoque sourires et protestations.

En vain objectez-vous l'autopsie ; régulièrement l'on vous observe : « N'empêche qu'on ne sera jamais



HOMME OU FEMME.

Pièce satirique sur le ou la chevalier (e) d'Éon.

D'après une gravure anglaise à l'aquatinte.

* Notre personnage porte à la fois, sur cette image, la croix de Saint-Louis et le tablier de franc-maçon. A ses côtés sont vêtement et coiffure du sexe masculin. Les attributs sur les cadres accrochés au mur se comprennent d'eux-mêmes.

(Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.)

fixé sur son sexe. » C'est pourquoi à mon tour, quoique mon siège soit fait, j'ai tenu à donner ici trois curieuses images de notre plus célèbre hermaphrodite, afin que l'on ne me dise pas : « Eh bien ! et la chevalière d'Éon, pourquoi ne la citez-vous même pas dans votre *Femme en culotte* ! »

Voilà qui est fait, public. Je t'abandonne la chevalière d'Éon de Beaumont. Mais si jamais j'écris sur les hommes en jupe sois certain qu'aux côtés de l'abbé de Choisy je ferai figurer le chevalier d'Éon, personnage intéressant pour qui veut voir comment un homme se transforme en femme ou comment d'une femme on obtient un homme.

Pauvre chevalier d'Éon, obligé de venir faire au sexe faible l'hommage de sa culotte !

Ce qui ressort de tout cela c'est, en quelque sorte, la philosophie même du costume, lequel, par la culotte, tend à être mal défini et deviendra, pour ainsi dire, hermaphrodite... d'aspect, d'allure, de démarche.

Ni hommes ni femmes, tous en culotte, et c'est pourquoi voulant montrer l'ambiguïté du vêtement, j'ai pris, comme point de départ, l'ambiguïté du sexe.

Hermaphrodites les hommes à la façon d'Henri III ! Hermaphrodites les personnages comme le chevalier d'Éon. Hermaphrodites les adeptes du troisième sexe, de ce troisième sexe, si bien figuré par le dessinateur Ferdinand Bac, en son volume *Amants*, qui fut de toute antiquité, quoiqu'il triomphe plus particulièrement aux époques de décadence.

Sont-ce hommes ; sont-ce femmes?
Et si hommes en culotte, pourquoi pas, tout aussi



DON JUAN MODERNE.
Dessin de Gabriel de Laumont.
(*Gil Blas illustré*, novembre 1898.)

bien, femmes en culotte ! Cela est de toute évidence.
Travestissement historique, travestissement pour

raison d'État, travestissement pour cause d'hermaphrodisme, voilà bien des travestissements, ce me semble, sans parler d'un dernier encore, qui, décemment, ne saurait donner lieu à plus amples détails, le travestissement cher aux prêtresses de Lesbos.

Saluez Don Juan sous sa dernière forme, en sa dernière incarnation, Don Juan femme, faisant la conquête des... femmes, tant il est vrai que ce siècle bouleversera tout.



L'influence de l'escrime : toutes chevalières d'Éon.

Croquis de Draner.

(*L Univers Illustré.*



En la voyant en culotte il l'aima, demanda sa main, et, comme elle répondit à ses avances, il l'obtint.



Mais alors il s'aperçut qu'elle portait effectivement la culotte; qu'elle était le mari et lui la femme.

(*Humoristisch Album*, de Rotterdam.)

Quelques appréciations d'écrivains

sur la femme en culotte.

La femme ne doit point s'émanciper en se faisant homme:
Elle doit émanciper l'homme en le faisant femme!

CLÉMENCE ROYER.

Il y a des hommes agréables et légers qui feraient des femmes charmantes comme il y a des orgueilleuses insupportables et dévouées qui feraient des amants fidèles et des hommes d'honneur.

Nous ne parlerons pas des hommes petits et frêles qui

feraient des femmes gracieuses et des créatures de six pieds qui fourniraient au besoin des grenadiers superbes.

HERMANCE LESGUILLON
(*Les femmes dans cent ans*, Paris, 1857.)

Il professait le culte exclusif du beau et il n'y a rien de moins beau qu'une femme qui fait l'homme. Lorsqu'elle emprunte à celui-ci ses habitudes d'esprit, elle se nuit à elle-même autant que lorsqu'elle cherche à lui ressembler extérieurement en portant des habits masculins : ce n'est jamais qu'un méchant petit garçon mal bâti, un savant avorté, un homunculus éclos à grand'peine dans quelque alambic par des moyens ridiculement artificiels. La science des femmes c'est de n'avoir rien appris et de tout puiser en elles-mêmes; leur lot c'est d'aimer, de séduire, de plier avec une souplesse de liane....

TH. BENTZON (*Émancipée*, 1887).

Alors naturellement[1] il s'est trouvé des femmes qui, voyant ces hommes venir à elles ont fait la moitié du chemin et sont allées à eux; elles ont pris l'habitude de secouer la main, au lieu de donner leur main à baiser, elles ont laissé voir qu'elles sont aussi fortes et plus résolues que les hommes; elles ont revêtu les gilets, les pantalons et les cravates des hommes, sous prétexte de monter à cheval; elles ont arboré jusqu'à notre hideux chapeau; elles ont, au moyen du gilet et du jabot, dissimulé leur gorge; elles sont allées dans les tirs et dans les écoles de natation, et quelques-unes ont fumé des cigarettes pour perdre la douceur de leur haleine.

1. Ce « naturellement », dans la pensée de l'auteur, vient en réponse à ce qu'il avait dit plus haut des hommes se féminisant, faisant des mines et adoptant de petites manières.

De sorte que, à force de perfectionnements de ce genre, nous revenons tout doucement à l'homme sauvage, — c'est-à-dire à l'homme et à la femme semblables, c'est-à-dire à l'homme mâle et à la femme femelle, c'est-à-dire à l'amour grossier et périodique.

J'ai vu ce que peut devenir une femme qui se rapproche des hommes et qui ne conserve avec notre sexe que les différences que la nature lui a assignées. Je voudrais pouvoir faire passer un instant devant les yeux des lectrices cette hideuse chose.

Cet être était *logeur* dans une rue qui avoisine la rue Rochechouart. *Il* avait une redingote vert-olive et un pantalon gris, de grosses bottes déformées, un chapeau devenu, sous la pluie, roux et un peu chauve, une cravate bleue et un col empesé : — *il* portait un jonc à la main, — *elle* avait l'allure cadencée d'un tambour-maître ; — *il* n'avait gardé de son ex-sexe que des oreilles percées, *elle* avait des cheveux gris taillés en brosse.

Un homme de ma connaissance demeurait dans l'hôtel garni que tenait ce monstre. Il m'avait averti du sexe de son logeur. Ledit logeur sortait comme j'arrivais. Je lui demandais l'homme que j'allais voir. « Jean, cria-t-*elle* à son domestique, d'une voix rauque, monte voir si M*** est chez lui. Allons donc ! plus vite que ça, b... de clampin ; as-tu peur de te fatiguer, sac... n.... de D... de femmelette ? »

Elle exigeait qu'on l'appelât *monsieur* et disait souvent : « Je suis bon garçon, moi », ou « Parole d'honnête homme ».

Jamais je n'ai voulu, en retournant dans cette maison, m'exposer à revoir cet être hybride ; — mais je n'ai pu l'oublier, et chaque fois que je vois une femme adopter quelque partie de vêtement masculin, ou imiter les manières de notre sexe, je pense à ce personnage et je me

dis : « Voilà où cela conduit ! » Si je pouvais joindre ici son portrait dessiné par Gavarni ou Henry Monnier, ma cause serait absolument gagnée, et celles de mes lectrices qui ont des gilets et des cravates en auraient bien vite fait justice.

Ne semble-t-il pas, quand on voit certaines femmes affubler leur esprit et leur corps des sentiments et des hardes de notre sexe, que l'on aperçoit quelque monstre hybride, comme un centaure ou une sirène, ou une harpie ?

Alphonse Karr (*Les femmes*, 1856).

Voyez si les femmes peuvent impunément ressembler aux hommes. La calvitie ne messied pas à un homme. J'ai entendu dire, sans être jamais de cet avis : « Les lunettes vont bien à M. Un Tel. » Eh bien ! qui peut se représenter comblant les vœux de son amant, une femme chauve et en lunettes ?

Alphonse Karr (*Les femmes*, 1856).

Et d'ailleurs, la femme étant, pourquoi ne serait-elle pas forte ? Et pourquoi, la femme forte étant, ne serait-elle pas cuirassier ? juge de paix ? Pourquoi ne serait-elle pas forte ? Et pourquoi pas femme aigle ? La lave du génie ne se distribue-t-elle pas aussi bien aux cervelets des femmes qu'aux crânes des maris ?... D'ailleurs qu'est-ce qu'un mari ?... Une sujétion étrangement saugrenue... un parapluie social....

(*La Marseillaise des Femmes*, chanson-pamphlet de 1848.)

Avec la robe la femme s'en va toujours, et ce qui reste pour nous, qui ne sommes pas statuaires, est quelque chose d'indéfinissable et de triste.

Au moins quand un homme cesse d'être homme, on sait ce qu'il devient : c'est Narcisse, Abeilard, Origène ; mais quand

une femme cesse d'être femme et que dans l'impiété d'un travail terrible et la folie d'une ambition, elle porte sur elle-même des mains suicides, ce qu'elle devient n'a plus de nom que celui qu'elle se donne, et voilà pourquoi, hors la mascarade, ce n'est vraiment pas plus madame Daniel Stern qu'il faut dire aujourd'hui, que monsieur.

. . . .

On ne les quitte pas impunément ces jupes, qui font la femme plus qu'on ne croit en la voilant,... et lorsqu'une fois on en est imprudemment ou impudiquement sorti et qu'on veut rentrer dans le cercle mystérieux et chaste de leurs plis, on y rapporte, on y introduit d'affreuses dégaines et on les garde, c'est la punition!...

BARBEY D'AUREVILLY (*Les Bas Bleus*, 1877).

Je suis marié officiellement. Rien d'étrange à cela, pourtant je trouve la chose très curieuse étant donné que ma femme s'habille exactement comme moi; pantalon, gilet, habit, etc. constituent son costume.

J'ai encore des idées bien antiques, puisque, possédant ma charmante femme depuis hier, jour heureux — ou malheureux — de mon mariage, je ne suis pas encore habitué à la tenue de Néolia, que je trouve superlativement choquante.

Henri DESMARETS (*La Femme future*, 1890).

La femme, en raison de sa structure physique, est faite pour être drapée, non pour être moulée. Tout ce qui s'éloigne du drapé, pour se rapprocher du collant, est antiartistique. En habit masculin, la femme n'est plus une femme; elle n'est pas un homme; c'est une androgyne, c'est-à-dire quelque chose d'indéfini, d'insexuel, moins troublant qu'odieux. Cette usurpation, en abolissant le

sexe, a le tort de mettre en saillie des grâces qu'une indication légère rendrait plus enviables; d'offrir brutalement ce qu'il serait habile de laisser désirer; de faire une proie facile de ce qui devrait être une conquête lente, pleine de délicieux épisodes. Tout le charme de la femme, comme dit un moraliste moderne, n'est-il pas dans la suggestion, presque dans l'illusion; et l'amour qu'on a pour elle, qui devrait être son plus doux objectif, ne s'alimente-t-il pas d'autre chose?... Et le plus grand attrait de ce qu'on voit n'est-il pas ce qu'on ne voit pas?

ÉMILE BLAVET (*Le Petit bleu*).



Articles de fond.
Caricature de Luc.

(*Journal amusant*,
28 janvier 1898.)



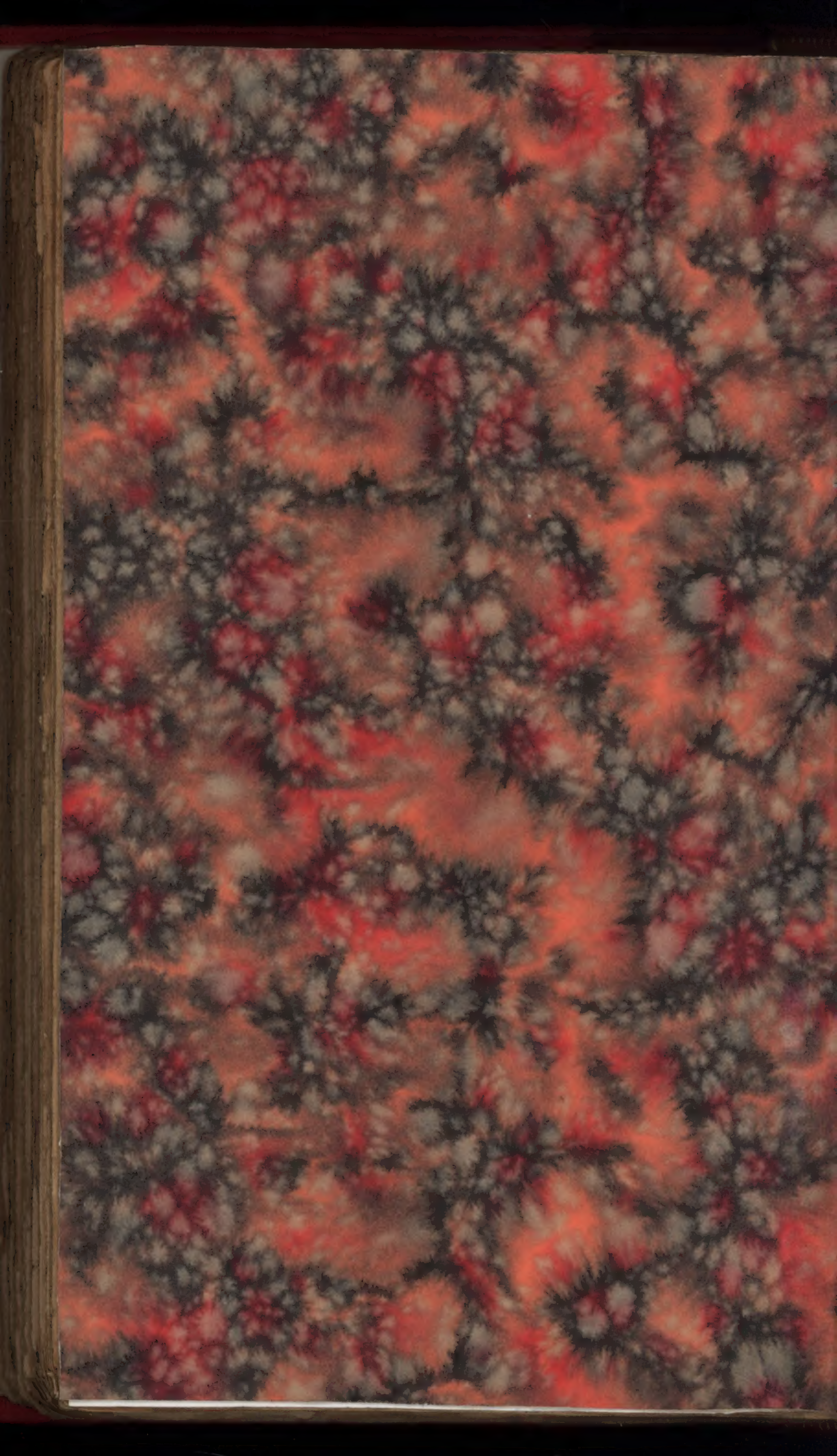
TABLE DES MATIÈRES

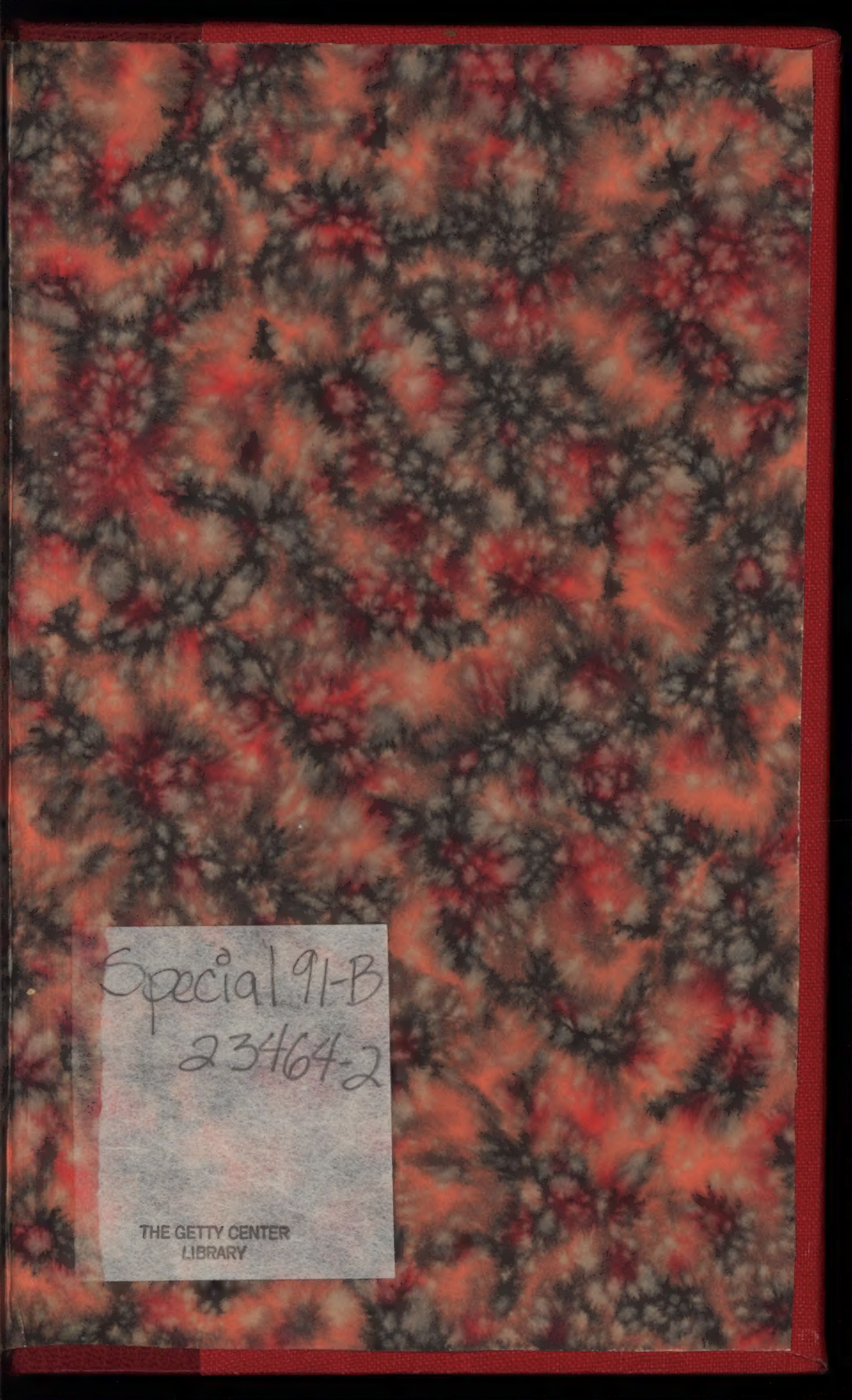
TABLE DES GRAVURES


FIN

39 493. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9.

38587. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.




Special 91-B
23464-2
THE GETTY CENTER
LIBRARY

